

Observations sur l'anasarque, les hydropisies de poitrine, du pericarde, etc. Avec des reflexions sur ces maladies / Par MM. Bouillet pere & fils.

Contributors

Bouillet, Jean, 1690-1777

Bouillet, Jean-Henri-Nicolas, 1729-1790

Publication/Creation

Beziers : François Barbut [etc.], 1765.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/aypfgt54>

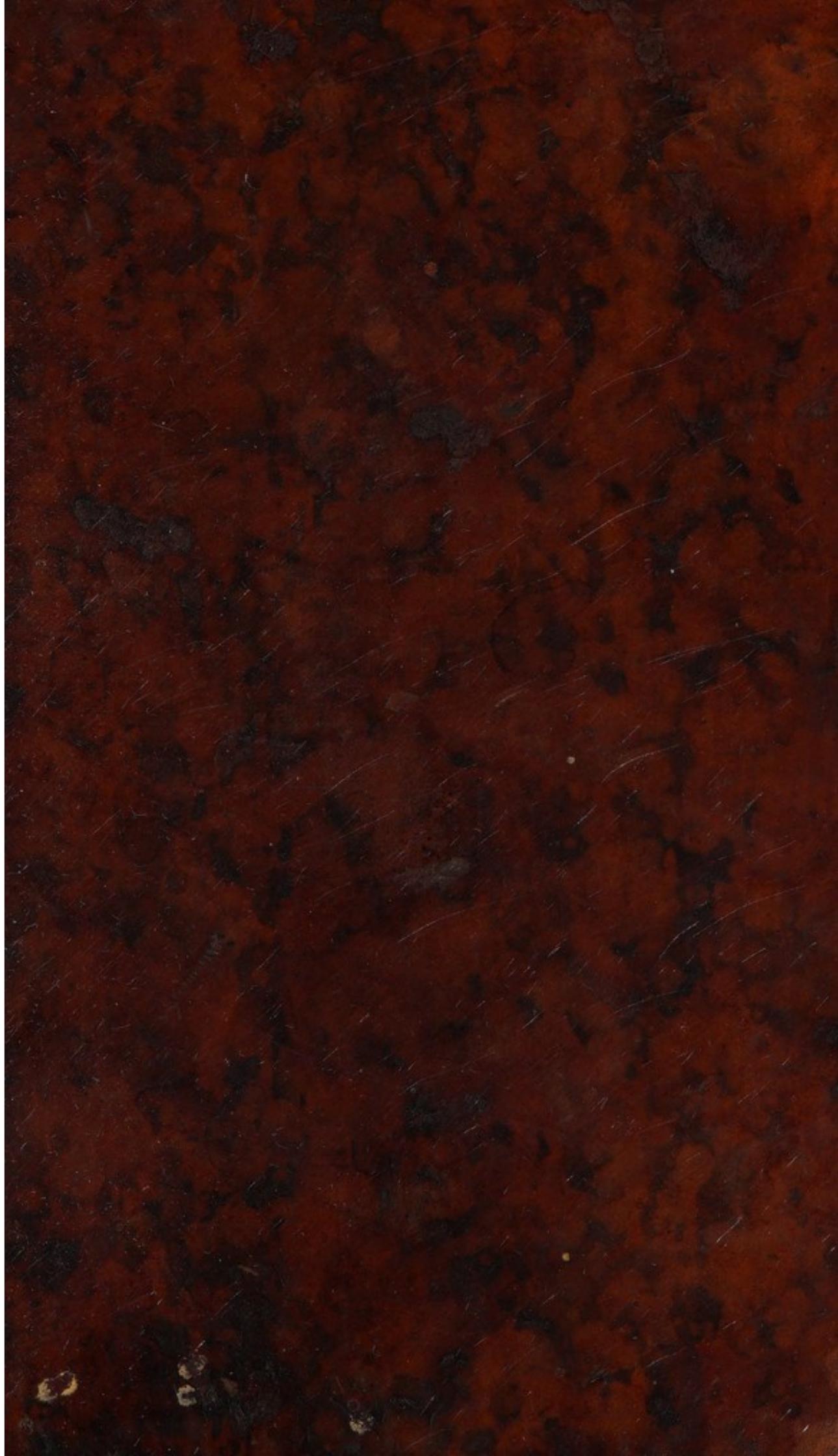
License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.

**wellcome
collection**

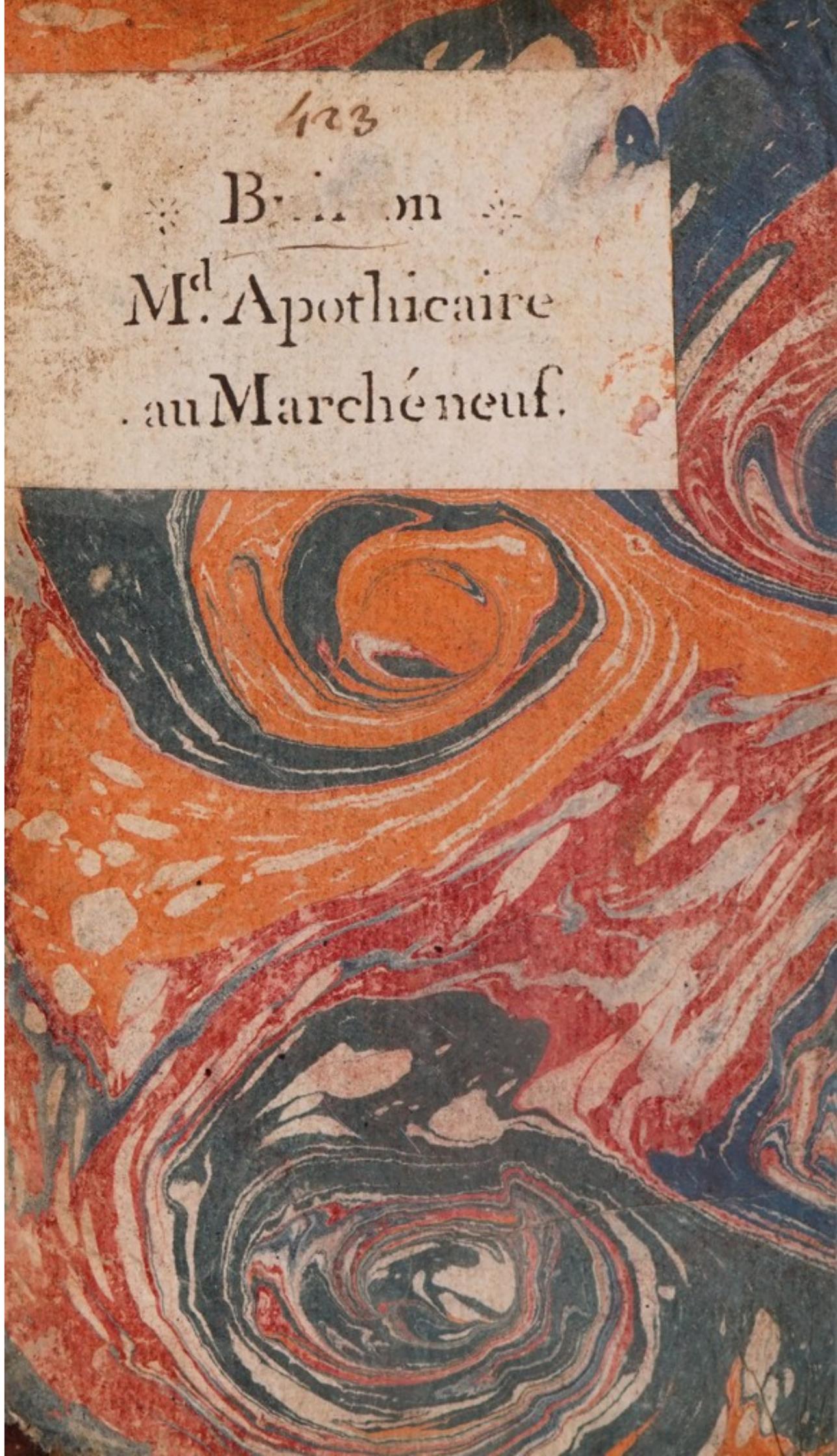
Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>

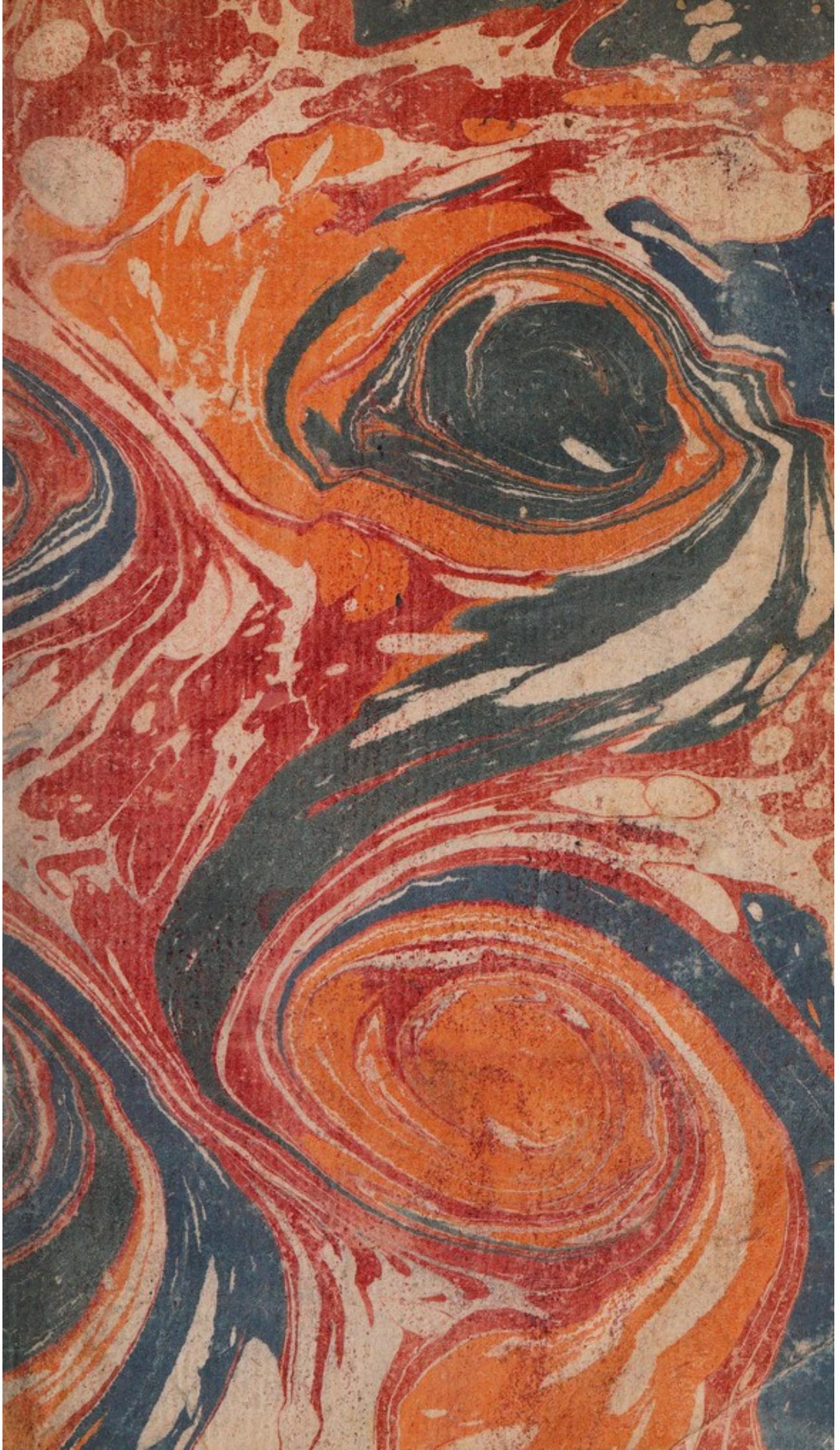


123

✧ B. . . . m ✧

M^d. Apothicaire
au Marché neuf.





14805/A

42550
OBSERVATIONS

SUR

L'ANASARQUE,
LES HYDROPIQUES
DE POITRINE,
DU PERICARDE, &c.

AVEC DES REFLEXIONS
SUR CES MALADIES.

Par MM. BOUILLET Pere & Fils,
Docteurs en l'Université de Médecine de
Montpellier, Correspondans de l'Académie
Royale des Sciences, &c.



A BEZIERS,
Chez FRANÇOIS BARBUT,
Imprimeur du Roi & de la Société
Royale des Sciences.

ET

Se vend à Montpellier chez le Sieur Rigaud
Libraire.

M. DCC. LXV.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

OBSERVATIONS

sur

L'ANASARQUE

LES HYDROPIQUES

DE POISSON

DU PERU

AVANT DES

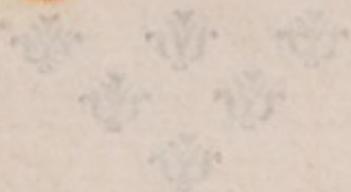
sur des Maladies

Par M. M. BOULLANGER

Docteur en l'Université de Médecine de

Montpellier, Correspondant de l'Académie

Royale des Sciences de



A. BEZIER, S.

Chez François BARBET

Imprimeur du Roi & de la Société

Royale des Sciences.

ET

Se vend à Montpellier chez le Sieur RIGNAN

Libraire.

M. D. C. C. L. X. V.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

L' I M P R I M E U R
A U L E C T E U R .

CET Ecrit auroit dû paroître au commencement de l'année 1761, auquel temps il y en eut 112 pages d'imprimées & communiquées à M. DE MAIRAN, à M. DE SAUVAGES & à quelques autres personnes. Des obstacles imprévus & multipliés qui nous ont long-temps arrêté l'Auteur & moi, ont été cause qu'il n'a pu paroître qu'au commencement de cette année 1765 ; c'est de quoi j'ai cru devoir prévenir le Lecteur.

E. I M P R I M E U R

A U L E C T E U R .

ET ÉTÉ ENVOYÉ EN FRANCE AU
COMMENCEMENT DE L'AN 1761
CET OUVRAGE A ÉTÉ IMPRIMÉ
DANS L'IMPRIMERIE DE M. DE
MAIRAN, À M. DE SAUVAGES
À QUELQUES ANS DE L'AN. DE
LESQUELS IMPRIMERIES ONT
ÉTÉ ENVOYÉS EN FRANCE
PAR UN COMMENCEMENT DE
L'AN 1761 : C'EST DE QUOI
ON AVOIT LE LECTEUR.



DISCOURS

POUR servir d'Introduction à un
Recueil d'Observations sur l'A-
nasarque & l'Hydropisie de Poi-
trine.

*Lû à l'Académie de Beziers par M.
Bouillet le pere le 25 Août 1760 *.*

IL y a quelque temps que nous sommes
dans le dessein mon Fils & moi de don-
ner au Public des Observations & des
Réflexions l'un sur l'*Hydropisie de poitrine*,
dont il y a eu déjà une édition ; & l'autre
sur l'*Anasarque*. Ces deux maladies, quoi-
que connues du temps d'Hippocrate, &
aussi anciennes sans doute que l'Hydropi-
sie du bas ventre qu'on nomme *Ascite*,
n'ont pas à beaucoup près occupé dans les
Ecrits des Médecins autant de place que
cette dernière espèce d'Hydropisie. Les rai-
sons de la négligence des Auteurs sur ce
sujet ne sont pas difficiles à deviner. En pre-
mier lieu, l'*Anasarque* & l'Hydropisie de

* V. *Mercur de France* 1761.

poitrine ne se présentent pas aussi souvent en pratique que l'Hydropisie du bas ventre. En second lieu, l'Hydropisie de poitrine n'est pas à beaucoup près aussi aisée à connoître que l'Ascite; & bien de gens meurent Hydropiques de poitrine sans qu'on les ait jugé atteints de cette maladie. Enfin il est rare que l'Ascite ne soit pas accompagnée de l'Anasarque: & il arrive fort souvent qu'elle se trouve compliquée avec l'Hydropisie de poitrine; de sorte qu'en parlant de l'Hydropisie, le plus grand nombre des Auteurs ne font mention que de celle du bas ventre.

Quoiqu'il en soit des raisons que les Médecins ont pu avoir pour ne pas donner autant d'étendue à leurs Ecrits sur l'Anasarque & sur l'Hydropisie de poitrine, qu'ils en ont donné à ceux qu'ils ont publiés sur l'Hydropisie du bas ventre, il est certain que du moins dans ce pays-ci ces deux maladies ne se montrent que trop souvent, & qu'elles méritent d'autant plus d'attention de la part des Médecins, qu'elles sont de plus grande conséquence pour ceux qui ont le malheur d'en être attaqués. Les exemples que nous rapportons mon Fils & moi dans le Recueil d'Observations que je viens d'annoncer, ne laissent aucun sujet de doute là-dessus.

On verra dans ce Recueil que les an-

ciens ne nous ont pas fourni beaucoup de lumières sur les causes immédiates de l'Anasarque & de l'Hydropisie de poitrine : qu'ils ne nous font pas même d'un plus grand secours pour ce qui regarde l'Hydropisie en général. Ils ignoroient la circulation du sang : ils ne se doutoient pas même de l'existence des Vaisseaux lymphatiques & de la liqueur qu'ils renferment : le tissu cellulaire de toutes les parties du corps humain leur étoit entièrement inconnu. Depourvûs de toutes ces connoissances, ils ne pouvoient guère approcher du but qu'ils se propofoient.

L'Anasarque, dit Hippocrate dans un endroit de ses Ouvrages, se forme après une longue maladie, par la corruption des chairs qui se liquéfient, si on reste trop long-temps à évacuer les impuretés que la maladie a laissées. Ailleurs il attribue l'Anasarque à la fonte de la graisse & à son changement en eau, & il observe que cette maladie arrive principalement en Eté, & qu'elle est occasionnée par un excès de boisson, &c.

Quant à l'eau qui s'amasse dans le bas ventre, Hippocrate croit que la Rate l'attire de l'Estomac, & la verse ensuite dans cette cavité. Cette opinion a été même celle du plus grand nombre des Médecins, qui ont vécu jusqu'au commencement du dernier siècle.

Pour l'Anasarque, les uns la déduisoient d'une humeur aqueuse fournie en partie par le Foye, & en partie par les chairs qui se fondoient & devenoient eau: les autres prétendoient qu'elle étoit formée par un sang pituiteux, crud & froid, c'est-à-dire, par un sang aqueux, & pour ainsi dire, éventé, lequel se repandant dans les vaisseaux de l'habitude du corps, gonfloit les chairs & les rendoit blêmes comme celles d'un corps mort.

Mais après qu'on eut découvert la circulation du sang, on comprit que ce n'étoit ni du Foye ni de la Rate que venoit l'eau des Hydropiques, d'autant plus que dans quelques uns de ces malades on avoit trouvé ces viscères parfaitement sains; & l'on vit bien que la source de cette eau étoit dans le sang: l'on ne tarda pas même à en être convaincu; car *Lower* Médecin Anglois ayant lié étroitement tantôt la veine cave, tantôt les veines jugulaires d'un chien, lui procura promptement des hydropisies artificielles; & ayant séparé la peau des parties tuméfiées pour voir si elles étoient gonflées par un sang extravasé, il n'en trouva pas la moindre apparence: au contraire il observa que tous les muscles & les glandes étoient fort distendues par une sérosité limpide & paroissoient transparentes; d'où il fut aisé de conclure que lorsque

V

le sang ne pouvoit pas rouler librement ou passer des artères dans les veines à cause d'une ligature ou de quelque obstruction considérable dans le foye, la rate, le pancréas, le mesentère ou dans quelque autre viscère, la sérosité devoit s'en séparer, & s'échapper par les pores des vaisseaux sanguins d'autant plus facilement que les tuniques en étoient fort distendues; ce qui devoit être suivi d'une hydropisie.

On comprit aussi que l'Anasarque n'étoit pas produite par un sang pituiteux & mal élaboré, qui gonflât les vaisseaux de l'habitude du corps; & l'on crut assez généralement qu'il ne pouvoit se faire des amas d'eau dans quelque endroit du corps que ce fut, que par une sérosité qui transude des vaisseaux sanguins, ou par une humeur aqueuse qui coule de quelques vaisseaux lymphatiques rompus.

Personne ne contesta que la rupture de quelques vaisseaux lymphatiques ne peut occasionner une hydropisie: seulement on regarda ce cas comme extrêmement rare; mais tout le monde ne convint point que la sérosité du sang pût suinter & s'échapper par les pores des vaisseaux sanguins. Un sçavant Professeur (M. *Hagnenot*) en l'Université de Médecine de Montpellier s'éleva contre cette opinion dans un Ecrit imprimé en 1733: il prétendit que les Médecins ont

cru sans aucun fondement que la transpiration tant intérieure qu'extérieure se fait par les pores de toutes les parties, & que prévenus mal-à-propos que le corps humain est tout spongieux, & qu'il permet le passage des liqueurs du dedans au dehors & du dehors au dedans, ils s'étoient imaginés que la sérosité qui forme les hydropisies, sortoit par suintement des pores des vaisseaux sanguins. Convaincu de l'existence des vaisseaux exhalans & inahalans ou absorbans, qui n'est plus aujourd'hui revouquée en doute, & croyant que les tuniques de tous nos vaisseaux ne sont destinées qu'à empêcher que les liqueurs qui roulent dans leurs cavités, ne s'échappent par les côtés, il ne voulut reconnoitre d'autre cause de l'hydropisie que la surabondance de l'humour aqueuse qui découle des artères exhalantes, & qui n'étant pas repompée par les veines absorbantes, s'amasse quelque part en trop grande quantité; & il n'oublia pas de répondre aux objections qu'on pouvoit lui faire.

Je ne rejette ni n'embrasse en tous points le sentiment de M. *Haguenot*. Je conviens que les vaisseaux exhalans doivent fournir la plus grande partie de la sérosité qui forme les hydropisies; mais je crois aussi que, sans aller contre leur destination, les tuniques des vaisseaux sanguins & lymphatiques

trop distendues peuvent laisser passer par leurs pores les particules les plus fines des liqueurs qui sont renfermées dans la cavité de ces vaisseaux. Je pense avec *Hamberger* sçavant Médecin Allemand * que la transpiration peut se faire sans l'impulsion du cœur & des artères, & qu'on le connoit à *posteriori* non-seulement, parceque toutes les parties du corps humain qu'on a coupées, transpirent beaucoup, comme l'ont fort bien remarqué tous les Anatomistes **; mais encore parceque les corps humains entiers continuent de transpirer après la mort; car si on applique sur un cadavre un plat d'Étain, de façon que la cavité du plat soit tournée vers le corps, on la trouvera quelques heures après arrosée de plusieurs gouttes de sérosité. D'où je conclus qu'outre la liqueur versée par les vaisseaux exhalans, les pores des parties laissent même dans l'état naturel passer une humeur insensible dans les cavités intérieures, d'où elle rentre dans les vaisseaux par d'autres pores; & que comme on reconnoit des vaisseaux exhalans & absorbans, on doit aussi reconnoitre des pores transpirans & absor-

* *V. Physiolog.* 1751. §. 346. & 533.

** *V. le Mém. de M. Lieutaud dans le vol. de l'Acad.* 1752. pag. 262.

bans; ce qui emporte que la sérosité qui sort des pores transpirans, doit s'accumuler lorsqu'elle n'est pas repompée par les pores absorbans.

Maintenant si l'on se représente qu'au dedans des cellules de la membrane adipeuse, qui n'est pas, comme on le croyoit autrefois, bornée à l'habitude du corps, ni même à la substance des muscles & des membranes, mais qui pénètre encore tous les viscères, qui accompagne les nerfs & les vaisseaux sanguins jusqu'à leurs dernières ramifications, & qui fournit une gaine à toutes les fibres dont les parties du corps humain sont composées: si on se représente, dis-je, qu'au dedans des cellules du corps graisseux s'étend un réseau formé d'un nombre presque infini de vaisseaux sanguins & lymphatiques, on aura moins de peine à comprendre comment se forme l'Anasarque; d'où vient qu'elle n'attaque pas seulement l'extérieur du corps, mais qu'elle s'en prend encore à la substance intérieure de tous les viscères; qu'ainsi c'est une hydropisie vraiment universelle: d'où vient enfin qu'il n'y a quelquefois qu'infiltration dans la substance des parties, soit extérieures soit intérieures, sans qu'il y ait épanchement dans les grandes cavités.

Après avoir rapporté les signes qui caractérisent l'Anasarque, & qui la distim-

guent des autres espèces d'Hydropisie, de l'Emphysème & des infiltrations laiteuses, je fais connoître les causes qui donnent ordinairement naissance à cette maladie, je rends raison de ses symptomes; & j'indique le danger auquel ce mal expose ceux qui en sont attaqués. Je ne distingue point l'Anasarque de la Leucophlegmatie, je crois qu'elles ne diffèrent entre elles que par des nuances plus ou moins sensibles.

A l'égard de la manière de traiter l'Anasarque, je n'en connois guère de meilleure que celle qui nous a été transmise par *Hippocrate*, par *Celse*, par *Galien*, &c. *Hippocrate* conseilloit la saignée, les vomitifs, les purgatifs, l'abstinence des boissons, la sobriété, l'usage des alimens convenables, le petit lait, le lait d'Anesse, l'exercice modéré, enfin des incisions aux parties tuméfiées. Les mêmes remèdes ont lieu aujourd'hui: seulement à des vomitifs & à des purgatifs qui ont été découverts postérieurement, & qui sont plus sûrs & moins dangereux que ceux dont on se servoit autrefois, on a ajouté les préparations de Mars, le Kermès minéral, les Bouillons au Bain-marie, &c. Tout ce que les connoissances anatomiques, les observations réitérées de pratique, & les nouvelles reflexions qu'elles ont fait naître, nous ont valu, a été de faire une meilleure application de ces re-

mèdes, une application raisonnée selon l'état de spasme ou d'atonie des parties affectées, d'épaississement ou de dissolution des humeurs; & de mieux distinguer les cas où l'on doit uniquement se borner à des moyens doux & simplement palliatifs, d'avec ceux où il faut avoir recours à une méthode plus hardie, plus efficace & capable de guérir radicalement cette maladie; car de même que dans le cas d'incurabilité, on ne doit point tourmenter les malades par des remèdes violens, qui seroient alors dangereux, de même dans les espèces d'Anasarque guérissables un Médecin manqueroit essentiellement à son devoir, s'il se borroit à des remèdes doux, mais inefficaces; & s'il n'employoit point selon l'exigence des cas des évacuans & des fondans plus ou moins actifs, ajoutant tantôt des délayans tantôt des incrassans, &c.

Au seul nom de Saignée on se recriera peut-être, & l'on s'imaginera qu'un pareil moyen seroit tout-à-fait déplacé dans une maladie telle que l'Anasarque; mais si on écoute les restrictions qu'*Hippocrate* y a attachées: si on fait attention aux circonstances qui ont précédé cette maladie: si on a égard aux causes qui ont pu l'occasionner, & aux accidens qui l'accompagnent quelquefois, on conviendra aisément que ce remède peut être pratiqué très-à-propos.

sur-tout à l'égard des personnes jeunes & vigoureuses, & dans les cas que nous avons marqués; car il ne seroit pas prudent de saigner tous ceux qui sont atteints de cette espèce d'Hydropisie, à moins qu'un danger évident de suffocation, ou d'autres raisons plus fortes que les indications tirées de la nature du mal, ne forçassent le Médecin à recourir à un pareil moyen.

Les vomitifs, les purgatifs, les remèdes toniques, apéritifs, stomachiques, &c. n'effrayeront personne: ils paroîtront convenir dans une maladie où les sérosités surabondent, soit pour évacuer celles qui sont déjà infiltrées dans la substance des parties, soit pour empêcher qu'il ne s'en dépose de nouvelles dans leur tissu cellulaire. Mais telle est la délicatesse de notre siècle: on n'entendra qu'avec peine proposer des scarifications sur les pieds, sur les jambes, sur les cuisses, &c. on frémira à la seule pensée, & encore plus à l'aspect d'un Bistouri. Il n'en étoit pas de même du temps d'*Hippocrate*, de *Celse*, & de plusieurs autres Médecins Grecs & Arabes: leurs malades voyoient sans s'émouvoir le fer & le feu, & ils en supportoient courageusement l'opération.

On se revolteroit peut-être moins contre l'*Acupuncture* proposée par *Avicenne* & renouvelée par *Sylvius de le Boë*; mais

on verra dans l'Ouvrage que j'annonce, non-seulement que les scarifications sont toujours préférables à des piqueures d'aiguille, mais encore dans quels cas il faut avoir recours aux scarifications. On y verra aussi l'usage qu'on peut faire du Kermès minéral recommandé par les modernes pour guérir radicalement cette maladie, lorsqu'elle est susceptible de guérison.

A l'égard de la cure palliative de l'Anasarque, elle est exposée dans ce Recueil avec d'autant plus de soin qu'elle a plus souvent lieu que la cure radicale, & qu'il faut une certaine adresse pour conduire des gens, qui, comme je l'ai remarqué, ne se croyent pas bien malades, & qui par conséquent ne regardent pas leur mal comme incurable.

Voilà l'idée que j'avois à vous donner de mon travail, il ne me reste que de vous exposer en peu de mots quel est le but de l'Écrit de mon fils sur l'Hydropisie de Poitrine qui fut imprimé en 1758, & dont il se propose de donner une nouvelle Edition.

Il a eu principalement en vue de prouver que l'Hydropisie de Poitrine n'est pas toujours une maladie incurable, & que la Paracentèse qu'on neglige ordinairement, est le moyen le plus sûr & le plus efficace qu'on puisse employer pour sa guérison, pourvu qu'on ne diffère pas trop à le mettre

en pratique. C'est pour appuyer son sentiment qu'il a déjà rapporté plusieurs cures opérées par la ponction, & qu'il en ajoute ici quelques autres qu'il a recueillies depuis de divers Auteurs.

Je l'ai dit au sujet des scarifications dans l'Anasarque; & je le repete à l'occasion de la Paracentèse dans l'Hydropisie de Poitrine, il regne depuis quelque temps parmi les gens du monde une fausse délicatesse qu'on ne sauroit assez combattre: l'idée seule d'une main armée d'un instrument de Chirurgie les effraye; & ils aiment mieux voir dépérir insensiblement un malade, le voir consumer par la longueur d'une maladie, que de lui laisser essuyer la moindre opération chirurgicale, & de le voir souffrir quelques instans. Vaine terreur! On ne fait pas attention que faute d'un secours convenable l'Hydropisie de Poitrine moissonne tous les ans bien des malades; & que les Nouvelles publiques parlent très-souvent de bien des gens qui ont été les victimes de cette maladie. Mon fils n'oublie rien pour rassurer le Public contre la crainte de cette opération; mais il s'en faut bien qu'il la croye praticable dans toutes les espèces d'Hydropisie de Poitrine: il distingue les cas où elle pourroit être préjudiciable ou du moins inutile; & il se borne à la recommander dans les cas où il y a des sérosités épanchées dans

la Poitrine , pourvu qu'il n'y ait pas de raisons qui la contreindiquent , & qui soient suffisantes pour empêcher de l'entreprendre.

Il expose tous les signes qui peuvent indiquer cet épanchement ; & il ne manque pas de repondre aux reproches qu'on pourroit faire aux Médecins & aux Chirurgiens qui se seroient mépris dans leur diagnostic.

Outre les nouvelles reflexions qu'il a ajoutées à l'occasion d'une Observation singulière qu'un Médecin des environs de Perpignan lui communiqua peu de temps après l'impression de son Mémoire , il donne la solution de quelques difficultés qui lui ont été proposées ou qu'il a prévûes , & il explique plusieurs symptomes dont il n'avoit pas parlé.

On trouvera enfin dans cette nouvelle Edition une belle Thèse soutenue à Paris en faveur de la Parasentèse dans l'Hydropisie de Poitrine : Thèse qu'il a traduite en françois , & qu'il a accompagnée de remarques qui repandent un nouveau jour sur cette matière.

Au reste nous ne nous flattons point mon Fils , ni moi de n'avoir rien laissé à désirer sur les sujets que nous avons l'un & l'autre traités. Malgré tous nos efforts nous ne doutons pas qu'il ne nous soit échappé bien des faits qui auroient pu nous éclairer davantage , s'ils étoient venus à notre connoi-

sance ; & que nous n'ayons omis bien des reflexions, qui auroient peut-être convaincu les plus opiniâtres, & déprévenu ceux qui pourroient être les plus opposés à notre sentiment, si elles s'étoient présentées à notre esprit. Quoi qu'il en soit, nous nous estimerons heureux si ces foibles essais peuvent engager des Médecins plus habiles que nous à réfléchir sur ces sortes d'Hydropisie, & à faire part au Public des lumières qu'une longue pratique & une étude assidue du Corps humain auront pu leur fournir.

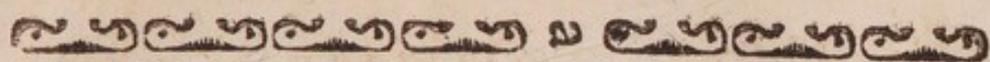


EXTRAIT des Registres de la
Société Royale des Sciences.

Du Jeudi 28. Mars 1765.

M^{rs.} HAGUENOT & DE
SAUVAGES, qui avoient
été nommés pour examiner un Ouvrage
de M^r. Bouillet, l'un de nos Associés
libres, qui a pour titre, Observations
sur l'Anasarque avec des Réflexions
sur cette maladie, en ayant fait leur
rapport, la Compagnie a jugé que cet
Ouvrage qui renferme des Observa-
tions intéressantes, & où l'on trouve
d'heureuses applications d'une prati-
que solide & éclairée, répondoit à la
réputation de son Auteur & méritoit
l'impression: en foi de quoi j'ai signé
le présent Certificat. A Montpellier ce
vingt-huit Mars mil sept cent soixante-
cinq.

DE RATTE, Secrétaire
perpetuel de la Société Royale
des Sciences.



Extrait du Privilège du Roi.

P Ar grace & Privilège du Roi donné à Versailles le vingt-neuvième jour du mois d'Août, l'an de grace 1760. signé PAR LE ROI en son Conseil, LE BEGUE, & scellé du grand Sceau de Cire jaune, il est permis à la Societé Royale des Sciences de Montpellier de faire imprimer par tel Imprimeur qu'Elle voudra choisir tous les Ouvrages qu'Elle voudra faire imprimer en son nom en tels volumes, forme, marge, caractères, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon leur semblera; & de les faire vendre & distribuer pendant le tems de vingt années consécutives à compter du jour de la date des présentes. Et défenses sont faites à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'imprimer ni contrefaire lesdits Ouvrages à peine de 3000. liv. d'amende, ainsi qu'il est plus amplement porté par ledit Privilège.

*Registré sur le Registre quinze de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris n° 112. fol. 113. &c.
A Paris ce 15. Octobre 1760.*

*Signé VINCENT, Adjoint.
Collationné par Nous Ecuyer, Conseiller-Secrétaire du Roi, Maison & Couronne de France, en la Chancellerie de Montpellier, signé SEIMANDY.*

OBSERVATIONS

SUR

L'ANASARQUE,

Avec des Réflexions sur
cette Maladie.

*Par M. BOUILLET, Docteur
en l'Université de Médecine de Mont-
pellier, de la Société Royale des Scien-
ces de la même Ville, Correspondant
de l'Académie Royale des Sciences de
Paris, Membre de celle de Bordeaux,
Professeur Royal de Mathématiques
& Secrétaire perpétuel de l'Académie
des Sciences & Belles-Lettres de Bé-
siers.*

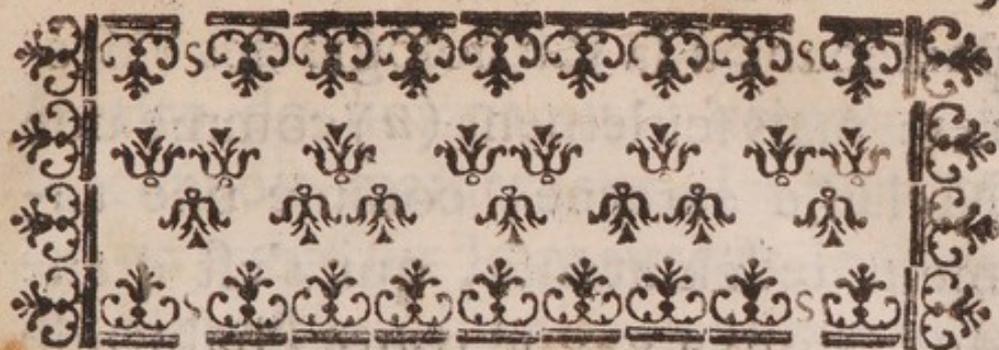
OBSERVATIONS

sur

l'ANASARQUE,

Avec des Réflexions sur
cette Maladie.

Par M. BOULLIER, Docteur
en Médecine de l'Université de Paris,
Membre de la Société Royale des Sciences,
et de l'Académie de Médecine, Correspondant
de l'Académie Royale des Sciences de
Paris, Membre de celle de Bordeaux,
Membre Royal de l'Académie
de Médecine de Montpellier,
Secrétaire perpétuel de l'Académie
des Sciences & Belles-Lettres de
Paris.



OBSERVATIONS

SUR

L'ANASARQUE,

*Avec des Réflexions sur
cette Maladie.*



VOIQUE l'*Anasarque*,
ou l'*Hydropisie* univer-
selle, ne soit pas à beau-
coup près aussi commune
que l'*Ascite*, ou l'*Hydropisie* du bas
ventre ; & qu'elle n'ait pas été re-
gardée (a) comme une Maladie ap-

(a) Willis, *Pharmaceut. ration. sect. 2. cap. 3.* après avoir établi trois espèces d'*Hydropisie*, l'*Ascite*, la *Tympanite* & l'*Ana-*

partenant à la Pathologie des Viscères : mais seulement (a) comme une Maladie externe, comme une tumeur œdémateuse, qui s'est étendue & qui a gagné toute l'habitude du corps, plusieurs Auteurs parmi les Médecins anciens & modernes n'ont pas laissé d'en parler souvent, & ils n'ont pas manqué de nous transmettre quelques Observations & quelques Réflexions sur cette espèce d'Hydropisie. Avoüons-le toutefois : avant qu'on eût tiré de l'Anatomie & de la Physique expérimentale les lumières qui éclairent aujourd'hui la Médecine ; & surtout avant qu'on connût le tissu cel-

larque, dit que les deux premières sont les seules qui appartiennent à la Pathologie des Viscères.

(a) Heister, dans ses *Institutions de Chirurgie*, en parlant du siège de l'Œdème, ajoute qu'on l'appelle *Cachexie*, *Leucophlegmatie* ou *Anasarque* lorsque tout le corps en est attaqué. *Part. 1. l. 4. c. 18. p. m. 339.*

SUR L'ANASARQUE. §
lulaire de nos parties, comme on
le connoit maintenant, les notions
qu'on avoit sur la nature & le siège
de cette Maladie n'étoient pas bien
précises : du moins ces notions pré-
cises ne se trouvent point dans les
Auteurs qui ont écrit avant le com-
mencement de ce siècle, ni même
dans quelques-uns de ceux qui ont
écrit postérieurement. La première
Observation qui me confirma plei-
nement dans l'idée que je m'étois
déjà formée sur la nature & le siège
de l'Hydropisie universelle, & en
même temps sur l'étenduë, la con-
tinuité & la communication des cel-
lules de la membrane adipeuse, est
rapportée dans mes Elémens de Mé-
decine-Pratique (a) en ces termes.

OBSERVATION I.

Il y avoit plus de trois mois qu'un
Colporteur, âgé de vingt-quatre
ans, s'étoit fait arrêter, par je ne

(a) Tom. 2. pag. 125.

ſçais quels Topiques, l'écoulement d'un Ulcère à la jambe gauche, lorsqu'il ſe fit porter à l'Hôpital au commencement de Février de l'an 1744. Sa mort prompte, qui arriva vingt-quatre heures après ſon entrée à l'Hôpital, ne me permit que d'observer qu'il étoit prodigieusement enflé de tout ſon corps, & qu'il avoit des eaux épanchées dans la capacité du bas-ventre. J'appriſſi auſſi par ſon rapport que depuis le deſſèchement de ſon Ulcère il avoit commencé de s'enfler, & que ſon mal avoit toujours empiré malgré tous les remèdes qu'on lui avoit faits. Pour ſa respiration, elle ne me parut pas plus gênée qu'elle ne l'eſt ordinairement dans l'Ascite : il n'étoit pas même obligé de ſe tenir aſſis ſur ſon lit ; ce qui paroitra ſurprenant, quand on ſçaura qu'il avoit auſſi des eaux répandues en quantité dans la poitrine.

A l'ouverture du cadavre, nous examinames d'abord les Tégumens,

que nous trouvâmes entièrement imbus de sérosités. La Membrane adipeuse, du côté qu'elle adhère à la peau, n'avoit que fort peu d'épaisseur : elle contenoit une graisse jaune & peu de sérosités ; mais du côté qu'elle touche aux muscles, elle ne contenoit point de graisse : elle étoit fort dilatée & transparente, & les cellules de ses feuillettes étoient pleines d'une sérosité claire qui couloit abondamment lors de l'incision. La dilatation de cette partie du tissu cellulaire alloit à près d'un pouce, & avoit lieu dans toute l'habitude du corps, & même quoique moins considérablement, dans les interstices des muscles, entre lesquels ce tissu s'insinuë, aussi bien que dans les viscères du bas ventre & dans les membranes qui tapissent le dedans de la poitrine, en sorte que les sérosités s'étoient insinuées dans tous ces endroits, & avoient fait ici le même effet que produit l'air dans un animal qu'on

souffle, d'abord après l'avoir égorgé; car l'eau avoit pénétré par tout, & avoit produit intérieurement aussi bien qu'extérieurement une Hydro-pisie universelle.

Nous trouvâmes environ quatre pintes d'eau roussâtre dans l'abdomen, & presque autant dans la poitrine. L'épiploon étoit presque entièrement fondu; & le peu de graisse qu'il contenoit étoit fort jaune. Le foye, la ratte, étoient extrêmement gonflés & imbus de sérosités: l'estomac & les intestins étoient aussi fort gonflés & pleins de vents: la vésicule du fiel étoit de la grosseur d'un œuf de poule: elle étoit épaisse, blanche en dehors & jaune en dedans: elle étoit pleine d'une bile résineuse d'un jaune verdâtre, laquelle filoit en coulant. A la surface du foye il y avoit des hydatides pleines d'une sérosité limpide; mais dans sa substance on ne trouva aucune marque d'obstruction. La ratte & le mésentère étoit aussi exempts de toute

concrétion ou dureté squirrheuse. Il coula du pus par l'incision du lobe droit du poumon, le lobe gauche n'en fournit point. Il y avoit un polype dans chaque ventricule du cœur, l'un de la grosseur d'une noix, l'autre plus petit.

Tous ces desordres ne reconnoissant point d'obstructions dans quelqu'un des viscères, on doit sans doute les rapporter au reflux du pus ou des sérosités acres qui couloient par l'Ulcère qu'on eut l'imprudence de dessècher, ou au reflux de l'une & de l'autre de ces matières, & à la disposition du sang propre à former des concrétions polypeuses.

OBSERVATION II.

Depuis l'impression du second Tome de mes Elémens, j'ai trouvé dans le *Sepulchretum de Bonet*, que *Wepfer* (a) avoit observé presque

(a) *Dissert. de Apopl. pag. 382.*

les mêmes choses dans un de ses Malades, à cela près qu'il ne parle pas de l'état des viscères. Il dit seulement que dans l'abdomen les nerfs & les plexus nerveux étoient inondés d'une sérosité renfermée dans une membrane très-mince : il rapporte aussi que depuis la plante des pieds qui étoient œdémateux jusqu'aux cuisses & aux lombes, la peau, la graisse, les membranes, & les muscles mêmes étoient gonflés comme une éponge pleine d'eau, & que dans la dissection les sérosités qui les gonfloient, coulèrent abondamment.

De ces Observations il résulte évidemment que dans l'Anasarque confirmée il y a un amas de sérosités dans tout le système cellulaire, ou dans le tissu graisseux de toutes les parties, soit intérieures, soit extérieures ; & non pas simplement une stagnation d'eau dans toute l'habitude de la graisse couchée au-des-

SUR L'ANASARQUE. II
sous de la peau, comme le disent
Boerhaave (a) & *Fréd. Hoffman* (b)
ou entre la peau & les muscles, se-
lon la définition vague qu'en don-
nent *Juncker* (c) & *Nenter*. (d)

Il est donc certain que le siège
de l'Anasarque est dans le système
cellulaire, c'est-à-dire, non seule-
ment dans la membrane graisseuse,
dans la peau, & dans tous les mus-
cles couchés au dessous des régu-
mens communs; mais encore dans
toutes les parties intérieures, dans
les viscères, dans les membranes,
dans les nerfs, &c. Car le tissu cel-
lulaire s'étend & s'insinuë dans les
interstices que laissent entre elles
les fibres dont toutes les parties du
corps humain, tant intérieures qu'ex-
térieures, sont composées; & lors-
que les cellules adipeuses de l'habi-

(a) *De morb. aph.* 1225.

(b) *Med. rat. syst.* t. 4. p. 4. cap. 14. §. 4.

(c) *Tab.* 88.

(d) *Tab.* 93.

rude du corps sont remplies de férosité, celles des parties intérieures doivent bien-tôt en être plus ou moins abreuvées : ou si par quelque cause que ce soit l'effusion des férosités commence à se faire dans le tissu cellulaire des parties intérieures, elle ne manque jamais de gagner tôt ou tard celui de l'habitude du corps. C'est un fait dont la raison se tire de la structure de ce tissu, & dont la preuve est fondée sur l'inspection anatomique.

On doit aussi regarder comme averé, que la liqueur qui, par son effusion dans le tissu cellulaire, produit l'Anasarque, n'est qu'une férosité ou une humeur aqueuse, & non un suc sanieux provenant de la fonte des chairs, comme le disoit *Aretée* (a), ni, comme on le croyoit autrefois (b), un sang pituiteux,

(a) *Morb. diuturn. lib. 2. cap. 1.*

(b) *Gal. Trall. Dodoneus apud Schenkium p. 419. River. prax. lib. xi. cap. 6. de hydrope.*

c'est-à-dire, un sang crud & froid qui se répandant par les veines dans tout le corps, le distend, l'enfle & lui donne une couleur pâle & semblable à celle d'un cadavre.

Mais dans quelle classe de Maladies placerons-nous l'Anasarque ? Est-elle *protopathique* ou *deuteropathique* ? C'est-à-dire, est-elle toujours indépendante de toute autre Maladie, ou ne marchet-elle jamais qu'en second, & à la suite de quelque autre indisposition ? On nous demandera encore si elle est toujours précédée de quelque autre espèce d'Hydropisie, ou si elle les annonce toutes, les devance & les accompagne ordinairement.

Je crois qu'il est fort rare que quelqu'un se trouve atteint d'une Anasarque tout-à-coup, & sans avoir auparavant essuyé aucune sorte d'indisposition : du moins on ne trouve que peu d'exemples de cette espèce d'Hydropisie, qui n'ait été amenée par quelque autre maladie, particu-

lièrement par la Cachexie. Ainsi je ne donne pas la chose pour impossible, & je conçois fort bien qu'une boisson froide avalée en grande quantité par une personne d'un tempérament fort phlegmatique, après quelque exercice violent, ou après s'être long-temps exposée aux rayons du soleil dans les jours les plus chauds de l'Été, ou dans le chaud d'un violent accès de fièvre (a), pourroit, par exemple, occasionner une Anasarque presque sur le champ & avant qu'il se fut manifesté aucune autre maladie. D'ailleurs ne peut-on pas regarder la Cachexie comme un commencement d'Anasarque, comme une Leucophlegmatie ou une Anasarque au premier degré? Et si la Cachexie se forme quelquefois indépendamment de toute autre maladie, la Leucophlegmatie ou l'Anasarque:

(a) V. Areta. loc. citat. Sylvius Tract. de morbis epidemic.

SUR L'ANASARQUE. 15
commençante ne fera-t-elle pas alors
protopathique ? Convenons toutefois
que le plus ordinairement l'Anasar-
que n'est qu'une maladie *deuteropa-
thique* , une maladie qui succède à
une autre maladie ou qui se com-
plique avec elle : on le verra dans
la suite de cet Ecrit. Souvent même
l'Anasarque n'est qu'un symptome
de l'Ascite , & disparoit d'abord
après qu'on a évacué les eaux con-
tenuës dans le bas ventre : l'histoire
suivante , à laquelle je pourrois en
joindre quelqu'autre , en fera la
preuve.

OBSERVATION III.

Il y a plus de trente ans qu'ayant
été appelé pour la nommée *Causse*
de cette Ville (a) dans la Parroisse
de Saint Jacques , je fus , pour ainsi
dire , saisi d'horreur à l'aspect de
cette Malade : elle venoit de rece-

(a) Bésiers.

voir l'Extrême-Onction & avoit été abandonnée par son Médecin. C'étoit une femme d'une haute stature : elle avoit passé cinquante ans, & s'étoit fort adonnée au vin. Elle étoit hydropique du bas ventre, & en même temps elle étoit si fort enflée depuis les pieds jusqu'à la tête qu'elle paroïssoit monstrueuse : ses pieds, ses jambes, ses cuisses étoient d'une grosseur énorme, de même que ses bras, ses mains, ses mamelles, son cou & ses jouës : ses poignets étoient si fort enflés qu'il n'étoit pas possible de sentir le moindre battement des artères : enfin son ventre étoit d'un volume effroyable. Je la trouvai assise au bord de son lit dans la posture d'une femme prête à accoucher, ayant ses pieds posés à terre & ses épaules soutenues par deux femmes : c'étoit la seule situation qu'elle pût garder par rapport à sa respiration qui étoit gênée au point de faire craindre l'étouffement.

Après

Après avoir examiné la Malade, je dis d'abord que le cas me paroiffoit défefperé ; mais j'ajoutai en même temps qu'on pouvoit tenter la paracentèfe , qu'on n'avoit rien à craindre de cette opération, & qu'on pouvoit du moins fe flatter qu'elle foulageroit un peu la Malade. On suivit fur le champ mon avis : on lui fit la ponction, & il fortit du bas ventre une grande quantité d'eaux. La Malade respira plus librement : elle fut purgée & repurgée : elle vuida beaucoup de férosités, soit par les felles, soit par les urines : l'Ascite & l'Anasarque disparurent ; & après une quinzaine de jours la Malade se trouva entièrement quitte de toutes ses enflures, & en état de vacquer à ses affaires. Il se passa plus d'un an sans qu'elle eut aucun retour d'hydropisie, & sans qu'il restât le moindre vestige de cette maladie ; mais son mauvais régime l'ayant ensuite replongée dans le même état où je l'avois vüe la pre-

mière fois, & les secours nécessaires lui ayant manqué, elle périt misérablement.

Selon toutes les apparences cette Anasarque n'étoit qu'un symptome de l'Ascite : autrement elle ne se feroit pas dissipée si promptement après l'évacuation des eaux contenues dans la cavité de l'abdomen. Il est donc à présumer que les eaux ayant commencé dans cette Malade à s'épancher dans le bas ventre, peu à peu le tissu cellulaire de l'habitude du corps en avoit été abreuvé, & avoit enfin formé cette Anasarque monstrueuse ; au lieu que dans le *Colporteur*, dont j'ai parlé plus haut, il est à croire que les sérosités ichoreuses qui couloient auparavant par l'ulcère qu'on dessécha, s'étoient d'abord infiltrées dans l'habitude du corps, avoient ensuite gagné les parties intérieures, & s'étoient enfin répandues dans les cavités de la poitrine &

du bas ventre. Dans l'un & dans l'autre cas, ce fut par la continuité du tissu cellulaire que se fit la transmission des sérosités ; & ce fut aussi par la même voye que le pus qui avoit cessé de couler par l'ulcère du *Colporteur*, alla se déposer dans un des lobes de son poumon ; ce qui ne paroitra pas surprenant à ceux qui ont vû comme moi, ou qui savent d'ailleurs, que le pus d'un *Parietaris* reflue quelquefois le long du bras, & va former un abcès sous l'aisselle.

Dans le *Colporteur* l'Anasarque précéda l'épanchement des sérosités dans les cavités intérieures : la manière dont elle se forma, ses progrès rapides & sa funeste terminaison en moins de quatre mois, font voir assez clairement qu'elle n'avoit pas été occasionnée par des eaux épanchées intérieurement ; qu'au contraire les hydropisies du bas ventre & de la poitrine n'étoient dans ce Malade qu'une suite, un sympto-

me de son hydropisie universelle.

Dans la nommée *Cauffe* l'Anasarque succéda à l'Ascite, & ne fut qu'une suite de cette maladie.

De là il résulte que tantôt les hydropisies intérieures succèdent à l'Anasarque, & que tantôt l'Anasarque est un symptome d'un épanchement de sérosités dans quelque-une des cavités intérieures; ce qui n'est pourtant pas toujours généralement vrai, puisqu'on observe des Anasarques qui ne dépendent d'aucune autre hydropisie, & qui ne sont suivies d'aucun épanchement sensible de sérosités dans les cavités intérieures. Les enflures œdémateuses dont les enfans sont quelquefois attaqués, ne sont pas pour l'ordinaire une suite de quelque épanchement, & elles se dissipent souvent sans qu'il s'en ensuive aucune hydropisie intérieure. La même chose arrive, mais plus rarement aux adultes: leurs enflures même ne se terminent pas toujours heu-

SUR L'ANASARQUE. 21
reusement, quoiqu'elles ne soient
suivies d'aucune hydropisie inté-
rieure. L'Observation que je vais
rapporter, le fera voir.

OBSERVATION IV.

L'Anasarque, dont M. de Roubi-
gnac, Prêtre & Doyen des Profes-
seurs en Théologie dans l'Universi-
té de Toulouse, mourut en cette
Ville (a), dont il étoit natif, ne fut
ni précédée ni accompagnée d'épan-
chement de sérosités dans aucune
cavité intérieure, quoiqu'elle eut
duré presque une année, & qu'elle
eut même présumé long-temps aupa-
ravant par des enflures œdémateu-
ses aux extrémités inférieures. La
Maladie n'étoit pourtant pas pro-
topathique; car ce ne fut qu'après
plusieurs attaques de fièvre tantôt
continuë, tantôt intermittente,
qu'elle se manifesta. Elle fut annon-

(a) A Béziers le 30. Dec. 1758.

cée par une grande séchèresse de gofier causée par le défaut de sécrétion de la salive , & accompagnée de rougeur & de chaleur au fond du palais , qui l'empêchoient d'avaleraisément les alimens solides ; à quoi se joignirent ensuite un gonflement considérable du bas ventre , sans tension, ni fluctuation, ni embarras sensible dans les viscères de cette cavité , & une difficulté d'aller à la selle.

M. de Roubignac étoit grand & médiocrement gros. Il étoit né robuste , & son appétit répondoit assez à son tempérament vigoureux. Comme dans sa jeunesse il n'avoit donné dans aucun excès, qu'il s'étoit accoûtumé à des exercices pénibles , & qu'il s'acquittoit de sa Charge de Professeur d'un ton de voix fort élevé, il avoit joui d'une très-bonne santé jusqu'à l'âge de près de soixante ans. Mais à combien de dérangemens n'est pas exposée la santé la mieux affermie ?

D'abord l'âge avancé ne manque guère d'amener avec lui bien des infirmités : *multa*, dit Horace, *senem circumveniunt incommoda* : ensuite, quelque robuste que soit le corps, que n'a-t-on pas à craindre de la part de l'ame ? L'obligation où l'on croit être de soutenir vivement une opinion pour laquelle on s'est déclaré, que n'emporte-t-elle pas de soins, de peines, de chagrins, surtout lorsqu'on est contrarié, & qu'on craint de ne pouvoir pas faire prévaloir son sentiment ? Et ces soins, ces peines, ces chagrins, quoique accompagnés d'un heureux succès, quels desordres, quelles révolutions ne font-ils pas capables d'exciter dans l'œconomie animale même la mieux réglée ? C'étoit la position où se trouva M. de Roubignac : aussi éprouva-t-il les dérangemens qui sont la suite du travail & de la contention d'esprit ; & il les éprouva d'autant plus aisément, qu'il ne changea rien à sa manière

ordinaire de vivre, & qu'il continua de se livrer à son appétit, comme il faisoit dans un âge moins avancé & dans un temps où son esprit étoit plus tranquille. Ainsi on ne doit pas être surpris qu'il fit de mauvaises digestions, & qu'à ces mauvaises digestions il succédât tantôt une fièvre putride, tantôt des accès de fièvre intermittente.

Il fut traité de ces maladies à Toulouse, & on ne lui épargna ni purgatifs, ni quinquina. Comptant plus qu'il ne falloit sur la vigueur de sa complexion, il n'attendoit pas d'être parfaitement rétabli pour reprendre ses fonctions de Professeur: peut-être aussi négligeoit-il le régime nécessaire en pareil cas, & la fièvre ne manquoit pas de revenir; ce qui l'obligeoit de recourir de nouveau aux purgatifs & au quinquina. Il ne laissoit pas dans les intervalles de prendre quelques remèdes altérans, tels que des opiates légèrement apéritives, des bouillons

délayans, du lait, &c. Mais les fréquens retours de la fièvre l'obligeoient souvent d'en interrompre l'usage.

De si fréquentes rechutes attirèrent enfin des enflures œdémateuses aux extrémités inférieures, accompagnées d'un peu de rougeur au fond du palais & d'une grande séchèresse de bouche, en sorte qu'il ne pouvoit avaler facilement que les alimens humides, tels que la soupe. A ces enflures, qui s'étendirent enfin par tout le corps, & qui furent accompagnées de beaucoup de flatuosités dans le bas ventre, se joignoit de temps en temps une fièvre erratique. Dans cet état, ceux qui le traitoient à Toulouse, crurent que pour arrêter le progrès de ces enflures, pour chasser les vents, dont les premières voyes étoient remplies, & pour remédier à la fièvre dont il essuyoit de si fréquens retours, il falloit si fort prodiguer les purgatifs, que depuis le com-

mencement de 1758 jusqu'à la fin de Juillet de la même année, qu'il partit pour Carcassonne, il fut purgé cinquante fois.

Il se flattoit que le changement d'air pourroit lui procurer quelque soulagement; mais voyant que son mal empiroit chaque jour, il ne séjourna que trois semaines à la campagne près de Carcassonne, & il en partit dans le dessein d'aller à Montpellier pour y consulter deux habiles Médecins. Il arriva à Béziers vers la fin du mois d'Août; & croyant se trouver un peu mieux depuis qu'il respiroit l'air natal, & qu'il avoit le plaisir de s'entretenir avec ses parents & ses amis, il n'auroit pas exécuté le dessein qu'il avoit formé d'aller à Montpellier, si je ne l'y avois en quelque façon forcé, en lui disant que je ne voulois lui donner aucun remède qui ne lui eût été ordonné par les Médecins qu'il avoit résolu de consulter.

Ce qui me détermina à lui parler

ainsi, ce fut, qu'après l'avoir bien examiné, & après avoir mûrement réfléchi sur tout ce qui avoit précédé, je vis bien clairement que, soit que je prisse le parti de vouloir le guérir radicalement, soit que je voulusse me contenter de pallier son mal, je ne pouvois tout au plus que retarder sa mort de quelques mois; & qu'en qualité de son ancien ami, je ne voulois pas qu'il mourut avec le regret de n'avoir pas consulté des Médecins à Montpellier, comme il se l'étoit proposé. Il partit donc au commencement de Septembre, & il consulta deux habiles Praticiens de Montpellier, qui lui ordonnèrent des boüillons adoucissans & légèrement incisifs, le petit lait & quelques autres remèdes précédés de doux purgatifs.

Quoique dans le Mémoire qu'on lui donna, on ne parle point d'hydropisie universelle, ni de fièvre lente, il n'est pas moins vrai qu'a-

vant que le malade partit d'ici, j'avois observé une enflure générale dans toute l'habitude de son corps, mais un peu moins considérable vers les parties supérieures : j'avois trouvé son ventre fort élevé & gonflé de vents, avec une petite fièvre qui ne dessemuroit point, qui étoit plus sensible après les repas, & qui augmentoit même un peu plus tous les soirs : j'avois enfin remarqué qu'il touffoit quelquefois, qu'il étoit essoufflé, & qu'il avoit un peu de disposition à l'assoupissement ; ce que j'attribuai non seulement aux vices du sang & de la lymphe, mais encore à quelques gouttes de sérosité déjà infiltrées dans le tissu cellulaires des membranes du cerveau & de la substance des poumons : observations qui en m'indiquant les progrès du mal, influèrent beaucoup sur le jugement que j'en portai, & que l'événement confirma.

Cependant pour n'avoir rien à me reprocher, je fus d'avis de met-

tre le malade à l'usage des remèdes qui lui avoient été ordonnés, & qui tendoient plus à pallier son mal qu'à le guérir; car ceux qu'il consulta à Montpellier, avoient sans doute pensé comme moi, que son état ne comportoit pas une cure radicale. Il fut donc purgé comme on le lui avoit ordonné à Montpellier: il prit les boüillons au Bain-Marie qu'on lui avoit prescrits; & après avoir été repurgé, il se mit à l'usage du petit lait qu'on lui avoit conseillé: mais à peine en eût-il usé pendant quatre ou cinq jours, que sa fièvre augmenta considérablement, que son estomach se trouva si gonflé, & sa poitrine si oppressée qu'il fallut nécessairement discontinuer ce remède & le repurger.

Quelques jours auparavant il avoit paru une enflure aux lombes, qui formoit une espèce de bourlet: le scrotum & le penis s'étoient aussi enflés, & cette dernière partie étoit devenuë tortueuse.

Le peu de soulagement que *M. de Roubignac* avoit reçu des bouillons de Veau au Bain-Marie, le mauvais succès du petit lait, le progrès que ses enflures faisoient chaque jour, la toux qui devenoit plus fréquente, la fièvre qui redoubloit chaque soir : tout cela étoit plus que suffisant pour le dégoûter des remèdes qui lui avoient été prescrits à Montpellier. Il vouloit guérir, & il comprenoit fort bien qu'on ne lui avoit ordonné que des palliatifs. Ceux qui venoient le voir, lui racontotent des guérisons ; & lorsque j'étois consulté sur les remèdes qui les avoient opérées, je ne manquois pas de lui représenter que ces remèdes étoient trop violens, & qu'ils ne convenoient pas à son état. Je ne fus pas toujours écouté : contre mon avis & à mon insçu il essaya quelques hydragogues un peu forts & des ptyfanés extrêmement diurétiques : il s'en trouva fort mal, & il fallut par de l'eau de poulet & de doux

SUR L'ANASARQUE. 31
calmans, réparer les defordres que
ces remèdes avoient faits.

Le remède auquel je m'opposai
le moins, & que j'aurois moi-même
mis en usage d'abord après l'arrivée
du malade en cette Ville, si une
cure radicale m'avoit paru possible,
ce fut le Kermès minéral, que quel-
qu'un lui proposa : après avoir pré-
venu ses parens, que le mal avoit
fait de trop grands progrès pour
qu'il pût céder à ce remède, je lui
en laissai prendre une dose médio-
cre le matin pendant trois jours,
lui faisant avaler par-dessus quel-
ques verrées d'eau de poulet. Il vui-
da d'abord une grande quantité de
férosités, & il parut soulagé ; mais
il fallut renoncer pour toujourns à
ce remède, à cause de la toux vio-
lente, de l'enroüement & de l'ar-
deur aux entrailles qu'il occasionna,
malgré les adoucissans dont le ma-
lade usoit pendant le jour & le cal-
mant qu'il prenoit tous les soirs.

Tant de tentatives inutiles, &

toujours nuisibles, auroient dû lui faire comprendre que son mal étoit irremédiable. Point du tout : il se flattoit toujours d'en guérir ; & cet espoir, qu'*Aretée* (a) a observé être particulier à ces sortes de malades, & qu'il attribué à la nature du mal, l'accompagna jusqu'au dernier soupir. Un mois avant la mort, il auroit souhaité qu'on lui scarifiât les extrémités inférieures, afin de procurer l'écoulement des sérosités répandues sur toute l'habitude de son corps. J'élu dai pendant quelques jours sa demande, sous prétexte que les remèdes précédens l'avoient fort fatigué, & qu'il avoit besoin de reprendre des forces par le moyen d'une bonne nourriture : mais ce que la raison ne permettoit pas d'accorder dans l'état où étoit le malade, la nécessité obligea bien-tôt à le faire. On vit paroître aux jambes des taches bluâtres, & qui de-

(a) *Loc. citat.*

venant bien-tôt noires, annonçoient un sphacèle prochain. Alors il fallut nécessairement avoir recours à des mouchetures, qui à la vérité procurèrent un grand écoulement d'eaux, mais qui ne changèrent pas en mieux la face de la maladie. Malgré les secours réunis de la Médecine & de la Chirurgie, il se formoit d'un jour à l'autre de nouvelles taches livides qu'il falloit scarifier & panser selon les règles de l'Art. Il coula beaucoup de sérosités : les extrémités supérieures, les lombes, les tégumens du bas ventre se désenflèrent : les cuisses diminuèrent aussi beaucoup ; mais on ne remarqua point de diminution dans l'enflure des pieds, & très-peu dans celle des jambes.

Ces évacuations épuisèrent le malade : les défaillances survinrent ; & malgré tous les secours que la Médecine, aidée d'un bon régime, peut fournir en pareil cas, il s'éteignit sans agonie, se plaignant seulement

34 OBSERVATIONS
de la peine qu'il avoit à respirer ,
& demandant qu'on lui fit quelque
opération.

Son cadavre ne fut point ouvert ;
mais il ne nous parut pas qu'aucun
de ses viscères eût été affecté, ni
qu'aucune cavité intérieure eût été
inondée. Je jugeai pourtant qu'à
l'occasion des différens remèdes
dont il avoit usé dans ses indispo-
sitions précédentes , & de quelques
excès dans son régime , il pouvoit
s'être formé quelques légers em-
barras dans le foye , le pancreas ,
la ratte , & dans les glandes du mé-
sentère. Je jugeai aussi que le tissu
cellulaire de toutes les parties in-
térieures , & particulièrement celui
des poumons , étoit un peu abbreu-
vé , & qu'il l'auroit été beaucoup
davantage , & auroit même lâché
la sérosité dans la cavité de la poi-
trine & en quelque autre endroit , si
les eaux ne s'étoient écoulées abon-
damment par les légères scarifications
qui avoient été faites aux parties

inférieures ; à quoi contribua aussi le ressort vigoureux dont ce tissu étoit originairement doué , & la bonne constitution des viscères qui nous étoit indiquée par le bon tempérament du malade, & par la ferme santé dont il avoit jouï jusqu'à un âge assez avancé.

De ce qui est arrivé à M. de Roubignac , il ne faut pas conclure que l'Anasarque soit toujours mortelle. Les exemples de guérison qu'on trouve dans les Auteurs, & celui que j'ai eu occasion d'observer moi-même, & que je vais rapporter, doivent nous faire suspendre notre jugement, & nous engager à rechercher les raisons qui peuvent nous faire regarder cette maladie comme mortelle dans les uns, & comme susceptible de guérison dans les autres. On comprend d'abord que l'Anasarque *protopathique* : celle qui n'a été précédée d'aucune indisposition, & qui survient tout à coup par quel-

que cause que ce soit, peut quelquefois être aisément guérie : qu'on peut guérir aussi une Anasarque *deutero-pathique*, ou qui a succédé à quelque autre maladie, pourvû qu'elle ne soit pas invétérée, & que la maladie dont elle est une suite, ne soit pas incurable ; mais qu'on ne doit pas attendre la guérison d'une Anasarque causée ou entretenuë par une maladie incurable, ou qui par sa durée a fait des progrès, tels qu'on a lieu de juger que les viscères sont grièvement affectés. On verra la preuve de l'un & de l'autre de ces cas dans les exemples que je vais rapporter.

OBSERVATION V.

Un enfant, qui n'avoit que trois à quatre ans, devint Leucophlegmatique & prodigieusement enflé de son ventre à la suite d'une diarrhée opiniâtre qui avoit succédé à une petite vérole discrete, mais qui

n'avoit pas bien suppuré. En vain on s'étoit efforcé d'arrêter ce cours de ventre, qui étoit entretenu par un mauvais régime, & qu'une fièvre lente accompagnoit : il étoit survenu une fièvre accidentelle avec des redoublemens que les purgatifs irritoient, sans diminuer le gonflement du ventre, ni l'enflure des extrémités inférieures, ni la bouffissure du visage. Alors il fallut se tourner du côté des délayans, des humectans & des légers incisifs, & entremêler de loin à loin de doux évacuans : par ce moyen la fièvre se dissipa, les enflures disparurent, & en moins d'un mois l'enfant fut parfaitement rétabli.

OBSERVATION VI.

Un Médecin Arabe (a) qui vivoit dans le douzième siècle, dit avoir vû un homme qui pen-

(a) Rhasès *lib. 1. contin. tract. 19. cap. 1.*

38 OBSERVATIONS
dant l'Été fit un exercice violent
accompagné de sueur, depuis le ma-
tin jusqu'à midi, & qui s'en trouva
mal. Se levant ensuite il prit tout-
à-coup & à plusieurs reprises une
grande quantité d'eau froide pour
boisson, & continuant ainsi pendant
trois jours, il tomba dans une hy-
dropisie universelle. Je le traitai,
ajoute ce Médecin, avec un Elec-
tuaire, appelé *Diacurcuma major*,
où entrent le Safran des Indes, l'E-
patoire d'Avicenne, la Rhubarbe,
&c, & le malade se rétablit.

OBSERVATION VII.

Paul Reneaume raconte (a) qu'une jeune paysane s'étant laissé séduire, & ayant conçu, s'étoit si fort gorgée d'eau, qu'elle avoit, pour ainsi dire, entièrement éteint la chaleur de son estomach, & qu'elle étoit devenuë enflée de tout

(a) *Obs. med.* 148.

son corps, croyant pouvoir, sous l'apparence d'une hydropisie universelle, cacher sa grossesse & sauver sa réputation. Mais ce Médecin lui ayant arraché son secret, sous la feinte promesse de faire disparaître ce qu'elle portoit dans son sein, il lui fit prendre sept grains de son Stomachique, qui lui firent rejeter par le vomissement plus de trois livres d'eau, & qui la purgèrent si bien par le bas, sans que l'uterus en souffrit, qu'en moins de deux ou trois jours elle fut rétablie, & qu'au neuvième mois elle accoucha fort heureusement.

OBSERVATION VIII.

Une jeune fille âgée de trois ans, & qui avoit beaucoup d'aversion pour les remèdes, guérit au rapport de *Greg. Horstius* (a), d'une Anasarque presque désespérée par l'u-

(a) *Epist. 2. obs. 32. l. 4.*

sage du Mercure doux marié avec quelques grains de Magistère de Jalap, qu'on réitera quelquefois ; ce qui fut suivi d'une abondante évacuation, sans que la malade en fut fatiguée. Pour confirmer la guérison, on la mit, dit-il, dans un Bain médicinal & confortatif.

OBSERVATION IX.

Willis rapporte (a) qu'un homme robuste & d'un âge moyen, après avoir gardé la fièvre quarte pendant plus d'un an, & avoir usé en même temps d'un mauvais régime, étoit devenu hydropique de toute l'habitude du corps. Cette Anasarque, par la boisson abondante dont le malade se gorgeoit pour appaiser la soif ardente dont il étoit tourmenté, augmenta si fort, qu'il ne pouvoit se remuer dans son lit sans le secours d'un domestique,

(a) *Sect. 2. cap. 5. de anasar.*

tous ses membres depuis la tête jusqu'aux pieds s'étant enflés, de même que l'abdomen.

A ma première visite, ajoute *Willis*, j'annonçai au malade qu'il mourroit bien-tôt s'il ne s'abstenoit de boire; à quoi il répondit qu'il ne boiroit pas du tout pendant une semaine, si par ce moyen il pouvoit guérir. Il me tint parole, continuë *Willis*: quelque violente que fut sa soif, il n'avala pendant six ou sept jours d'autre liquide, que les remèdes qu'on lui donnoit; & comme pendant ce tems-là il prenoit soigneusement des hydragogues, des diurétiques, & d'autres remèdes qu'on lui ordonnoit, il se trouva mieux, & recouvra enfin sa santé, de sorte que depuis environ cinq ans il s'est toujours bien porté.

OBSERVATION X.

Dans le Journal des Sçavants (a)

(a) *Juill.* 1759. p. 490.

il est rapporté que *Torti* (l. i. c. 10.)
Restaurand (*Hipp. de usu Kin. Kin.*)
 & *Heister* le fils (*Diss. de hydrop. &*
& quartan. per cort. peruv. curata),
 ont publié des exemples d'hydro-
 piques guéries par le Quinquina en
 même temps que les fièvres qui les
 avoient produites, & que le Vin de
 Genièvre avec le Sel de Mars de Ri-
 vière & le Sel prunelle a guéri quel-
 quefois la fièvre & l'hydropisie.

OBSERVATION XI.

Un Médecin de Bruges fit part
 à *M. Homberg* (a) d'un exemple
 d'une Anasarque guérie d'une ma-
 nière singulière. Il lui marqua qu'
 une femme, qui depuis plusieurs an-
 nées avoit les jambes & les cuisses
 extraordinairement enflées & dou-
 loureuses, trouvoit du soulagement
 à se les frotter devant le feu avec
 de l'eau-de-vie les matins & les soirs

(a) *Hist. de l'Acad. des Sc.* 1708 p. 477

Un soir le feu prit par hazard à toute cette eau-de-vie dont elle s'étoit frottée, & la brûla assez légèrement. Elle mit quelque onguent à sa brûlure; & pendant la nuit toute les eaux dont ses jambes & ses cuisses étoient gonflées, se vidèrent entièrement par les urines, & l'enflure ne revint point.

OBSERVATION XII.

Mais ce n'est pas la première fois que le feu a guéri l'hydropisie. *Scholzius* d'après *Caspar Hoffman* (a) rapporte qu'une personne atteinte de cette maladie, ayant par mégarde été brûlée avec un fer chaud à la cuisse, il s'éleva une grosse vessie, par l'ouverture de laquelle les sérosités dont tout son corps étoit abreuvé, s'écoulèrent; ce qui fut suivi d'une parfaite guérison.

(a) *L. 3. conf. 30. apud Schenck. p. 420.*

OBSERVATION XIII.

Houlier (a) nous apprend aussi qu'un malade guérit parfaitement d'une hydropisie universelle pour s'être coupé jusqu'au vif les ongles des pieds, d'où s'écoula toute la sérosité dont son corps étoit inondé : guérison non moins singulière que les deux précédentes.

OBSERVATION XIV.

On trouve encore dans *Hoffman* (*Fréd.*) quelques exemples d'Anasarques guéries : je n'en rapporterai que deux. Une femme, dit-il (b), âgée de trente ans, bien constituée, mais d'une habitude molle & spongieuse, fut saisie de frayeur à la veille de ses règles. Cette évacua-

(a) *De morb. intern.* p. 374.

(b) *Med. systemat.* tom. 4. part. 4. cap. 14. obs. 1.

tion ayant été supprimée, elle se plaignit d'abord de lassitude, de dégoût, d'angoisse, d'abattement du pouls & d'enflure des pieds. A cela se joignit une grande difficulté de respirer : l'enflure s'étendit jusqu'aux cuisses & même à l'abdomen qui étoit dur & tendu : les vents, dans lesquels se résolvoient, pour ainsi dire, les alimens, la tourmentoient beaucoup : la soif augmentoit, & la difficulté de respirer alloit jusqu'à faire craindre l'étouffement.

Les remèdes, continuë *M. Hoffman*, soit emmenagogues, soit purgatifs, soit diurétiques, ne la soulageoient point. Enfin il se fit naturellement une crevasse aux pieds, d'où il s'écouloit chaque jour une grande quantité d'eau ; ce qui fit diminuer beaucoup l'enflure & la tension du ventre. Pour prévenir la mortification, je fis, dit-il, appliquer aux pieds des sachets pleins de sémences de millet, d'anet, de

carvi & de genièvre, de feuilles d'absynthe & de scordium, & de fleurs de camomille, qu'on faisoit bouïllir dans du vin rouge. Intérieurement, de quatre en quatre jours, je donnois, poursuit-il, une décoction faite avec deux onces de manne, cinq onces d'eau d'acacia, une drachme de terre foliée de tartre, à laquelle on ajoûtoit trois grains de tartre émétique soluble, quatre gouttes d'huile de cedre, quarante gouttes d'essence d'écorce d'orange & autant d'essence de gentiane rouge. Par le moyen de ce remède il sortit une grande quantité d'eau sans tranchées & sans que la malade en fut fatiguée, ni que ses forces fussent abbatuës. Je lui conseillai aussi, ajoûte-t-il, de prendre trois fois le jour de mon Elixir balsamique dans du vin de Hongrie. Par cette conduite, après quelques semaines, l'enflure & la dureté ayant successivement disparu, l'appétit & les forces revinrent, le pouls devint

SUR L'ANASARQUE. 47
naturel, & le visage reprit de la
couleur. Enfin vers le temps où les
menstruës avoient coûtume de cou-
ler, la malade fut saignée au pied ;
ce qui fut suivi le lendemain de l'é-
vacuation ordinaire; & peu de temps
après du parfait rétablissement de
la santé.

OBSERVATION XV.

Le même Auteur ajoûte qu'un
homme de distinction, âgé de plus
de quarante ans, d'une taille mé-
diocre & d'un tempérament fan-
guin, qui de ses premières années
se confiant à ses forces & à son ap-
pétit, avoit presque chaque jour
fait son plus grand plaisir des exer-
cices militaires & des violens mou-
vemens du corps qu'ils exigent : que
cet homme, dis-je, avoit depuis
cinq ou six ans commencé de fort
engraïsser à cause de la bonne chere
qu'il faisoit, & du bon vin & de la
biere de froment dont il usoit, &

qu'il avoit auffi commencé d'effuyer trois ou quatre fois chaque année de légères atteintes de rhumatisme, tantôt aux mains, tantôt aux pieds, principalement lorsque l'air étoit froid & humide. Ensuite il lui survint d'autres accidens plus fâcheux : car les pieds s'enflèrent, & une grande difficulté de respirer le prit par intervalles, laquelle augmentoit lorsqu'après s'être, pour ainsi dire, gorgé d'alimens pour satisfaire son appétit, son bas ventre gonflé de vents empêchoit la libre descente du diaphragme ; de sorte que le malade ne pouvant s'étendre dans son lit, fut obligé pendant quelques années de dormir le tronc élevé : aussi lui arrivoit-il quelquefois de s'endormir si profondément pendant plus de demi-heure, qu'il n'étoit presque pas possible de l'éveiller.

Du reste, cette personne n'avoit jamais eu d'écoulement de sang ni par le nez, ni par le fondement ; & ce défaut d'évacuation son Médecin

cir.

cin tâchoit de le compenser par la saignée pratiquée deux fois chaque année ; mais comme on la faisoit aux pieds qui étoient continuellement enflés , il n'en couloit que fort peu de sang , & le malade n'en retiroit aucun profit. Car , continuë le même Auteur , c'étoit vainement que le Médecin craignoit que la saignée au bras attirât une suffocation dangereuse : il y avoit bien plus de raison de craindre que dans un corps si pléthorique , & dont le visage étoit d'un rouge noirâtre , l'enflure n'augmentât bien davantage : aussi cela arrivoit-il , car tout le corps s'enflait également bientôt après ; & ce qu'il y avoit de plus fâcheux , c'est que même dans le temps le plus froid les douleurs rhumatismales qu'il avoit coutume de ressentir aux pieds & aux mains , ou ne paroissoient pas du tout , ou s'appaisoient incontinent.

Dans cet état , & dans la crainte d'accidens encore pires , ayant été

appelé en consultation, je jugeai, dit-il, que la maladie étoit un Aîthme compliqué avec une Anasarque, & causé par une trop grande abondance de sang dont le cœur & les poumons étoient presque suffoqués. J'approuvai la saignée du bras que le Médecin ordinaire avoit pratiquée avant mon arrivée, & j'opinaî à la réïterer dans le besoin; lorsqu'on la réïteroit, la respiration en devenoit plus aisée & le pouls plus élevé. Ayant examiné le malade avec d'autres habiles Médecins, on reconnut à des signes certains que les viscères n'étoient ni obstrués ni squirrheux, qu'il ne s'étoit point fait d'épanchement de sérosités dans la poitrine ni dans le bas ventre, & que les poumons étoient exempts de polypes. Comme le ventre faisoit assez bien ses fonctions, eu égard au peu d'alimens que prenoit le malade, on s'abstînt de tous les forts hydragogues & diurétiques, & après avoir prescrit un ré-

SUR L'ANASARQUE. Si
gime de vivre très-exact, on donna
préféablement des balsamiques a-
mers, des stomachiques & des car-
minatifs, entremêlant de temps en
temps des fels déterfifs & apéritifs.
Pour boiffon on ordonna une bière
fort diurétique, & on fit donner
plusieurs lavemens carminatifs pour
dissiper les flatuosités. Sur ces en-
trefaites un ou deux mois s'étant
passés, la nature qui guérit souvent
les plus grandes maladies, fit naître
aux pieds de petites vessies, &
d'où il s'écoula une grande quan-
tité d'eau; ce qui fut accompagné
d'un peu de fièvre & d'un retour
de goutte. C'est ainsi que le ma-
lade commença enfin de respirer
avec plus de facilité, de dormir
plus tranquillement, d'uriner en
plus grande quantité, de repren-
dre des forces, & de se rétablir de
telle sorte qu'avec la grace de Dieu,
il se trouve maintenant quitte de
toute incommodité.

OBSERVATION XVI.

Dans une Thèse de Médecine (a) soutenüe à Paris en 1743, on raconte qu'une personne étoit si fort enflée par un amas de sérosités qu'on auroit dit qu'elle avoit été soufflée : elle respiroit, ajoûte-t-on avec tant de peine, qu'il sembloit qu'elle battoit des flancs, 88 qu'elle alloit rendre l'ame. Dans un si pressant danger, on eut recours à de petites doses de Kermès minéral, qui étant réitérées procurèrent un flux d'urine si abondant que la malade se tira entièrement d'affaire.

OBSERVATION XVII.

Il est rare, mais non sans exemple, que l'Anasarque, qui succède à une fièvre aiguë négligée, se dif-

(a) *An Leucophlegmatia Kermes mineralis*

ipe aisément. *M. Coste*, Docteur en l'Université de Médecine de Montpellier, résidant à S. Gervais Diocèse de Castres, m'a rapporté qu'il fut appelé en 1748 pour la femme du nommé *Rigail* du même Lieu, âgée d'environ quarante ans; laquelle, après une fièvre des plus vives qu'il n'avoit pas traitée, étoit subitement devenuë enflée des pieds, des mains, des mammelles & du reste du corps; & que lui ayant donné le matin pendant trois ou quatre jours des pillules hydragogues de *M. Helvetius*, que la Cour faisoit distribuer autrefois, la malade avoit vuïdé beaucoup de sérosités, & s'étoit desenflee de toutes les parties du corps, à l'exception des lombes où il s'étoit formé une espèce de bourlet, au dedans duquel on sentoït la fluctuation des eaux. Alors *M. Coste* jugea à propos de faire appliquer sur cette tumeur des véficatoires, qui en peu de jours firent couler toutes les eaux qui y étoient contenuës.

Au mois de Septembre 1759
 ayant été appelé à S. Gervais pour
 un Malade, je priai M. Coste de
 me faire voir cette femme : elle me
 confirma ce qui m'avoit été rap-
 porté, & je vis moi-même qu'elle
 se portoit encore fort bien.

OBSERVATION XVIII.

A ces exemples de guérison j'a-
 jouterai encore le suivant. Un de
 mes Confrères à l'Académie de Bé-
 fiers (a) m'a raconté que vers la
 fin de l'an 1758, dans le temps
 qu'il étoit en Corse, un Capitaine
 (b) du Régiment de Flandres y
 étoit tombé malade d'une hydro-
 pisie universelle, & qu'après avoir
 tenté inutilement tous les hydra-
 gogues que son Chirurgien major
 lui avoit prescrit, il s'étoit avisé,

(a) M. de la Rouviere Comm. ord. de
 Guer. & Intend. de l'Armée de Corse.

(b) M. Cadcau.

SUR L'ANASARQUE. 55
par le conseil d'un Apoticaire, de se frotter tout le corps avec de l'huile d'olive ; ce qu'ayant continué pendant quelques jours, il s'étoit entièrement desenfle, & étoit revenu dans son premier état. Son Chirurgien crut que les derniers remèdes qu'il lui avoit apportés, l'avoient guéri ; mais le malade avoit eu la précaution de les garder ; & pour le convaincre du contraire, il les lui rendit.

Je ne sçache que le Journal d'Angleterre qui fasse mention d'Hydropisies guéries par cette méthode ; & je ne connois que *Celse* (a) parmi les Anciens qui l'ait recommandée.

OBSERVATION XIX.

Parmi ceux qui meurent de l'Anasarque, il s'en trouve quelquefois qui n'ont aucun dérangement

(a) *Lib. 3. cap. 21.*

56 OBSERVATIONS
considérable dans les viscères. C'est
ce qui arriva à un homme qui pé-
rit d'une Leucophlegmatie univer-
selle à la suite d'une fièvre tierce.
(a)

OBSERVATION XX.

Dans les *Mélanges des Curieux de la Nature* (b) il est parlé d'une personne qui mourut d'une Anasarque, dans le cadavre de laquelle on trouva les intestins, l'épiploon, le pancreas, le foye & la ratte parfaitement sains: seulement il y avoit un polype dans le ventricule droit du cœur, un autre dans la veine cave, & un troisième dans la veine pulmonaire; de sorte que ce n'étoit pas sans raison que le malade se plaignoit pendant sa vie d'une douleur au côté droit du cœur.

(a) *V. Journ. des Sçav. Juin 1759 tom. 1.*

(b) *Decad. 2. ann. 5. obs. 66.*

A toutes ces histoires ajoûtons-en encore une qui nous a paru peu commune : elle est rapportée dans une Thèse soutenüe dans l'Université de Médecine de Montpellier le 2 Mars 1759, sous ce titre *de natura causa febris efficiente.*

OBSERVATION XXI.

Une femme avoit des obstructions dans différens viscères, & principalement dans l'uterus, auxquelles s'étoit joint une Leucophlegmatie si considérable, que les cuiffes étoient presque prêtes à crever. Lorsque l'extravasation de la sérosité étoit parvenuë à ce point, il paroïssoit tous les soirs quelques mouvemens de fièvre, qui commençoient par un léger froid, auquel succédoit une douce chaleur, qui duroit toute la nuit. Cette fièvre étoit bientôt accompagnée d'un flux de ventre éreux, pendant lequel les eaux s'évacuant peu à peu, les parties se des-

enfloient & la Leucophlegmatie disparoiffoit presque tout à fait. Alors la fièvre cefsoit comme ayant fini son ouvrage, le ventre se refferroit ; mais en même temps l'habitude du corps devenoit cachectique, la fièvre reparoiffoit, & la diarrhée qui survenoit, difsipoit cette indisposition. Enfin après avoir effuyé pendant deux ans ces alternatives de Leucophlegmatie, de fièvre & de diarrhée, cette Dame tomba dans un état qui la conduifit bientôt au tombeau.

Il ne feroit pas difficile d'accumuler ici un plus grand nombre d'exemples d'Anasarque mortelle, fur-tout de celle qui succède à de longues maladies, ou qui se complique avec elles ; mais outre que cela me paroît inutile, je craindrois d'ennuyer mes Lecteurs.

Nous ne rapporterons pas non plus des Observations pour montrer que l'Anasarque devance pour l'or-

SUR L'ANASARQUE. 59
dinaire les hydropisies particulières,
& qu'elle les accompagne presque
toûjours : on le sçait assez pour peu
qu'on ait pratiqué, & on sçait aussi
qu'elle se manifeste toûjours vers la
fin des fièvres lentes, des phthisies
& de la plûpart des maladies chro-
niques.

D'où vient donc cette diversité
d'événemens dans une maladie qui
pour l'ordinaire ne se forme que
par degrés, & qui donne, ce sem-
ble, suffisamment du temps pour
la combattre par des remèdes con-
venables ? La raison de cette diffé-
rence ne sera pas difficile à trouver,
si on se rappelle les différens cas qui
ont été rapportés, & si on fait at-
tention aux circonstances qui les
accompagnoient ; car on verra aisé-
ment que l'Anasarque peut être
guérissable dans les uns & incurable
dans les autres, selon la nature des
causes qui l'ont occasionnée & la
disposition des sujets qui en sont at-
teints, & qui ont été plus ou moins

vîte fécourus , & plus ou moins méthodiquement traités : selon encore le caractère des maladies qui l'ont précédée, ou qui s'y font jointes , & fuivant les progrès plus ou moins grands qu'elle a faits. Mais pour mieux comprendre la raison de cette diverfité d'événemens , il faut remonter jusqu'aux caufes , foit prochaine , foit éloignées , de l'hydropifie en général.

Or , il eft évident à qui fçait l'Anatomie & les loix de l'œconomie animale , qu'afin que notre corps fe conferve dans fon état naturel , & qu'il ne fe faffe point d'épanchement de férofités dans les cellules de la membrane graiffeufe , ni dans aucune des grandes cavités , il faut 1°. Que nos humeurs principales , celles d'où dérivent toutes les autres , le fang & la lympe , ne pêchent ni par défaut ni par excès , qu'elles confervent leur *Crafe* ou leur constitution naturelle , qu'elles ne foient ni trop épaiſſes ni trop

tenuës, & que les différentes molécules dont elles sont composées ayent non-seulement entr'elles une juste proportion, en sorte que l'une ne prédomine pas sur l'autre, mais qu'elles ayent encore une espèce de liaison, ou, ce qui revient au même, qu'elles soient exactement mêlées ensemble, & que les unes ne surnagent pas les autres.

2°. Il faut qu'en même temps nos parties solides où les organes qui préparent ces humeurs, qui les forment & les font mouvoir, conservent leur ton & leur intégrité avec les forces nécessaires pour s'acquitter de leurs fonctions, & que ces forces ne pèchent ni par excès ni par défaut.

3°. Que le sang & la lymphe ne trouvent aucun obstacle dans leur cours, & qu'après avoir rempli leurs différentes destinations, ces humeurs reviennent à leur source pour recommencer leur continuelle circulation.

4°. Que les couloirs où doivent se filtrer différens liquides pour les besoins de l'œconomie animale, soient bien disposés, je veux dire qu'ils ne soient ni trop resserrés, ni trop dilatés, ni bouchés, afin que la transpiration insensible & toutes les autres sécrétions & excrétions se fassent dans l'ordre & selon la quantité qui est requise.

5°. Enfin, que les vaisseaux exhilans & les pores transpirans de nos parties intérieures ne versent pas plus de liqueur, qu'il n'en peut être repris par leurs vaisseaux & leurs pores absorbans.

S'il arrive donc que quelqu'une des conditions dont nous venons de parler, vienne à manquer entièrement ou en partie, il faudra nécessairement que notre machine se dérrange en quelque manière. Mais quel sera ce dérangement? Il seroit trop long de parcourir tous les dérangemens qui pourroient survenir. Nous bornerons nos recherches à

ce qui constituë en général l'hydro-
pisie, c'est-à-dire, à l'effusion des
sérosités dans quelque endroit que
ce soit du corps. Il ne s'agit donc
que de découvrir de quelle manière
se fait cette effusion, & à quelle
occasion elle se fait. Car, quoique
par les expériences qui ont été fai-
tes, on sçache qu'en liant la veine
cave, où les veines jugulaires d'un
animal vivant (a), ou en injectant
de l'eau dans l'artère Aorte (b), il
se fasse une extravasation de séro-
sités dans presque toutes les cavités
du corps, & dans toutes les cellules
de la membrane adipeuse, il n'est
pas encore décidé si c'est par suin-
tement (*diapedese*), ou, ce qui re-
vient au même, par transfudation à
travers les pores des tuniques arté-
rielles & veineuses, ou par la rup-
ture de quelques vaisseaux lymph-

(a) *Louyer.*

(b) *Haller* not. in *Boerh.* t. 2. in-4°. p.

tiques, que s'épanchent ces sérosités, ou enfin si elles ne sortent que par voye d'excrétion des artères exhalantes.

Que les vaisseaux lymphatiques puissent se rompre, l'extrême finesse de leurs tuniques ne permet pas de le revoquer en doute ; & l'on convient assez unanimement que la rupture de ces vaisseaux peut être une des causes de l'hydropisie ; mais comme dans cette maladie la liqueur extravasée n'est le plus souvent qu'une simple sérosité, une eau, & non une véritable lymphe, on doit reconnoître aussi que la rupture des vaisseaux lymphatiques n'est pas la cause la plus ordinaire de l'hydropisie.

Avant qu'on connût la structure & l'usage des glandes, on les comparoit à des corps spongieux & percés d'une infinités de pores ou de petits trous, & on regardoit l'habitude du corps comme une *nasse* de pêcheur, à travers laquelle se fai-
soit

soit continuellement une excrétion insensible, à laquelle on donna le nom de transpiration. C'est ainsi que pensoient *Hippocrate, Sanctorius, &c.*

Il y a plus. La plûpart des Médecins modernes, même depuis les nouvelles découvertes, croient que tout notre corps est spongieux, qu'aux premières fibres près, toutes nos parties, nos membranes, nos viscères, nos grands vaisseaux, nos vaisseaux capillaires, &c. transpirent continuellement, & que lorsque le sang est arrêté dans son cours par quelque cause que ce soit, la sérosité qui s'en sépare, s'échappe par les pores des vaisseaux & des autres parties, dont le tissu imbibé, gonflé & relâché devient perméable; & qu'ainsi l'hydropisie peut être causée par suintement ou par transudation. Ils se fondent même sur les expériences que nous avons rapportées ci-dessus, & ils ne doutent point que ce ne soit la cause la plus ordinaire de cette maladie.

Mais ce sentiment n'a pû réunir tous les suffrages. Un sçavant Professeur (a) en l'Université de Médecine de Montpellier, & de la Société Royale des Sciences de la même Ville, a prétendu qu'il ne s'échappe rien par les pores des vaisseaux où roulent les liqueurs du corps humain ; & que l'hydropisie qui ne dépend point de la rupture des vaisseaux lymphatiques, ne reconnoit pour cause qu'une excrétion trop abondante de l'humeur qui sort des vaisseaux *exhalans* internes, & non un suintement de sérosités à travers les pores de nos parties intérieures.

Il suppose avec raison, 1°. qu'à toutes les cavités du corps, soit grandes, comme celles de la tête, de la poitrine ou du bas ventre, soit petites, comme celles des glandes, des vésicules, des cellules, &c. il suppose, dis-je, qu'à toutes ces cavités

(a) M. Hagnenot.

aboutissent de petites artères qui par les orifices de leurs ramifications extrêmement fines y versent un fluide très-subtil : 2°. Que des parois membraneuses de ces mêmes cavités naissent des vaisseaux qui boivent la liqueur versée, comme feroit du papier broüillard, & qui la ramencent dans le courant de la circulation : ou, ce qui est le même, il suppose avec presque tous les Anatomistes modernes, qu'à la surface de toutes nos parties intérieures se terminent des vaisseaux d'une extrême finesse qu'on appelle *exhalans*, & qu'il en part d'autres également fins qu'on nomme *absorbans*.

Sur ce fondement il avance que mal-à-propos les Médecins anciens & modernes ont crû que pour former une hydropisie dans quelque une des grandes cavités, il falloit que la sérosité s'échappât des vaisseaux sanguins par suintement, ou, ce qui est le même, qu'elle transudât

à travers les pores de leurs tuni-
ques. Car, ajoute-t-il, dans ces for-
tes d'hydropisies il arrive la même
chose que dans celles du péricarde:
de l'uterus, & dans l'œdème des par-
ties extérieures, dans lesquels cas
la cause unique du mal est la surab-
bondance de l'humeur séreuse que
les vaisseaux exhalans fournissent
au péricarde & à l'uterus, ou de
l'humeur lymphatique qui se sépare
dans les vésicules cellulaires de la
membrane adipeuse, laquelle hum-
eur séreuse ou lymphatique n'é-
tant pas reprise par les veines *ab-*
sorbantes ou lymphatiques s'arrête
& s'accumule dans le péricarde,
dans l'uterus, ou dans la membrane
adipeuse, & y forme ces maladies.

Il va même au devant de l'objec-
tion qu'on peut lui faire à l'occa-
sion des hydropisies causées par de
l'embarras des viscères, par la dilata-
tion variqueuse des vaisseaux inté-
rieurs, ou par des ligatures faites
à la veine cave, ou à la jugulaire; &

prétend que dans tous ces cas la sérosité qui s'extravase, ne coule pas par les pores des vaisseaux sanguins ou lymphatiques obstrués, variqueux, comprimés ou liés, mais qu'elle vient quelquefois des vaisseaux lymphatiques rompus, & que presque toujours elle sort des petites artères *xhalantes* qui se terminent à la surface des viscères & aux parois internes de toutes les cavités; & cela, parce qu'alors il y aborde plus de sérosités, & que ces artérioles étant plus dilatées, elles en versent plus que les petites veines *absorbantes* n'en peuvent repomper.

Enfin il ajoûte que les tuniques des vaisseaux ont été faites pour retenir les liqueurs qui y sont renfermées, & non pas pour les laisser chapper; & que supposer que ces liqueurs passent à travers les pores de ces tuniques, c'est renverser le fond en comble la doctrine de la circulation.

Nous reconnoissons volontiers

avec presque tous les Anatomistes des vaisseaux *exhalans* & *absorbans* & nous ne doutons point que la plus grande partie des sérosités qui dans l'hydropisie inondent le cerveau, ou la poitrine, ou le bas ventre, ou qui s'amassent dans les cellules de la membrane adipeuse ne soient fournies par des vaisseaux *exhalans*, qui les versent dans ces trois cavités ou dans ces cellules en plus grande quantité qu'il n'en peut être repris par les vaisseaux *absorbans*; mais nous ne nous croyons pas suffisamment autorisés à exclure tout à fait le suintement ou la transudation qui peut se faire par les pores des membranes ou des tuniques des vaisseaux, & à soutenir avec le sçavant Professeur dont nous venons de parler, qu'il ne transpire rien à travers ces pores qui puisse contribuer à l'amas des eaux qui forment les hydropisies.

D'un côté, la preuve qu'il tire des hydropisies particulières du pé-

SUR L'ANASARQUE. 71
ricarde, de l'uterus, &c. ne me paroît pas tout à fait concluante, puisque dans ces cas mêmes une partie de l'eau épanchée peut être venuë par suintement, ou, ce qui revient au même, peut avoir été fournie par les pores des parois membraneuses de ces parties; & de l'autre côté, la réponse qu'il fait à l'objection tirée des hydro-pisies occasionnées par des obstructions des viscères, ou par la ligature des vaisseaux sanguins, ne me paroît pas non plus propre à fermer la bouche à ses adversaires, puisqu'on peut fort bien lui repliquer qu'outre les orifices des vaisseaux *exhalans*, les pores des parois membraneuses des viscères obstrués, ou des vaisseaux comprimés ou liés, peuvent avoir concouru à l'effusion des eaux qu'on remarque dans ces occasions.

Enfin je ne vois rien qui empêche que la circulation des humeurs se maintienne dans les vaisseaux

destinés à les contenir, quoiqu'à travers les pores des tuniques de ces vaisseaux il transude des sérosités; car les eaux qui coulent dans des tuyaux de poterie, ne laissent pas d'arriver à leur destination, quoiqu'à travers les pores de ces tuyaux il se fasse souvent une transpiration considérable; il suffit que la quantité de l'eau qui coule, l'emporte, pour ainsi dire, infiniment au-dessus de celle qui s'échappe par les pores, ou du moins qu'il en coule suffisamment dans la cavité des tuyaux pour fournir la quantité d'eau qu'on demande: il en est de même des humeurs qui roulent dans nos vaisseaux; il suffit qu'il en roule assez pour entretenir la circulation, malgré ce qui s'en exhale continuellement par les pores, & que ce qui se perd ainsi, soit sans cesse réparé par les alimens qu'on prend journellement.

Mais ce n'est pas tout. On peut prouver qu'outre les vaisseaux ex-

halans, il y a des pores *transpirans*, c'est-à-dire, qu'outre ces sortes de vaisseaux, où nos humeurs circulent pendant la vie, & par les orifices desquels il sort continuellement des sérosités qui dans l'état de santé sont repompées par des vaisseaux *absorbans*, il y a aussi des pores par lesquels, non-seulement pendant la vie, mais encore après la mort, & même long-temps après que les humeurs ont cessé de circuler, il s'exhale des vapeurs en assez grande quantité pour tomber sous nos sens. Car, comme l'ont fort bien remarqué M^{rs}. *Hamberger* & *Lieutaud*, non-seulement toutes les parties du corps humain transpirent après avoir été séparées du cadavre, & indépendamment de l'impulsion du cœur & des artères, mais tout le cadavre même transpire après la mort, & long-temps après que le cœur & les artères ont cessé de battre, & qu'il ne se fait plus de circulation.

Tous les Anatomistes , dit M. *Lieutaud* (a) , sçavent que les viscères séparés du cadavre , bien deséchés & laissés sur une table , s'humectent , & expriment une sérosité qui contribuë beaucoup à les gâter ; & il ajoûte qu'il a observé qu'un cœur entier bien sèché avoit mouillé dans une nuit une table.

Qu'on applique , dit *Hamberger* (b) , une assiette d'étain sur un cadavre , de façon que le creux de l'assiette soit tourné vers le corps mort , on trouvera quelques heures après la cavité de l'assiette couverte de gouttes de sérosité.

Long-temps auparavant *Willis* & *Boyle* avoient reconnu la nécessité des pores de la peau , & *Leuwenhoeck* l'avoit confirmée.

Il n'en faut pas sans doute davantage pour constater l'existence des pores *transpirans* dans toutes les

(a) *Mem. de l'Acad.* 1752 p. 262.

(b) *Physiol. med.* §. 533.

parties du corps humain ; & l'on voit assez que les mêmes raisons qui obligent à reconnoître des veides *absorbantes* où puissent rentrer les humeurs qui sortent des vaisseaux *exhalans* des parties intérieures, doivent aussi engager à admettre dans toutes les cavités du corps, & à la surface de toutes nos parties intérieures des pores *absorbans*, qui reçoivent l'humidité qui s'exhale des pores *transpirans*, & la ramènent dans les voyes de la circulation.

On peut donc regarder comme certain, qu'à moins qu'il ne se soit rompu quelque vaisseau lymphatique, ce qui vraisemblablement doit être fort rare, tout épanchement de sérosités se fait & par des vaisseaux *exhalans* & par des pores *transpirans* (nous désignerons désormais les uns & les autres sous le seul nom d'*orifices exhalans*); & que ces sérosités ne s'accumulent que parce que ces orifices en versent plus que

dans l'état de santé, & que les vaisseaux & les pores *absorbans*, que nous renfermerons aussi sous le nom d'*orifices absorbans*, sont retrécis, ou bouchés, ou comprimés, & qu'ils ne laissent rien rentrer de ce qui s'exhale, ou qu'ils en boivent beaucoup moins qu'il n'en est versé par les *exhalans*.

Les *orifices exhalans* verseront plus de sérosité qu'à l'ordinaire, si le sang & la lymphe leur en fournissent beaucoup plus que dans l'état naturel. Or, cela arrivera, si le sang & la lymphe contiennent trop de sérosité, soit parce qu'elle leur est fournie par le chyle, soit parce qu'il s'en échappe moins que de coutume par les urines, par la transpiration & par les autres excrétions: ou, si la sérosité qui est contenuë dans le sang & dans la lymphe ne se trouve pas bien mêlée avec les autres parties de ces humeurs: ou enfin, si par quelque cause que ce soit elle en est exprimée en trop grande quantité.

Je ne m'arrêterai point ici à rechercher les causes éloignées de tous ces effets, encore moins à expliquer leur manière d'agir : tout cela appartient à l'hydropisie en général, dont un grand nombre d'Auteurs ont traité. Je reviens à l'Anasarque, & je ne parlerai que de ce que cette espèce d'hydropisie peut avoir de particulier.

On demandera d'abord, d'où vient que dans cette maladie l'humour qui la produit, se dépose dans les cellules de la membrane adipeuse, & s'amasse dans tout le tissu cellulaire plutôt que dans la substance même des parties musculuses, nerveuses, &c. ou plutôt que dans quelque'une des grandes cavités, telles que le cerveau, la poitrine ou le ventre ?

La réponse à la première question n'est pas difficile : l'inspection anatomique la fournit. Les fibres musculuses, nerveuses, &c. sont composées de fils trop fins & trop

étroitement unis : leur tissu propre est trop ferme & trop compacte. La sérosité peut bien s'insinuer dans le tissu cellulaire qui leur fournit à chacune une gaine, & faire gonfler tout le corps du muscle, du nerf, &c. mais elle ne sçauroit pénétrer la substance propre de chaque fibre, ni s'amasser dans son intérieur.

Il n'est pas aussi facile de répondre à la seconde question. On pourra bien alléguer la différente disposition des orifices exhalans & absorbans, à raison de laquelle dans certains sujets la sérosité s'épanche dans quelqu'une des grandes cavités, & dans d'autres elle ne s'amasse que dans le tissu cellulaire des seules parties extérieures, ou des parties extérieures & intérieures tout ensemble. Mais on ne manquera pas de dire que cette réponse ne lève pas la difficulté ; car il reste toujours à rendre raison de cette différente disposition des orifices

exhalans & absorbans : il reste à expliquer pourquoi les orifices absorbans du tissu cellulaire de l'habitude du corps ne repompent point les sérosités fournies par les orifices exhalans de ce tissu, & laissent former l'Anasarque, tandis que les orifices absorbans des cavités intérieures reçoivent toute l'humeur qui y est versée, & empêchent qu'il ne s'y forme une hydropisie particulière; & au contraire, pourquoi ces derniers restent-ils dans l'inaction, tandis que les premiers s'acquittent exactement de leurs fonctions, & conséquemment qu'il se forme plutôt une hydropisie particulière qu'une hydropisie universelle.

A dire vrai, on ne peut guère donner là-dessus que des conjectures. Toutefois il est naturel d'inférer des observations & des expériences rapportées ci-dessus, & des ouvertures des cadavres dont nous avons parlé, que l'humeur aqueuse

du sang se dépose dans les vésicules du corps graisseux plutôt que dans quelque'une des grandes cavités, lorsque toutes les parties intérieures étant dans leur état naturel, cette humeur surabonde, ou ne se trouve ni assez exactement mêlée, ni assez intimement unie avec les autres principes dont le sang est composé; car y ayant toujours plus de chaleur au-dedans du corps qu'à l'extérieur, & les viscères se trouvant exempts de tout embarras, du moins sensible, le sang circule beaucoup plus facilement dans les parties intérieures, que dans l'habitude du corps; & les orifices absorbans de toutes les cavités sont plus ouverts & mieux disposés à reprendre les liqueurs que versent leurs orifices exhalans, que ne le sont ceux du corps graisseux, où la chaleur est beaucoup moindre, & où le sang ne roule qu'avec beaucoup de peine: sa vitesse dans les extrémités capillaires des artères n'étant,

SUR L'ANASARQUE. 81
n'étant, suivant le calcul de M.
Keil (a), à celle du sang dans les gros
vaisseaux que comme 1 à 44507.

Mais si les orifices absorbans des
cavités intérieures sont en partie
bouchés, ou comprimés & retrécis,
ou si à l'occasion des embarras des
viscères leurs orifices exhalans four-
nissent beaucoup plus de liqueur
qu'il n'en peut être repris par les
absorbans, tandis que tout est dans
l'état naturel à l'habitude du corps,
il doit alors se former des hydropi-
sies particulières, & il ne paroitra
point d'Anasarque, ou elle ne se
manifestera que dans le progrès du
mal, & après que les sérosités se se-
ront insinuées dans le tissu cellu-
laire des parties extérieures.

De tout ce qui vient d'être dit,
il résulte que l'Anasarque peut être
d'abord ou seulement extérieure,
ou seulement intérieure, ou exté-
rieure & intérieure tout à la fois,

(a) *Tentam. 2. de velocit. sang.*

ce qui est le plus ordinaire à cause de la communication des cellules de la membrane adipeuse répandue par tout le corps.

Lorsque cette maladie n'occupe qu'une seule partie, soit intérieure, soit extérieure, on l'appelle simplement *Œdème*, ou tumeur *œdémateuse*: si c'est aux pieds, ou aux paupières, on la nomme tumeur *œdémateuse* des pieds ou des paupières: si c'est aux poumons, on l'appelle tumeur *œdémateuse* des poumons, &c.

Rien de plus facile à connoître que l'Anasarque lorsqu'elle a son siège dans l'habitude du corps: mais il n'en est pas de même lorsqu'elle n'occupe que quelque-une des parties intérieures; & que les extérieures ne sont pas du tout affectées. On peut néanmoins soupçonner avec fondement quelque partie intérieure imbuë de sérosités par la nature des causes antécédantes qui ont occasionné la lé-

tion de cette partie, par la disposition du sujet & par l'absence des signes propres à d'autres maladies; & ce soupçon peut en quelque sorte se changer en certitude, si en même temps les paupières ou quelque autre partie extérieure deviennent *œdémateuses*.

Quoique l'inspection seule suffise le plus souvent pour connoître cette maladie, il ne faut pas néanmoins négliger de comprimer l'habitude du corps avec le bout du doigt, pour voir si l'impression y reste & pour juger des progrès du mal par le plus ou le moins de profondeur du creux que fait le doigt, & par le plus ou le moins de temps que met ce creux à se remplir de nouveau & à disparoitre tout à fait. Cette épreuve même est nécessaire pour ne pas confondre l'*Emphysème* ou la tumeur *venteuse* avec l'Anasarque. Dans celle-ci l'impression que fait le doigt sur la partie tumefiée ne s'efface pas d'abord & subsiste plus

ou moins de temps, selon qu'elle est plus ou moins profonde, parce que la sérosité n'a par elle-même aucun ressort, & que les cellules, où elle a été forcée d'entrer, étant relâchées ne peuvent la repousser & la faire revenir à sa place qu'après un certain intervalle de temps: au lieu que dans l'*Emphysème*, outre qu'on sent plus de résistance à l'effort qu'on fait pour enfoncer le doigt, la partie abaissée se remet d'abord à son premier état sans qu'il reste aucun creux, parce que l'air est élastique, & que les cellules voisines de la partie comprimée n'ayant pas perdu leur ressort, repoussent violemment l'air qui s'y est introduit, & l'obligent à rentrer dans celles d'où il avoit été chassé; ce qui fait disparoitre sur le champ le creux que le doigt y avoit fait.

Mais pour distinguer les enflures œdémateuses de celles qui résultent d'un lait extravasé, il faut avoir recours à d'autres signes. Pour cet

SUR L'ANASARQUE. 85
effet, on se souviendra que les enflures qui attaquent les femmes nouvellement accouchées ou les nourrices qui cessent d'allaiter, ne sont pour l'ordinaire que des engorgemens *laiteux*, & non des tumeurs œdémateuses ; & l'on ne doutera point que ce ne soient des infiltrations *laiteuses*, si au lieu de commencer par les pieds, comme dans l'Anasarque, ces enflures ont paru d'abord quelque autre part, principalement dans la région hypogastrique, ou aux environs ; & qu'elles ne soient descenduës jusqu'aux pieds, supposé qu'elles y soient parvenuës, qu'après avoir parcouru successivement les cuisses & les jambes. Ajoutons que dans les infiltrations séreuses la peau est molle, exempte de douleur & ordinairement transparente, au lieu que dans les dépôts *laiteux* elle est dure, opaque & toujours douloureuse. Enfin on observera que dans le premier cas de légères scarifications font couler

des sérosités, au lieu que dans les infiltrations *laiteuses* elles ne produisent pas cet effet.

Si aux signes que je viens de rapporter on joint les suivans, ou la plûpart d'entr'eux, tels que la mollesse de la peau, sa couleur blanchâtre ou pâle, & quelquefois livide, son peu de chaleur & de sensibilité : la pésanteur des membres : la difficulté de monter sur des lieux élevés : l'essoufflement ou la palpitation au moindre mouvement : les enflures qui forment une espèce de bourrelet autour des lombes & de la région hypogastrique, & qui rendent le penis tortueux : la séchèresse de la bouche & du gosier : la rougeur au fond du Palais : la soif : le dégoût : la constipation : les uriness cruës : les vents qui remplissent l'estomach & les boyaux, & qui font paroître le ventre extrêmement enflé : l'épanchement des sérosités dans l'abdomen & quelquefois dans toutes les grandes cavités :

la difficulté d'avaler les alimens solides : la fièvre lente : la maigreur qui dégénère en marasme : les taches gangreneuses des extrémités inférieures : l'assoupissement ; les défaillances, &c. ; on aura toutes les marques qui caractérisent l'Anasarque , presque tous les phénomènes que présente cette maladie , presque tous les symptômes qui l'accompagnent , & dont quelques-uns sont les avant-coureurs de la mort.

Il seroit inutile d'expliquer en détail tout ce qu'on observe dans l'Anasarque. On ne peut se représenter une humeur aqueuse répandue dans le tissu cellulaire de toute l'habitude du corps , & plus ou moins infiltrée dans celui des parties intérieures , sans comprendre aisément que la plûpart des phénomènes , que nous avons rapportés , sont une suite nécessaire de cette infiltration. En effet , on n'a qu'à toucher avec le bout du doigt la surface du corps de la personne at-

taquée d'Anasarque, & à faire attention à la manière dont cette personne exécute toutes ses fonctions, pour se convaincre que c'est à des sérosités infiltrées qu'il faut rapporter la transparence & la mollesse de sa peau, la pésanteur de ses membres, ses enflures, &c.

Peut-être aura-t-on un peu plus de peine à déduire de cette cause la séchèresse de la bouche & du gosier, la rougeur du palais, &c. car il peut paroître étonnant que tandis que toutes les autres parties regorgent d'humidité: qu'elles sont molles, flasques & blanchâtres, celles-ci soient sèches & rouges.

D'un côté, une salive visqueuse, salée & qui ne coule dans la bouche & dans le gosier qu'en très-petite quantité, contribuë beaucoup à la séchèresse de ces parties & à la rougeur du palais; & de l'autre, l'air chaud qui sort continuellement des poumons, à cause de la fièvre habituelle qui accompagne l'Anasar-

que, acheve de rendre ces parties telles qu'on les observe, en enlevant l'humidité qui les abbreuvoit, & en les échauffant plus qu'à l'ordinaire. Et cette disposition de la bouche & du gosier, fait que ces hydropiques n'avalent qu'avec peine les alimens solides.

Je dis qu'une fièvre habituelle accompagne l'Anasarque, parce que dans cette maladie, le sang privé des parties aqueuses qui s'en sont séparées, se trouve presque à sec, & qu'il devient chaque jour plus sec, & conséquemment plus acre par la perte qu'il fait continuellement de la sérosité destinée à l'humecter, & à en dissoudre les parties salines. D'ailleurs, un sang ainsi constitué ne pouvant pas rouler librement dans les vaisseaux capillaires des viscères, doit y former des embarras, qui sont nécessairement suivis d'une fièvre lente. A quoi, si l'on ajoute les mauvaises digestions occasionnées par un suc stomachal de même

nature que le sang qui le fournit, on ne fera pas surpris que ceux qui sont attaqués de cette espèce d'hydropisie, ayent une fièvre habituelle avec des redoublemens plus ou moins sensibles; & que cette fièvre à son tour n'entretienne le dérangement des digestions, & ne cause la soif, le dégoût, la toux, la paresse du ventre, les vents, l'amaigrissement, &c.

Quoique la distorsion ou la figure tortueuse du penis ne soit pas particulière à l'Anasarque, & qu'on l'observe également dans l'Ascite, l'explication de ce phénomène ne sera peut-être pas ici déplacée. Or, si l'on fait réflexion que le penis est composé de différentes parties, telles (a) que les enveloppes communes, les corps caverneux, l'urethre, le ligament suspensoire, le frein, &c. dont les unes, telles que le

(a) Winslow *Traité du bas ventre*, n°. 523 & suiv.

SUR L'ANASARQUE. 91
siffu cellulaire, &c. se remplissent
d'eau, se gonflent, s'allongent,
tandis que les autres, telles que le
ligament, &c. n'en reçoivent point
dans leur tissu, & ne s'allongent pas
du tout, on comprendra aisément,
que lorsque les sérosités se déposent
en grande quantité dans l'intérieur
du penis, cette partie en se gon-
flant doit prendre une figure irrég-
ulière, se tordre & se contourner
de façon que quelquefois le malade
ne peut point uriner, ou qu'il n'u-
rine qu'avec beaucoup de peine.

Nous avons dit ci-dessus que la
cause efficiente de l'Anasarque est
une sérosité infiltrée dans les vési-
cules du tissu cellulaire, & que la
source d'où coule cette sérosité, est
le sang & la lymphe. Nous avons
aussi indiqué les voyes par lesquelles
cette sérosité sort des vaisseaux san-
guins & lymphatiques pour s'amas-
ser dans ces vésicules; & nous avons
insinué que cette extravasation doit
se faire lorsque nos humeurs sont

ou trop épaisses, ou trop tenuës, & que les différentes particules dont elles sont composées, n'ont pas entre elles la juste proportion, ni l'espèce de liaison qu'elles doivent avoir.

On conviendra assez unanimement que la trop grande épaisseur du sang & de la lymphe est très-propre à occasionner l'Anasarque : car on sçait que lorsque ces liqueurs sont trop épaisses, elles ne peuvent pas couler aisément dans des tuyaux fort étroits, tels que les réseaux vasculaires de l'habitude du corps, où la circulation, suivant quelques Médecins Géomètres (a), est d'une lenteur prodigieuse ; d'où il suit qu'elles doivent s'y arrêter, y séjourner plus que de coûtume, & laisser échapper par les orifices exhalans plus de sérosité qu'il n'en peut être repris par les orifices absorbans.

(a) Mrs. Pitcarn & Keil.

On n'aura pas aussi peine à comprendre que lorsque la sérosité surabonde, & ne se trouve pas exactement mêlée avec les autres parties du sang & de la lymphe, ces parties devenues moins fluides doivent s'embarasser dans les extrémités capillaires des vaisseaux sanguins & lymphatiques, & boucher presque entièrement le chemin à celles qui les suivent. De là il arrive que les parties les plus fines, les plus déliées du sang & de la lymphe, celles qui forment la sérosité, enfilent les orifices exhalans, s'extravasent & s'amassent en plus grande quantité qu'à l'ordinaire dans les vésicules du tissu cellulaire ; ce qui, dans l'un & dans l'autre cas, doit être suivi de l'Anasarque.

Mais on ne croira pas aussi aisément que des humeurs trop tenuës, un sang & une lymphe trop fluides soient capables de causer cette espèce d'hydropisie : car on s'imagine communément que plus nos hu-

meurs sont fluides, plus elles ont de facilité à suivre les voyes de la circulation, & moins par conséquent de disposition à former dans leurs vaisseaux capillaires des embarras qui puissent occasionner une assez grande effusion des sérosités dans les cellules du corps gras. Cependant il n'est pas difficile de concevoir que plus nos humeurs sont atténuées, & fines ou fluides, plus leurs parties séreuses doivent avoir de facilité à se séparer des autres parties du sang & de la lymphe, & à s'échapper par les orifices exhalans; ce qui doit être suivi d'un amas d'eau dans le tissu cellulaire: car à raison de la trop grande tenuité des humeurs les orifices absorbans ont moins de ressort, ils s'affaissent, & ne boivent pas assez de sérosité. D'ailleurs le peu de sérosité que ces orifices reçoivent, a encore dans cette constitution du sang & de la lymphe, beaucoup de peine à rentrer dans le courant de la circu-

SUR L'ANASARQUE. 95
lation à cause de la foiblesse des
mouvements du cœur & des artères.

Deux sortes de constitution du
sang (ce que je dis du sang se doit
entendre aussi de la lymphe qui s'en
est séparée & qui roule dans ses vais-
seaux) peuvent donc donner nais-
sance à l'Anasarque ; & cela , soit
qu'il y ait eu ou non des embarras
sensibles dans les viscères avant ou
lors de l'invasion du mal. Un sang
trop dense , trop épais & trop
gluant , ou un sang trop tenu , trop
acre & trop dissous : voilà les causes
antécédantes de cette maladie ; &
tout ce qui pourra donner au sang
l'une ou l'autre de ces deux consti-
tutions , en sera la cause occasion-
nelle , *procatarctique* ou éloignée.

Or , si on se rappelle les exem-
ples qui ont été rapportés ci-dessus ,
on ne sera pas en peine de discerner
les causes qui ont donné occasion
à l'Anasarque , en épaississant le sang
& la lymphe , en les condensant , &
les engluant , d'avec celles qui ont

procuré cette maladie en divisant trop ces humeurs, en les brisant & les fondant entièrement.

Parmi les premières de ces causes nous mettrons d'abord une trop grande abondance de sang, & tout ce qui peut la procurer, comme des alimens trop succulens & pris en trop grande quantité, la vie sédentaire, le sommeil trop longtemps prolongé, la cessation des hémorrhagies, les excrétions périodiques supprimées, &c. En effet, un sang trop abondant, même louable, sera gêné dans ses vaisseaux, & condensé par leurs battemens redoublés, les parties gélatineuses se rapprocheront les unes des autres, se colleront ensemble; & si cet état du sang dure quelque temps, les parties sereuses en seront exprimées, elles enfileront les orifices exhalans, s'extravaferont en grande quantité & inonderont les vésicules du tissu cellulaire. A quoi l'on doit ajouter tout ce qui est capable de déranger

ger

ger les digestions , en sorte qu'il n'en résulte qu'un chyle crud , aigre & propre à épaisir le sang , tels sont les alimens grossiers & difficiles à digérer , les alimens même bons pris en trop grande quantité ou sans une boisson suffisante , les fruits verts , les vins aigres , l'air froid , l'eau froide bûë avec excès dans le chaud d'une fièvre intermittente , ou après un exercice violent , les peines d'esprit , la crainte , la tristesse , &c. Enfin , nos parties solides contribuëront à l'épaississement du sang , en le comprimant , si elles sont naturellement trop roides , trop élastiques , & si dans certains cas , comme dans des attaques de colique , dans des accès hystériques ou hypocondriaques , &c. elles entrent dans des contractions spasmodiques , & font à l'égard de certains vaisseaux l'office d'une ligature ; d'où doit s'ensuivre le ralentissement de la circulation du sang & de la lymphe , la séparation & l'extravasation

Pour les causes capables de rendre nos humeurs trop fluides, de les trop atténuer, & de les dissoudre au point qu'elles puissent s'échapper abondamment par les orifices exhalans, on reconnoitra d'abord tout ce qui peut fournir au sang trop de sérosité, tout ce qui le peut rendre trop aqueux; à quoi l'on ajoutera tout ce qui peut en briser les parties, les réduire en de plus petites molécules & en rompre entièrement l'union. Ainsi d'un chyle trop aqueux résultera un sang qui contiendra trop de sérosité: & le chyle sera trop aqueux si avant, pendant ou après les repas on inonde l'estomach de quelques espèces de boisson que ce soit. De là on voit la raison pour quoi ceux qui font le matin ou dans le reste de la journée un trop grand usage de boissons chaudes ou d'infusions théiformes, & principalement les femmes, tombent si fréquemment dans

la Cachexie , & dans l'Anasarque qui en est une suite , à moins que ces personnes ne se donnent assez de mouvement pour se débarrasser par l'insensible transpiration des parties aqueuses de ces boissons qui n'ont pû sortir par les urines , & que par l'exercice qu'elles font, elles ne fortifient le ressort de leurs parties solides que ces boissons ne manquent pas d'affoiblir. Disons la même chose de ceux qui pendant les repas boivent de l'eau avec excès ; & ajoûtons qu'une trop grande quantité de boisson, de quelle qualité qu'elle soit, doit alors obliger les alimens à sortir de l'estomach avant que d'être parfaitement digérés ; d'où il doit résulter un chyle mal élaboré , propre à causer des obstructions dans les viscères , & incapable de s'assimiler avec le sang & de se convertir en cette précieuse liqueur : de là le plus souvent une trop grande effusion de sérosités.

Le sang se dissout aussi & se fond

par le trop grand usage des liqueurs spiritueuses, des alimens trop assaisonnés, des purgatifs violens, des remèdes trop acres: la même chose arrivera par une maladie aiguë, ou chronique qui aura rendu les humeurs acrimonieuses, par le reflux des matières purulentes de quelque ulcère ou abcès, par une rétention d'urine, &c. Car alors, si les parties du sang & de la lymphe trop atténuées & trop fluides ne se dissipent pas par des flux d'urine, par des diarrhées ou des sueurs abondantes, elles s'amasseront en quelque part & formeront une Anasarque, ou quelque autre espèce d'hydropisie: ou bien elles produiront tout à la fois & une Anasarque & une autre hydropisie particulière.

Toutes ces causes agiront encore plus efficacement dans les personnes dont les parties solides sont relâchées & se laissent aisément imbiber des sérosités, ou n'ont pas assez de force pour faire un juste mélange

SUR L'ANASARQUE. 101
des différentes parties dont nos humeurs sont composées, & pour en expulser les sérosités superfluës.

Qu'il survienne une Anasarque après une hémorrhagie énorme, on n'en est pas étonné : car les vaisseaux sanguins se trouvant presque vuides, toutes les humeurs séreuses répanduës dans le corps doivent s'y rendre ; & le peu de sang qui y reste, n'étant pas suffisant pour s'assimiler ces humeurs & le chyle qui y aborde, & qui ne peut être que fort aqueux dans un pareil cas, on conçoit aisément qu'une grande quantité de sérosité doit sortir par les orifices exhalans & s'accumuler dans les cellules de la membrane adipeuse. Mais il peut paroître étrange qu'à un écoulement excessif de sérosités, à un ptyalisme abondant, à une longue diarrhée, à une perte blanche immodérée, succède une hydropisie universelle. Il ne sera pas néanmoins difficile de rendre raison de ce phénomène, si on

se représente que cet écoulement de sérosités ne peut provenir que d'un sang ou dissous & presque entièrement liquéfié par l'action de quelques remèdes acres & fondans, ou par le reflux de quelques matières purulentes & corosives, ou épaissi & ralenti dans son cours par quelque cause que ce soit ; car alors les vaisseaux sanguins remplis des sérosités qui y aborderont, en laisseront échapper suffisamment pour produire une Anasarque.

On demandera peut-être, d'un côté, comment se fait l'épaississement du sang ; & de l'autre, de quelle manière arrive sa dissolution. Voici de quelle façon je crois qu'on peut expliquer ces deux différens effets.

Le sang s'épaissit & se condense lorsque ses parties, rouge ou globuleuse, & blanche ou lymphatique, gélatineuse ou mucilagineuse, se rapprochent & s'unissent plusieurs ensemble ; & cela arrive lorsque le

fang marche trop lentement, ou qu'il s'y mêle des acides ou d'autres matières qui le figent, ou qu'il est comprimé par la constriction spasmodique des vaisseaux, ou qu'il perd le véhicule aqueux, qui en séparoit les parties globuleuses & gélatineuses, & qui les tenoit écartées les unes des autres.

Au contraire le fang se fond & se liquéfie, lorsque ses parties, rouge & blanche, se desunissent, se subdivisent & se séparent les unes des autres; ce qui a lieu lorsque le fang roule trop vite, ou qu'il s'y est introduit une trop grande quantité de sérosité, qui en tient les parties, rouge & blanche, séparées, ou qu'il s'y est mêlé des matières acrimonieuses qui brisent ces parties & les desunissent. Mais en voilà sans doute assez là-dessus.

Les vieillards, dit *Aretée* (a),

(a) *Loc. citat.*

sont sujets à toutes les espèces d'hydropisie, les jeunes gens à celle du bas ventre, & les enfans à l'Anasarque. Si on combat cette maladie dès sa naissance, elle cède aisément aux remèdes, selon la remarque d'*Hippocrate* (a): autrement elle dégénère, ajoûte-t-il, en une hydropisie confirmée, & enlève le malade. *Hippocrate* entend parler d'une Anasarque essentielle & simple; car celle qui est compliquée, ou qui est une suite d'une autre maladie, ne peut pas, même dès son commencement, être guérie, à moins qu'on ne puisse remédier aisément à la maladie qui l'accompagne ou qui l'occasionne.

Les lieux bas & humides sont ceux où l'Anasarque regne le plus fréquemment: nous le voyons en France; & *Wierus* (b) l'a remarqué à l'égard de la basse Allemagne, où

(a) *Lib. de affection. cap. v. Charter. Tom. VII. p. 625.*

(b) *Lib. observ.*

SUR L'ANASARQUE. 105
il a vû, dit-il, plus d'une fois guérir de cette maladie, ceux à qui on faisoit avec un bistouri ou une lancette, de légères incisions sur l'un & l'autre pied tuméfiés.

L'expérience a fait voir que toutes les espèces d'hydropisie sont presque toujourns funestes : mais l'Anasarque, selon *Arétée* (a), est la plus difficile à guérir ; car, dans cette maladie, il faut, dit-il, faire un corps tout nouveau ; ce qu'il ne croit pas aisé, même à ses Dieux. On voit, sans que j'en avertisse, que c'est un Payen qui parle.

Une diarrhée critique & abondante qui survient au commencement d'une Anasarque, guérit quelquefois cette maladie, comme l'a observé *Hippocrate* (b) : toutes les eaux s'écoulent alors par les selles avant que les viscères soient affectés. ; mais dans le dernier période

(a) *Loc. cit.*

(b) *Aph. 29. sect. VII. & in coac.*

de quelque espèce d'hydropisie que ce soit, ou lorsque l'Anasarque est compliquée, ou accompagnée d'une fièvre lente confirmée, rien de plus funeste pour l'ordinaire qu'un flux de ventre.

On comprend bien que pour guérir l'Anasarque, il faut d'abord travailler à débarrasser le système cellulaire des sérosités qui l'inondent, & à empêcher qu'il ne s'y en infiltre pas davantage : on juge bien aussi que pour remplir ces vûës, on doit non-seulement faire rentrer dans le courant de la circulation les sérosités infiltrées, & les évacuer par les voyes ordinaires; mais encore changer la constitution des humeurs qui a donné lieu à leur infiltration.

Mais comme cela n'est pas toujours au pouvoir du Médecin, il doit auparavant examiner avec attention les causes antécédantes de cette maladie, & avoir égard aux progrès qu'elle a faits, afin de se décider

ou pour une cure radicale, s'il la juge possible, ou pour une cure simplement palliative, ou enfin pour une cure qui réunisse, s'il se peut, les vûes de l'une & de l'autre méthode, ou du moins qui n'aigrisse pas le mal, si elle ne peut pas le guérir. Entrons en matière, & après avoir enseigné à traiter cette espèce d'hydropisie, lorsqu'elle est susceptible de guérison, & à la pallier, lorsqu'elle est incurable, nous ajouterons en faveur de ceux qui craindront d'en être attaqués, les moyens de s'en préserver, ou ce qui revient au même, nous en donnerons en peu de mots la cure *prophylactique*.

Pour procéder avec ordre, il faut d'abord faire attention à ce qui a précédé la maladie; & si c'est une cessation d'un flux hémorrhoidal, ou d'un saignement de nez habituel, ou de quelque autre excrétion sanguine périodique, qui l'ait occasionnée, on fera fort bien de

préluder par la saignée du bras ou du pied, afin de suppléer en quelque sorte à ces évacuations, & de remplir suffisamment les vaisseaux sanguins, pour qu'ils puissent recevoir plus aisément dans leur cavité les sérosités qui en sont sorties, & que les mouvemens des parties solides forceront d'y rentrer pour être ensuite chassées par les différens courans du corps. Il faut aussi nettoyer d'abord les premières voyes par le moyen d'un vomitif ou d'un purgatif, afin que les matières qui y sont contenuës ne pervertissent pas davantage le sang, qu'elles ne corrompent point les alimens, qu'elles ne s'opposent pas à l'action des autres remèdes, & afin que les secousses que ces remèdes occasionneront, aident les sérosités infiltrées à reprendre le cours de la circulation.

On doit donc, dès qu'on est appelé pour traiter une hydropisie universelle, mettre promptement la main à l'œuvre, & employer sans

SUR L'ANASARQUE. 109
délai, s'il est besoin, la saignée &
les évacuans; car il est de la der-
nière importance de ne point laisser
vieillir le mal, si on ne veut pas
que les remèdes soient ensuite inu-
tiles, comme après tous les anciens
Médecins, *Ovide* (a) l'a fort bien re-
marqué à l'égard des maladies en
général, & comme *Perse* (b) l'a re-
commandé par rapport à l'hydro-
pisie en particulier.

On saignera donc d'abord dans
les cas dont je viens de parler,
principalement si l'Anasarque ne
fait, pour ainsi dire, que de naître,
si le malade est encore dans la vi-
gueur de l'âge, s'il a de la force,
s'il ne respire qu'avec peine. C'est

(a) *Principiis obsta, sero medicina paratur
Cum mala per longas invaluere moras.*
Lib. 1. de remed. amor. v. 93, 94.

(b) *Elleborum frustra, cum jam cutis agra
tumescit,
Poscentes videas, venienti occurrite morbo.*
Satyr. 3. vers. 63, 64.

110 OBSERVATIONS
l'avis d'*Hippocrate* (a) & de son
Commentateur *Galien*, qui ajoûte
que cette seule espèce d'hydropisie
demande quelquefois la saignée,
sçavoir lorsqu'elle doit sa naissance
à la rétention des menstruës ou des
hémorrhoides, ou à tout autre
cause qui suppose une trop grande
abondance de sang.

A l'autorité de ces deux Législa-
teurs en Médecine, nous joindrons
l'approbation de *Calius Aurelianus*,
& le suffrage de deux autres habiles
Praticiens de l'antiquité.

Hippocrate, dit *C. Aurelianus* (b)
veut qu'on saigne du bras au prin-
temps ou en été, & dans la vigueur
de l'âge, s'il y a difficulté de res-
pirer. Mais si dans cette maladie,
ajoûte-t-il, la saignée est indiquée,
nous croyons qu'elle convient aussi
en tout autre temps & à quelque

(a) *Lib. 4. acut. text. III. Chart. tom. XI.*
p. 174.

(b) *Morb. chron. lib. 3. cap. 8. p. 485.*

âge que ce soit.

L'hydropisie qu'on nomme Anasarque, dit *Alexandre de Tralles* (a), demande quelquefois la saignée, en tant qu'elle est causée par une trop grande quantité de sang froid : non, ajoûte-t-il, à raison de la qualité du sang ; mais à raison de sa quantité, dont la diminution soulage la nature. On commencera, continue-t-il, la cure par la saignée, si les forces le permettent ; mais on s'en abstiendra si les forces manquent, & on attendra, pour la pratiquer, qu'elles soient rétablies, & que par d'autres remèdes on ait évacué une grande partie de l'humeur vicieuse, en employant particulièrement pour cet effet l'*hiera picra*, qu'il regarde comme un remède capable de déboucher & de fortifier les viscères.

Nous commençons, dit *Paul*

(a) L. 9. cap. 2.

112 OBSERVATIONS
d'Egine (a), le traitement de l'Anasarque par la saignée, sur-tout lorsque le mal a été occasionné par la suppression des menstruës ou des hémorrhoides.

Au reste, quoique *Jacob Spon* (b) assure avoir vû guérir par le moyen de vingt saignées un hydropique, qui, par l'usage des hydragogues & des diurétiques de toute espèce, s'étoit enflé de plus en plus, nous ne nous prévaudrons pas de son témoignage : un pareil exemple ne doit pas servir de règle en pratique. Mais nous pouvons fort bien nous étayer de l'autorité de *Fréd. Hoffmann* (c), qui, d'après une longue expérience, convient que la saignée, réitérée même quelquefois, est d'un grand secours dans l'Anasarque lorsqu'il y a plethore, & principalement lorsque cette maladie est une suite

(a) *Lib. 3. c. 48.*

(b) *Aph. nov. sect. v. §. 87.*

(c) *Loc. cit. cantel. §. 1. & obs. ix.*

d'un Asthme sanguin.

Enfin j'ai observé moi-même plus d'une fois, que dans l'Anasarque la saignée a été avantageuse, lorsqu'il y a eu des indications suffisantes pour la pratiquer dès le commencement; car il est rare qu'elle puisse avoir lieu, lorsque le mal a fait un certain progrès, à moins que quelque accident imprévu, tel qu'une hémoptysie abondante, une menace de suffocation, &c. n'oblige d'y avoir recours.

Après que le malade aura été saigné, on le fera vomir par le moyen du tartre stibié, ou du vin émétique, ou de l'ipécacuanha, qu'on donnera à des doses convenables à son âge & à ses forces, supposé que ces remèdes n'aient pas été déjà employés; & quand même ils l'auroient été, on les réitérera après la saignée, si l'Anasarque n'a été causée que par quelques excès de table, ou par de mauvaises digestions ou par la suppression de quelques évacuations.

Ensuite on en viendra à des purgatifs appropriés, tels que les fleurs de pêcher, le sené, la rhubarbe, le mercure doux, le jalap, le diagrède, la manne, le syrop de chicorée composé, celui de roses solutif, de pêcher, &c. dont on composera avec le sel de tartre, ou le nitre purifié, ou le sel vegetal, des potions, ou des bolus ou des apozèmes, qu'on réitérera jusqu'à ce qu'on ait suffisamment remédié à la plethore, & vuïdé en tout ou en grande partie les sérosités superflues.

Outre ces remèdes & même à leur place, on pourra se servir du kermès minéral, supposé qu'on en ait qui soit bien préparé, pourvu que par la saignée & par quelques autres remèdes, dont auparavant on aura fait usage, on ait assez désempli les vaisseaux & suffisamment délayé les humeurs. On en donnera depuis un ou deux grains jusqu'à cinq ou six pendant trois ou quatre jours; & on en aidera l'action sui-

SUR L'ANASARQUE. 115
vant l'effet qu'il produira. S'il pousse par les urines, on fera boire par-dessus, comme le conseille *M. Geoffroy* (a), de l'eau, ou du jus ou de la décoction de parietaire, y ajoutant même, s'il est nécessaire, du nitre purifié: s'il n'évacue que par en haut, on donnera de l'eau tiède, ou d'une légère infusion de thé pour faciliter le vomissement: s'il n'agit que comme altérant, on y joindra du safran de mars apéritif, du nitre & des cloportes: enfin, s'il pousse par le bas, on lui associera de la rhubarbe, de la manne ou de la casse pour le rendre plus purgatif.

Le kermès minéral bien préparé mérite d'autant plus notre confiance dans cette occasion, qu'à raison des parties actives dont il est composé, il est plus propre que tout autre médicament à remédier tout

(a) *Mat. med. part. 1. cap. 2. art. 1. de Stibio.*

à la fois à l'atonie des solides & à la dépravation des fluides.

Si on n'a pas de bon kermès minéral, ou si son effet ne répond point à notre attente, on se tournera du côté des purgatifs & des diurétiques, dont on continuera l'usage suivant le besoin. Parmi les purgatifs, on choisira, si le sujet est fort robuste, ceux qui sont les plus propres à vuider les sérosités, ceux qu'on appelle *Hydragogues*, tels que le syrop de Nerprun, les tablettes diacarthami, les sels cathartiques, le suc d'iris nostras, l'élaterium &c. qu'on donnera ou seuls, avant par dessus de l'eau de poulet ou de l'infusion de scolopendre, ou mariés avec quelques-uns des purgatifs mentionnés ci-dessus: on observera d'en proportionner la dose à l'âge, au tempérament & aux forces du malade; & on s'en abstiendra tout à fait pour les personnes délicates.

A l'égard des diurétiques, comme

me il y en a de différentes espèces : que les uns sont extrêmement forts, & les autres beaucoup moins actifs : que l'état du malade n'est pas le même dans les différens périodes de l'Anasarque ; & que, ce qui lui auroit profité dès le commencement du mal, pourroit lui nuire dans son progrès, on n'ordonnera ces remèdes qu'après avoir bien examiné & pesé toutes les circonstances de la maladie ; de sorte que s'il est question de pousser violemment par les urines sans qu'il en puisse résulter aucun fâcheux inconvénient, on aura recours à des ptisanes faites avec les racines d'asperges, de persil, de chiendent, le sel admirable de Glauber, ou le sel de tartre : ou l'on employera la décoction des cendres de genêt, ou les apozèmes composés avec les racines de brusque, d'arrête-bœuf, l'écorce moyenne de sureau, les feuilles de pimprenelle, de scolopendre, les sommets d'asperges & de houblon, le

+ petit temps

fel de tartre, ou le tartre martial soluble & le syrop des cinq racines aperitives, observant d'y entre-mêler des purgatifs convenables: ou bien on donnera des bouillons faits avec les racines de patience sauvage, de scorfonère, de chardon roland & d'énula campana, qu'on fera bouillir avec un jeune poulet écorché & vuïdé, & un nouet de safran de mars apéritif, ajoutant vers la fin de la cuisson les feuilles d'aigremoine, de cerfeuil & de cresson de fontaine, & environ douze ou vingt cloportes lavées en vie & écrasées: ou enfin l'on se servira du bouillon suivant.

Prenez de maigre de veau coupé à tranches environ vingt-quatre onces, une once de racine de patience sauvage, une poignée en tout de feuilles de chicorée amère de jardin, de pimprenelle & de cresson de fontaine, six feuilles de scolopendre, une pincée de cerfeuil, hachez toutes ces plantes: prenez

encore deux scrupules de rhubarbe en poudre, vingt-quatre grains de cascarille aussi en poudre & trente cloportes lavées en vie: mettez le tout couche sur couche dans un pot vernissé, de manière que la première couche soit faite avec les tranches de veau, qu'on saupoudrera avec la rhubarbe & la cascarille, jettant par dessus une partie des herbes hachées, de la racine de patience aussi hachée & une partie des cloportes, continuant ainsi jusqu'à ce qu'on ait tout rangé. Alors on jettera dans le pot un demi verre d'eau de fontaine, on le lutera & on le mettra au bain marie depuis trois heures de l'après midy jusqu'à dix heures du soir: le lendemain matin on le remettra au même bain marie pendant l'espace de demi-heure: puis on coulera le bouillon avec expression, & on le donnera au malade, continuant pendant dix ou douze jours & le repurgeant à la fin.

On a vu souvent réussir cette espèce de bouillon dans la maladie dont il s'agit. En effet il est non seulement propre à réparer les humeurs, à changer leur crase ou constitution, à ouvrir la voye des urines; mais encore à raffermir le ton des solides, & à favoriser l'absorption des sérosités épanchées dans les cellules de la membrane adipeuse.

J'ai vu encore réussir dans les petits enfants attequés de l'hydropisie Anasarque une potion faite avec la décoction des feuilles de parietaire à laquelle on ajoutoit une once de syrop de chicorée composé & une douzaine de cloportes lavées en vie & écrasées: & pour ceux qui étoient un peu plus agés, on ajoutoit encore quelques grains de poudre cornachine: & pour les uns & pour les autres on observoit de réitérer cette potion pendant trois ou quatre matins, & de leur faire user en même temps de l'eau de rhubarbe, soit

pour aider l'effet du remède, soit pour les empêcher de boire de l'eau commune, dont l'abus est toujours nuisible à ces sortes de malades.

Enfin après les remèdes généraux plusieurs leucophlegmatiques se sont bien trouvés de la ptisane de camphorata ou de la décoction des racines & des feuilles de chelidoine faite dans le vin blanc, dont ils prenoient trois verres par jour, l'un le matin, l'autre avant le dîner, & le troisième avant de se coucher, continuant pendant cinq ou six jours, & se privant d'user d'autre boisson excepté aux repas où ils ne buvoient même qu'un peu de vin trempé.

Mais si l'état du malade demande des diurétiques plus doux, on le mettra à l'usage du petit lait de vache ou de chevre tiré par le moyen de la présure, qu'on clarifiera avec deux blancs d'œufs, & dans lequel on jettera pendant l'ébullition une pincée de feuilles de lierre

terrestre ou de fleurs d'hypericum, & une quinzaine de cloportes, ou une cuillerée de jus de parietaire, ajoutant à la colature demi-once de syrop d'erysimum à la place du sucre.

On pourra aussi employer des bouillons délayans & légèrement incisifs faits avec un jeune poulet, deux ou trois écrevisses de rivière ou les cuisses de quelques grénouilles; & pour soutenir les forces de l'estomac, on fera user d'un bolus fait avec quelques grains de rhubarbe, de chacril, de safran de mars apéritif, de benjoin & de poudre de cloportes qu'on incorporera avec une suffisante quantité de syrop d'absynthe ou de chicorée composé.

Enfin on permettra à ceux qui ne peuvent pas s'abstenir de boire, l'usage modéré de quelques ptisanes qu'on fera avec les racines de chien-dent, ou avec les feuilles de scolopendre ou avec les sommités de pa-

riétaire, ajoutant à ces ptisanes ou un peu de vin ou quelque syrop, celui d'erysimum par exemple, ou celui de lierre terrestre.

Après les purgatifs & les diurétiques, les auteurs recommandent les diaphorétiques; mais outre que les leucophlegmatiques ne sont guère disposés à suer, nous n'avons point de moyen assuré pour procurer la sueur; cependant on peut tenter la ptisane faite avec la falsepaille, le gayac, &c. & même suivant le conseil de *Celse* (a), on peut essayer le bain de sable, lequel après les remèdes généraux a produit quelquefois un bon effet, comme *Ferdinand* (b) Médecin Italien dit l'avoir éprouvé.

Mais tous ces remèdes deviendroient presque inutiles, si on ne travailloit en même temps à rétablir les digestions & à les contenir en

(a) *Loc. citat.*

(b) *Hist.* 30. p. 94.

regle par le moyen d'un régime convenable. Ainsi non-seulement il ne faut pas que le malade se permette aucun excès dans le boire ou dans le manger, mais il doit encore s'abstenir, s'il peut, de boire, & ne rien manger de crud, d'indigeste, d'aigre, de salé, d'aqueux, rien en un mot, qui soit capable d'épaissir la masse du sang, ou de la dissoudre ou de lui fournir une trop grande quantité de sérosités. Il faut aussi qu'il fasse de l'exercice, qu'il évite l'application de l'esprit & les trop grands mouvemens du corps, qu'il ne se livre point à la tristesse, ni aux autres passions de l'ame, & qu'il ne se nourrisse que de bons alimens, & d'un peu de bon vin vieux pour boisson.

Au reste, on doit être fort attentif aux évacuations que procurent les remèdes dont on vient de parler; car d'un côté si elles ne sont pas suffisantes, on doit interrompre l'usage de ces remèdes: ils augmen-

teroient le mal, loin de le diminuer, en faisant séparer du sang plus de sérosités qu'ils n'en chasseroient hors du corps; & de l'autre si ces évacuations étoient trop abondantes, elles ne manqueroient pas d'épuiser le malade, & d'en hâter le trépas.

Tout ce que nous venons de proposer, doit être pratiqué dans le plus court espace de temps possible, afin de voir si on peut obtenir une guérison radicale, avant que les sérosités infiltrées dans l'habitude du corps soient devenues trop acres, ou qu'elles aient trop relâché la membrane cellulaire, ou qu'elles en aient déchiré le tissu; car si par le moyen des remèdes prescrits, on n'a pu évacuer ces sérosités par les selles, les urines ou les sueurs, il faut promptement avoir recours à de légères scarifications ou à des mouchetures: & cette opération réussira, si le malade n'est point dans un degré avancé de la fièvre

lente, s'il n'a ni scorbut, ni vérole, ni scrophules, ou, ce qui revient presqu'au même, pourvu que dans les viscères il n'y ait point d'obstructions invetérées, point de squirre, ni d'ulcère.

Par cette opération une grande partie de l'humeur repandue dans l'habitude du corps coulera de toutes les cellules adipeuses, parcequ'elles communiquent les unes avec les autres, & le reste sera plus aisément repompé par les veines absorbantes qui seront moins pressées qu'auparavant. Mais encore un coup il faut promptement avoir recours aux scarifications. Si on temporise trop, le liquide déposé dans la membrane cellulaire s'aigrit ou devient acre, le tissu fibreux des tegumens se relâche ou se déchire, les extrémités des nerfs sont privées du suc spiritueux, la peau scarifiée ne pouvant se cicatrifer à cause de l'humidité, dont elle est continuellement abreuvée, s'ulcère & se gangrène.

Au contraire lorsqu'on fait à temps ces mouchetures, les feuillets des cellules adipeuses délivrés des eaux qui les comprimoient & les relâchoient, se contracteront & recouvreront leur premier ressort : leurs vaisseaux exhalans & absorbans reprendront leur ton : les mouvemens systaltiques de toutes les parties se renouvelleront : les liquides seront poussés avec une force suffisante : les sécretions & toutes les autres fonctions se rétabliront : les sérosités versées par les vaisseaux exhalans seront reçues par les absorbans : enfin tout le corps se défendra & reprendra son premier état.

Nous serions trop longs si nous voulions citer tous les Médecins anciens & modernes qui ont proposé ou pratiqué l'opération dont nous venons de faire voir les avantages. Il suffira sans doute de rapporter ce qu'on trouve là-dessus dans *Hippocrate*, dans *Celse*, dans *Galien*, & dans quelques autres auteurs.

Dans le livre *de internis affectionibus* (a) qu'on trouve dans les ouvrages d'*Hippocrate*, l'auteur ordonne de faire des scarifications sur le scrotum, sur les cuisses & sur les jambes tuméfiées : *quod si in scroto & femoribus ac tibiis tumor laxus exortus fuerit, peracuto scalpello multis & crebris vulnusculis pertundito.* Dans celui *de locis in homine* (b) on ajoute qu'il faut appliquer des fomentations & des médicamens chauds sur les parties scarifiées : *in puero aquam intercutem sic curato. Tumidas & aqua plenas partes gladiolo aperito, crebroque ac parum & à singulis corporis partibus educito, fomentisque utitor, & semper quod apertum est, calefaciente medicamento illinito.* Enfin dans le sixième livre des *Epidémies* (c) on recommande d'é-

(a) *Foësius sect. v. p. 105. Francofurti 1595. in fol.*

(b) *Id. sect. iv. p. 88.*

(c) *Id. sect. vii. p. 189.*

vacuer *promptement* les eaux par incision dans toute sorte d'hydropisie : *Hydropicos statim secare oportet.*

Celse (a), n'est pas moins décidé sur ce sujet ; *incidendum*, dit-il, *super talum quatuor digitis ex parte interiore est, quo per aliquot dies frequens humor feratur; atque ipsos tumores incidere altis plagis oportet.* Mais quoique cet auteur conseille de faire de profondes ouvertures, il ne faut pas toutefois qu'elles aillent au-delà du corps graisseux, afin de ne pas blesser les vaisseaux & les autres parties qui sont au-dessous.

Aëtius (b); rapporte d'après *Asclepiade* la manière de guérir l'Anasarque, en faisant au côté intérieur de la jambe au dessus de la cheville du pied des incisions longues d'environ quatre doigts, & de la profondeur de celles qu'on fait communé-

(a) *Lib. 3. cap. 21.*

(b) 3. 2. 30. *apud Freind. Hist. Med.*

ment par la saignée. D'abord il sort, dit-il, un peu de sang : ensuite ce n'est qu'un écoulement continuel d'eau sans aucune inflammation ; enforte que l'ouverture ne se peut refermer que l'humeur ne soit tarie, & que l'enflure ne soit passée.

Leonides d'Alexandrie (a), auteur qui a vécu après *Asclepiade*, & dont on voit des restes dans *Aëtius*, dit de plus que si les incisions aux jambes ne donnent pas un assez prompt écoulement, il faut en faire aux cuisses, aux bras, au scrotum, supposé qu'il soit enflé, afin qu'il s'évacue une suffisante quantité de matière aqueuse.

Galien (b) approuvoit aussi beaucoup cette manière de traiter les hydropiques.

On voit dans *Prosper Alpin* (c) qu'en Egypte on n'employe guère

(a) *Ibid.*

(b) *Lib. 6. Aph. 27.*

(c) *Med. Egypt. l. 3. c. 13.*

d'autre secours contre l'Anasarque que de légères scarifications, quoique par la négligence des malades ou de ceux qui les traitent, il s'en ensuive souvent la gangrène ; & l'on a vu ci-dessus que dans la basse Allemagne on se sert aussi du même moyen, si l'on en croit *Wierus*.

Enfin *Willis* (a) a recommandé cette opération en Angleterre ; & même il a proposé l'*Acupuncture* dont les anciens s'étoient servis, mais dont je ne crois pas qu'on doive conseiller l'usage, quoiqu'en lise *Sylvius de le Boé* qui s'attribue cette invention, que *M. Freind* (b) donne à *Avicenne*.

Lorsqu'on a recours aux mouhatures, non-seulement il faut garantir du froid les parties scarifiées, & par des fomentations chaudes & application des topiques convenables en prévenir la mortification,

(a) *Diatr. de Med. oper. sect. 2. cap. v.*

(b) *Hist. de la Med. p. 15.*

mais encore il faut en même temps donner intérieurement tous les remèdes que l'état du malade peut exiger, & surtout des adoucissans & des corroborans.

Au reste, ce n'étoit pas vraisemblablement d'après la théorie seule qu'*Hippocrate*, *Celse*, *Gàlien*, &c. conseilloient de scarifier les parties tuméfiées pour faire sortir les sérosités dont elles étoient imbibées; ils avoient sans doute vu des guérisons opérées par l'écoulement de ces eaux qu'avoit procuré quelque heureux hazard, quelque hazard pareil à ceux dont nous avons rapporté * des exemples; & ils crurent devoir prescrire ce que la raison & l'observation leur avoient enseigné.

Pour pousser par les urines, *Hippocrate* (a) conseilloit aux Hydroc

* Pag. 43. & 44.

(a) *Foës. sect. iv. de vict. in acut. p. 716*
& *sect. v. de int, aff. p. 114.*

piques d'avalier trois cantharides broyées dans trois verres d'eau, après en avoir rejeté la tête, les pieds & les aîles : & il leur ordonnoit de se laver en même temps avec de l'eau chaude.

Galien (a) enseigne qu'anciennement on joignoit les cantharides aux médicamens diurétiques ; & *Valescus de Tarenta* au rapport de *Paschal* (b), assure avoir guéri bien des Hydropiques avec des cantharides.

Zacutus Lusitanus (c) dit qu'il faut les préparer de la manière suivante.

Prenez une cantharide sans pieds, ni tête, ni aîles, de semences froides demi-once de chaque, de sucre candi violat deux onces, de gomme adragant six drachmes, reduisez le tout en poudre, & donnez-

(a) *L. 3. simpl. cap. 22.*

(b) *Meth. curand. morb. c. 44.*

(c) *Medic. princip. l. 2. hist. 117. p. 396.*

en une once le matin.

Le même Auteur assure que prises de cette façon, non-seulement elles ne blessent point la vessie ; mais qu'elles nettoient bien les reins. C'est aussi le sentiment de *Capivaccius* (a) & de *Langius* (b))

Mais outre que ce remède ne pourroit tout au plus être employé que pour des sujets fort robustes ; & dans les cas seulement où il faudroit pousser violemment par les urines, il doit encore être regardé comme très-suspect par rapport aux fâcheux inconvéniens dont il peut être suivi ; & il est de la prudence de ne le mettre jamais en usage.

L'application des cantharides en forme de vésicatoire seroit ici préférable à leur usage intérieur : 88
l'on a vu plus haut * que *M. Costle* s'en est servi avec succès. Cepen-

(a) *Meth. prat. med. cap. 19. p. 764.*

(b) *Lib. 1. Epist. 47.*

* p. 52. & suiv.

dant, comme il est à craindre que ce topique n'attire la mortification sur les parties où on l'applique, on doit s'en défier; & il est beaucoup plus sûr d'avoir recours à des mouchetures ou à de légères incisions de la longueur d'un ou de deux travers de doigt; pourvû qu'on ait soin de panser méthodiquement les parties scarifiées, de les tenir chaudement. de les fomentier avec de l'esprit de vin camphré ou avec du vin aromatique, & d'empêcher par d'autres remèdes *anti-septiques* appliqués extérieurement ou pris intérieurement qu'elles ne se mortifient.

Dans la Leucophlegmatie il faut, dit *Celse* *, exposer au soleil les parties qui sont tuméfiées, & ne point les y laisser long-temps, de crainte d'allumer la fièvre: si la chaleur du soleil étoit considéra-

* *Liv. 3. chap. 21. Traduct. franç. de M. Ninnin.*

„ ble, il faut bien couvrir la tête :
 „ faire des frictions avec les mains
 „ trempées seulement dans l'eau,
 „ à laquelle on ait ajouté un peu
 „ d'huile & de nitre *, & n'emplo-
 „ yer à ces frictions que des femmes
 „ ou des enfans, parcequ'ils ont la
 „ main plus douce. Si les forces le
 „ permettent il faut faire avant mi-
 „ di une friction pendant une heure,
 „ & l'après midi, on en fait une se-
 „ conde pendant une demi-heure. “

Ces frictions faites auprès d'un feu modéré & dans une chambre bien fermée ne manqueront pas sans doute de réussir sur des personnes, dont les viscères ne sont pas gâtés, sur tout si on les fait avec de l'huile d'olive dans laquelle on ait fait bouillir des grenouilles; car, ayant été faites de la sorte dans l'Hôpital de cette Ville par l'ordre de mon fils le Médecin, elles furent couronnées d'un heureux succès à l'é-

* Et du sel selon le latin.

gard de la nommée *Armeline* at-
taquée d'une hydropisie universelle :
elle urina beaucoup, se désenfla, &
elle s'est bien portée depuis. Peut-
être ces frictions réussiroient-elles
encore mieux, si à l'huile de gre-
nouilles on ajoutoit du sel & du ni-
tre, conformément au conseil de
Celse; les fibres de la peau & des
cellules adipeuses étant agacées par
des particules salines, elles se fron-
ceroient, & les pores de l'habitude
du corps étant bouchés par des par-
ticules huileuses, la pression alter-
native de la main favoriseroit plus
aisément la resorption des sérosités
infiltrées, & occasionneroit sans
doute un écoulement plus abon-
dant d'urines; ce qui pourroit être
suivi d'une guérison plus prompte
& plus sûre, sur-tout si en même
temps on pratiquoit, comme on l'a
dit plus d'une fois, le régime & les
remèdes intérieurs convenables.

Les anciens faisoient aussi boire
à leurs malades l'urine qu'ils ren-

doient ; mais le plus souvent sans aucun succès : il y a toutefois quelques exemples de pauvres gens qui ont été guéris de l'Anasarque par le moyen de ce remède. Les malades qui ne le trouveront pas rebutant, pourront le tenter sans craindre qu'il puisse leur nuire beaucoup.

Dans le second tome des Observations de Médecine de la Société d'Edinbourg * il est parlé d'un remède composé avec le souphre & l'antimoine crud, de chacun une once, de scamonée quatre onces, le tout réduit en poudre, & incorporé avec autant de quelque syrop que ce soit, qu'il en faut pour faire un électuaire liquide. On rapporte ce remède d'après un Médecin Anglois qui l'employoit contre la Leucophlegmatie à la dose d'une cuillerée à bouche le soir en se mettant au lit, & autant le matin, ob-

* Pag. 509. Traduct. franç.

servant de ne prendre aucune liqueur après ce purgatif. L'épreuve qu'on en fit à Paris sur une personne de distinction, n'ayant pas réussi, il est à présumer qu'elle ne réussiroit pas mieux sur d'autres malades.

Il ne me reste, pour achever la cure radicale de l'Anasarque, qu'à rapporter les meilleurs moyens dont on peut se servir pour corriger les différens vices des humeurs & des organes qui ont précédé, ou qui accompagnent cette maladie; car, comme il a été déjà remarqué, il ne suffit pas d'évacuer les eaux, dont les cellules graisseuses de toutes les parties du corps sont inondées, il faut encore, pour faciliter la guérison, & prévenir la rechute, empêcher que le sang & la lymphe n'y en déposent pas d'autres; ce qu'on ne peut obtenir qu'en rétablissant le ton des solides, & en changeant la constitution des hu-

meurs qui ont occasionné ou qui entretiennent l'effusion des eaux; or les remèdes suivans produiront l'un & l'autre effet.

C'est pourquoi si le sang est trop épais, on aura recours à des fondans: & lorsqu'en même temps il est acrimonieux ou trop salin, on y joindra des adoucissans & des délayans; mais s'il étoit trop fluide ou dissous, on se tourneroit du côté des empâtans & des incrassans. Ce que nous disons du sang, se doit aussi entendre de la lymphe, & des solides trop relâchés ou trop roides. Nous allons indiquer les uns & les autres de ces remèdes en donnant la cure palliative de l'Anasarque.

Lors donc qu'on jugera la cure radicale de cette maladie absolument impossible, on bornera ses soins au seul soulagement du malade, sans négliger les accidens les plus pressans, afin d'empêcher que le mal ne fasse des progrès trop rapides.

Pour parvenir à ce but, s'il en est encore temps, il faut de la part du malade beaucoup de patience & de docilité, & une grande attention de la part du Médecin. Il doit d'abord lui prescrire une diette convenable, & lui ordonner les remèdes les plus propres à corriger la mauvaise constitution de ses humeurs, d'où dépend le mauvais état de ses parties solides; de sorte que si ses humeurs sont trop épaisses, il travaillera à leur donner un peu plus de fluidité: & au contraire, il tâchera de leur procurer un peu plus de consistance, si elles pèchent par trop de tenuité: enfin dans l'un & l'autre cas il se proposera, s'il est besoin, d'en adoucir l'acrimonie.

Mais afin que les alimens & les remèdes puissent chacun opérer leur effet, il faudra commencer par nettoyer les premières voyes, & donner un léger vomitif, si ce remède n'a pas été déjà employé, ou même le réitérer, si le dégoût, l'amertume

de la bouche & la pésanteur d'estomac l'indiquent : ou du moins il faudra préluder par une douce médecine composée avec les feuilles ou les follicules de sené, la rhubarbe concassée ou en poudre, le sel végétal, la manne & le syrop de roses solutif, ou quelqu'un des autres syrops purgatifs, dans la decoction du polypode de chène, ou des feuilles de chicorée, de scolopendre ou de parietaire.

Ensuite dans le cas d'épaississement, outre une nourriture de facile digestion, & d'où il puisse résulter un chyle coulant & bien conditionné, on employera quelques opiates légèrement incisives, ou quelques apozèmes apéritifs & un peu fondans. On composera les opiates avec la rhubarbe, le chacril, l'iris de florence, les pattes d'écrevisse, les cloportes vives ou desséchées, le sel d'absynthe, la conserve d'enula campana, &c. qu'on incorporera avec une suffisante quantité de

syrop d'erysimum, ou de lierre terrestre, ou, lorsqu'on a besoin de tenir le ventre libre, avec le syrop de fleurs de pêcher, ou de chicorée composé: on en prendra une prise le matin à jeun, & on avalera par dessus une tasse de citronnelle, ou de pied de chat, ou un bouillon altéré avec les feuilles de chicorée amère de jardin.

Les apozèmes pourront être faits avec les racines de patience sauvage, de chiendent, de fraisier, de pissenlit, la racine sèche d'enula campana, les feuilles de chicorée, de buglosse, de pimprenelle, d'aigremoine, de creffon de fontaine, les fleurs de pied de chat, de violette, qu'on fera bouillir avec quelques cloportes, en vie & écrasées dans une suffisante quantité d'eau pour une ou deux prises, ajoutant quelque'un des syrops altérans ou purgatifs dont il a été déjà fait mention.

On continuera ces opiates ou

ces apozèmes neuf à dix jours, plus ou moins, selon l'effet que ces remèdes produiront; & on se purgera à la fin s'il est nécessaire. On pourra même passer des opiates aux apozèmes, ou de l'usage de ceux-ci à l'usage des opiates, si on le trouve à propos. On en viendra aussi aux bouillons d'écreviffe ou de tortue, ou de poulet avec quelques herbes apéritives & le tartre chalibé soluble, si l'état du malade le requiert. D'ailleurs à cause de la longueur de la maladie, on est souvent obligé de varier la forme des remèdes pour éviter le dégoût, que leur long usage ne manqueroit pas de causer.

Si l'épaississement des humeurs se trouve compliqué avec beaucoup d'acrimonie, à l'usage des légers fondans, tels que le corail préparé, les yeux d'écreviffe, le cachou brut, le cassia lignea, &c. on ajoutera celui des adoucissans, des bouillons de poulet, par exemple,

ou

SUR L'ANASARQUE. 145
ou de grenouille, du lait d'anesse
dans lequel on jettera, s'il le faut,
quelques cloportes, du petit lait
de chèvre ou de vache clarifié &
dans lequel on délayera du jus de
fumeterre, ou dans lequel on étein-
dra un ou deux clous rougis au
feu; & l'on se purgera dans le
besoin.

Si par l'usage immodéré des
infusions théiformes ou de toute
autre boisson, ou par l'abus des
remèdes acres, des purgatifs vio-
lens ou réitérés, ou par le reflux
de quelque matière purulente, ou
à la suite de quelque maladie ai-
guë ou chronique, le sang & la lym-
phe se sont presque entièrement li-
quéfiés, ou se trouvent dans un état
de fonte presque générale: si ces hu-
meurs sont si fluides, si atténuées,
ou si aqueuses que ne pouvant ren-
trer dans les vaisseaux absorbans en
aussi grande quantité qu'elles s'é-
chappent des vaisseaux exhalans ou

des pores transpirans, elles viennent à remplir les cellules graisseuses : d'abord on interdira dans le premier cas non-seulement l'excès, mais l'usage même modéré de toute sorte de boissons, à la place desquelles on permettra seulement pendant le repas un peu de bon vin vieux pur ou mêlé avec un peu d'eau : & après avoir évacué par le moyen de quelque purgatif une bonne partie des sérosités dont les humeurs sont inondées, on aura recours aux alimens & aux remèdes propres à donner la consistance nécessaire aux fluides, & à raffermir le ton des solides. Les potages faits avec la chair de mouton, de bœuf, de veau, de chapon, de perdrix, fourniront une nourriture convenable, de même que la chair de ces animaux bouillie ou rotie ou réduite en gelée. Les crèmes de ris, d'orge, d'avoine, pourront aussi être employées. Et ce régime réussira vraisemblablement s'il est secondé par un exercice convenable.

A l'égard des médicamens, ce sera des apozèmes, des bouillons, des émulsions, qu'on composera avec les racines de grande consoude, de guimauve, de réglisse, les feuilles de bourrache, de buglosse, de tussilage, de capillaire, de cæterach, les semences froides, la graine de pavôt blanc, les jujubes, les raisins secs, les fleurs de lis, de coquelicot, de mauve, de violette, les pommes de reinette, l'orge mondé, le ris. On choisira ce qui conviendra le mieux à la forme du remède dont on voudra se servir, ajoutant aux bouillons un poulet ou un morceau de veau avec les culottes de deux ou trois grenouilles, & aux apozèmes de même qu'aux émulsions le syrop de violette, de capillaire, le syrop de guimauve de Fernel, le suc de bourrache clarifié, &c.

Les conferves de kinorhodon, de grande consoude, de roses sèches, &c. pourront aussi trouver

leur place dans le cas présent ; de même que le lait, sur tout celui de vache, avec les précautions nécessaires.

Mais lorsque la dissolution des humeurs est une suite de quelque fâcheuse maladie, ou de l'usage excessif de quelques violens remèdes : ou lorsqu'elle est occasionnée par le reflux d'une matière purulente, on ne se bornera pas aux seuls remèdes incrassants, on y joindra les adoucissans, les balsamiques, les narcotiques : en un mot, on se conduira comme on a coûtume de le faire dans les fièvres lentes ou étiques occasionnées par quelque suppuration.

Quant aux accidens fâcheux qui peuvent survenir pendant le traitement de l'Anasarque, on tâchera de les appaiser le plus promptement qu'il sera possible. On traitera la fièvre erratique par la diette & les

évacuations nécessaires : on saignera en cas d'hémorragie ou de menace de suffocation : on remédiera aux insomnies par quelque doux calmant, tel que le syrop de nénuphar ou le diacode en julep ou en émulsion : on tâchera de calmer la toux par quelque looch béchique, par le jus de bourrache, par l'eau de poulet ou par une ptisane faite avec la réglisse, les jujubes sèches, les fleurs de ruffilage, de mauve, le syrop de pied de chat, &c. On procurera la liberté du ventre par le moyen de quelques lavemens : on tâchera au contraire d'arrêter la diarrhée lorsqu'elle épuise le malade au lieu de le soulager, en se servant de quelques doux astringents, de quelques absorbans, ou corroborans, précédés d'un léger minoratif ; en cas de foiblesse, on aura recours à des potions cordiales auxquelles on ajoutera s'il est besoin, quelques gouttes de liliun, &c.

On comprend assez, & il est presque inutile de le dire, que lorsque l'Anasarque n'est qu'un symptôme d'une hydropisie particulière, ou d'une autre maladie, on doit avant toutes choses travailler à détruire la maladie primitive; ce qui suffit souvent pour faire disparoitre l'Anasarque: la troisième Observation rapportée ci-dessus *, en est une preuve suffisante; mais quand même cela n'arriveroit point, on parviendroit aisément à guérir l'Anasarque par les moyens que nous avons indiqués, si on avoit été assez heureux pour emporter la maladie qui l'occasionne. On guériroit aussi les maladies qui dépendent de l'Anasarque ou qui se compliquent avec elle, comme l'ascite & l'hydropisie de poitrine, en faisant la ponction dans l'un & l'autre cas, si on avoit eu le bonheur de vuider

* Pag. 15. & suiv.

SUR L'ANASARQUE. 151
les sérosités qui inondent l'habitude
du corps & d'en tarir la source.

On comprend aussi que lorsque l'Anasarque se trouve compliquée avec l'emphysème, comme il arrive quelquefois dans les enfans, elle ne doit pas être traitée comme une simple hydropisie : qu'on ne doit pas alors insister sur les purgatifs, encore moins sur les violens hydragogues, ni donner des diurétiques chauds ; mais qu'après avoir saigné le malade, si la fièvre, la soif, &c. le requièrent, & l'avoir purgé benignement, il faut avoir recours à des délayans, à des anodins, & à des carminatifs savoneux. On employera donc des bouillons faits avec un jeune poulet, les culottes de deux ou trois grenouilles, les feuilles de chicorée, de bourrache, de cæterach, de creffon de fontaine, de parietaire, les émulsions faites avec la graine de pavot blanc ou les semences froides, le syrop

152 O B S E R V A T I O N S
de nénuphar ou de coquelicot, ou
le diacode, les decoctions de quel-
ques plantes amères, &c. entre-
mêlant de loin en loin un doux éva-
cuant. Enfin on aura recours à des
mouchetures, lorsque les enflures
tiennent plus de l'Anasarque que
de l'emphysème, & que rien d'ail-
leurs ne s'oppose à cette opération.

Nous ne nous étendrons pas beau-
coup sur la cure prophylactique de
l'hydropisie universelle, ou, ce qui
est le même, sur les précautions
nécessaires pour en préserver ceux
qui en sont menacés : il est aisé de
voir qu'elles ne sont pas fort diffé-
rentes de celles qu'on doit prendre
pour se garantir de toute autre es-
pèce d'hydropisie. Il suffira donc
d'avertir qu'on doit éviter avec un
très-grand soin tout ce qui peut
s'opposer au cours libre de nos hu-
meurs : tout ce qui peut trop roidir
ou trop relâcher les fibres dont les
parties solides du corps humain sont

composées : tout ce qui peut trop épaissir ou trop dissoudre le sang & la lymphe, ou les inonder de sérosités ; qu'ainsi on doit s'abstenir de toute sorte d'alimens grossiers & indigestes, cruds, salés, épicés, s'interdire toute sorte de liqueurs ardentes, ne pas donner dans l'abus des boissons chaudes, ni dans l'excès des boissons ordinaires, ou pour mieux dire, ne boire que très-peu ; ne pas user de remèdes acides & coagulans, ou acres & fondans, faire un exercice suffisant, bannir les peines d'esprit : en un mot, ne rien oublier pour entretenir les parties solides & fluides de notre machine dans le ton & la constitution qui sont nécessaires pour le libre exercice de toutes les fonctions. Si ce régime ne paroïssoit pas suffisant pour prévenir l'Anasarque dont on se croiroit menacé, on auroit alors recours aux remèdes que nous avons proposés ci-dessus pour corriger les différens vices des solides & des flui-

154 OBS. SUR L'ANAS.
des qui pourroient occasionner
cette maladie.

FIN.

CORRECTIONS.

P Age 8. ligne dernière, étoit,
lisez étoient

Pag. 13. lig. 11. marchet, lisez
marche

Pag. 38. & 39. dans l'Obs. VII.
il est parlé d'un cas sur lequel j'ai
consulté d'habiles Casuistes. Ils ont
décidé qu'un Médecin ne peut pas
en conscience feindre ce que *M.*
Reneaume feignit de promettre. Non
seulement, ont-ils ajouté, le Mé-
decin pécheroit mortellement, mais
il donneroit encore occasion à au-
tant de péchés mortels que la per-
sonne enceinte auroit de pensées à
l'occasion de cette promesse feinte.

Pag. 40. lig. 13. & avoir us, lisez
& avoir usé

Lig. 17. lisez abondante.

Pag. 43. lig. 6. toute, lisez toutes

Pag. 47. lig. 14. de lisez dès

*Pag. 55. lig. 16. après Celse (a)
ajoutez & Q. Serenus Samonicus. (b)
parmi les anciens qui l'ayent recom-
mandée.*

*(a) Lib. 3. cap. 21. (b) Med.
praecepta hydropisi depellenda.*

Pag. 61. lig. 6. lisez espèce

lig. 12. où lisez ou

*Pag. 66. au bas de la page, après
M. Haguénot, ajoutez, Dissert. de
transpir. insensib. 1734.*

*Pag. 74. lig. 4. lisez desséchés, &
lig. 8. lisez séché*

*Pag. 81. lig. 3. après ces mots com-
me 1 à 44507. ajoutez, D'ailleurs si
on se rappelle qu'entre la peau & la
membrane adipeuse, il rampe un
nombre prodigieux de vaisseaux
lymphatiques, qui par leurs entre-
lacemens y forment un réseau que
les injections rendent fort agréable
à voir, on aura moins de peine à
comprendre d'où vient que la sé-*

rosité se répand quelquefois sur l'habitude du corps, sans s'épancher dans aucune des grandes cavités.

Pag. 86. lig. 24. après ce mot enflé, ajoutez, tandis que le nombril est enfoncé (a) :

(a) Le signe le plus certain de l'hydropisie par infiltration, dit *M. Garengot*, c'est de voir avec la tension extraordinaire du ventre un ombilic enfoncé, au lieu que lorsqu'il est alors fort éminent, on peut juger que l'hydropisie est faite par épanchement.

Pag. 87. entre la 12. & 13. lig. ajoutez, Au reste, je ne suis pas du sentiment de Fred. Hoffman, qui à l'exemple d'Arétée & de Cœlius Aurelianus, mais sans de suffisantes raisons, distingue l'Anasarque de la Leucophlegmatie : je crois, comme je l'ai remarqué ci-dessus, page 14. que la Leucophlegmatie & l'Anasarque ne sont au fond que différentes nuances ou différens degrés de la même maladie.

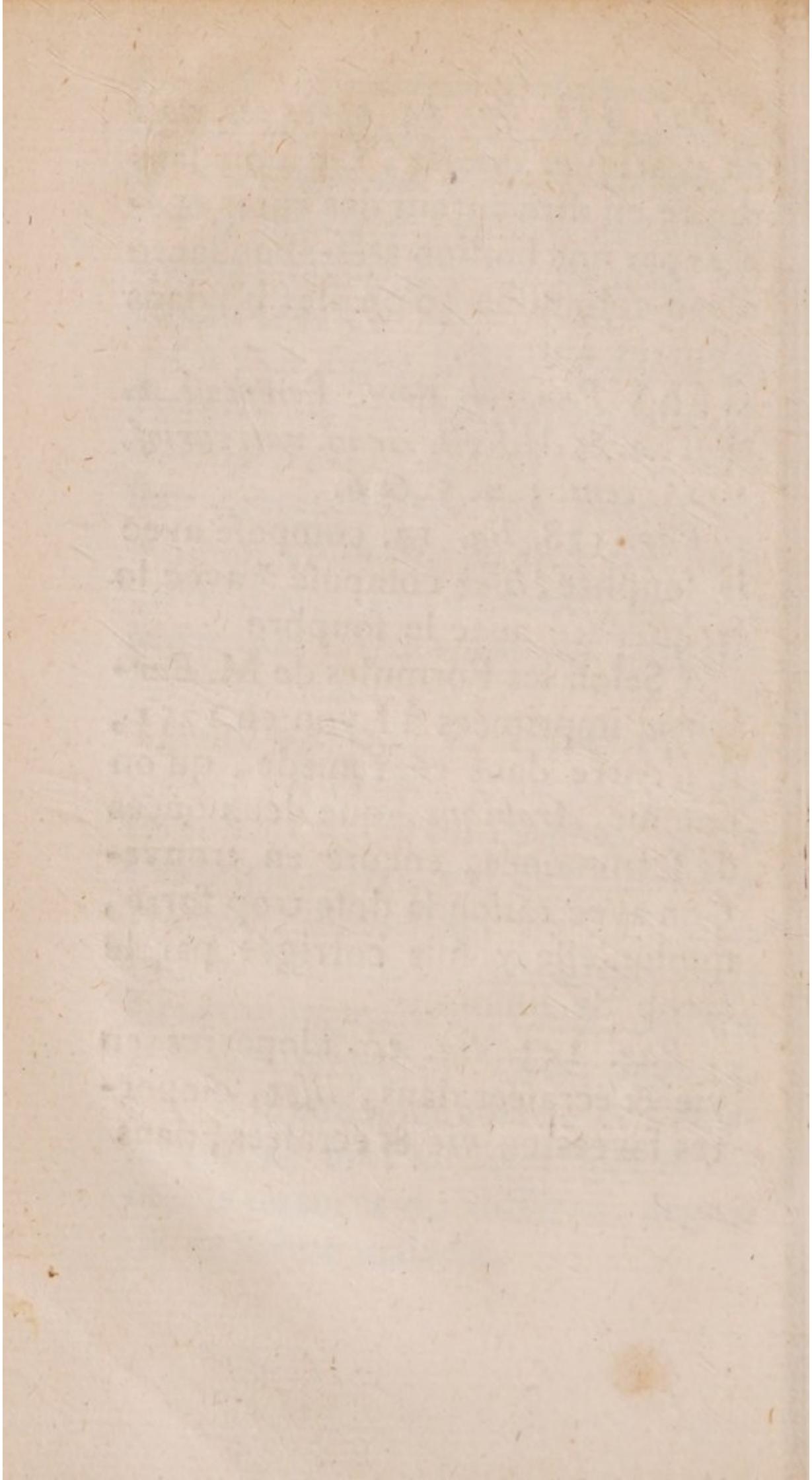
Pag. 112. lig. 14. après ces mots en pratique. ajoutez, On doit sans doute en dire autant des cures opérées par une boisson très-abondante d'eau commune qu'on lit (b) dans d'autres auteurs.

(b) Panarol. Rom. Pentecost. 2. Obs. 24. & Miscell. Acad. nat. curios. 1715. cent. 3. 4. 5. & 6.

*Pag. 138. lig. 12. composé avec le souphre, lisez composé * avec le fer préparé avec le souphre*

** Selon les Formules de M. Barbeirac imprimées à Lyon en 1751, il n'entre dans ce remède, qu'on nomme Arabique, que deux onces de scammonée, encore en trouve-t-on avec raison la dose trop forte, quoiqu'elle y soit corrigée par le syrop de limons.*

Pag. 143. lig. 20. cloportes en vie & écrasées dans, lisez, cloportes lavées en vie & écrasées, dans



OBSERVATIONS
SUR
LES HYDROPIQUES
DE POITRINE,
DU PÉRICARDE, &c.

Avec des reflexions sur ces Maladies.

Par M. BOUILLET le Fils Docteur en l'Université de Médecine de Montpellier, Médecin des Hôpitaux de Beziers, Membre de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de la même Ville & Correspondant de l'Académie Royale des Sciences de Paris.

Seconde Edition revûë, corrigée
& augmentée.

COGNITION

LES HYPOTHÈSES

DE POLITIQUE

DU PAYSAN

À ces deux ouvrages on a joint

Par M. BOUVILLIER

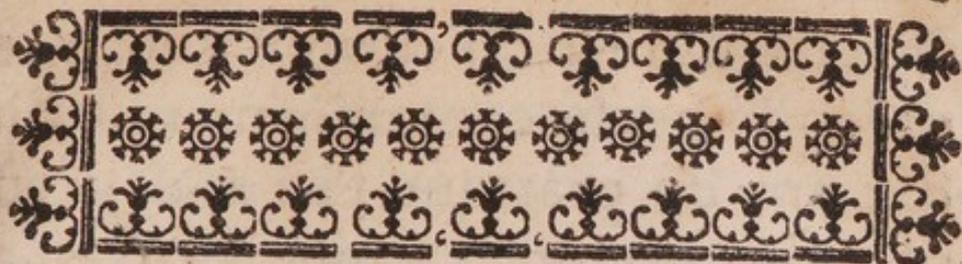
le Traité de l'Économie

Montpellier, chez les

Éditeurs de la

Librairie de la

2^e édition revue, corrigée
et augmentée



OBSERVATIONS

SUR LES

HYDROPISES

DE POITRINE, &c.

*Avec des Réflexions sur
cette Maladie.*

LE nom d'Hydropisie des
Poumons ou de Poitrine est
très-ancien : *Hippocrate* s'en
est servi plus d'une fois : il a même
décrit en deux endroits la Maladie
que ce nom désigne, & quoiqu'on
ait dit que cette Maladie n'avoit
été vüe qu'une seule fois par *Galien*,

* *Carol. Pifo de morb. à serof. coll. sect. 3.
cap. 7. p. 241.*

il s'en faut bien qu'elle soit aussi rare qu'on le pense communément. En dix ans de pratique j'en ai déjà vû plusieurs exemples : mon Père en a aussi rapporté quelques-uns dans ses Elémens de Médecine - Pratique :: d'autres Auteurs en ont fait mention , & on l'observeroit sans doute plus souvent , si on ouvroit un plus grand nombre de Cadavres. Cependant elle est encore aujourd'hui regardée comme une Maladie très-difficile à connoître , & elle passe même pour incurable dans l'esprit de bien des Médecins : du moins il n'est point d'Auteur , que je sçache , qui ait pris la peine d'en rassembler tous les signes , & de nous laisser là-dessus toutes les lumières qu'on pourroit désirer ; & il en est fort peu qui ayent eu assez de zèle & de courage pour recourir à l'opération proposée par *Hippocrate* , dans la vûe de donner issuë aux eaux épanchées dans la poitrine. Il est toutefois de l'intérêt du Public & de

l'honneur de la Profession de ne pas laisser vieillir davantage les préjugés dont on est imbu à l'égard de cette Maladie. Quelques Auteurs (a) se sont déjà imposés ce devoir ; & s'ils n'ont pas encore entièrement dissipé les ténèbres qui étoient répandues sur ce sujet, ils ont du moins levé un coin du voile dont il étoit couvert, & ils nous ont mis en main des moyens pour déchirer la plus grande partie de ce voile, s'il ne nous est pas donné de l'enlever tout entier.

Comme il résulte des Observations des Auteurs que je viens de citer, que l'Hydropisie de Poitrine est quelquefois susceptible de guérison radicale, j'ai cru que ce seroit bien mériter des jeunes Médecins mes Confrères, si je faisois tous mes efforts pour leur rendre plus aisée la connoissance de cette fâcheuse Ma-

(a) *Zacutus, Willis, Duverney, Bergeron, de Senac, Morand, &c.*

ladie, & si je les encourageois à tenter de bonne heure (a) l'opération nécessaire pour parvenir à sa guérison. Dans cette vûe j'ai lû presque tous nos praticiens anciens & modernes : j'ai murement réfléchi sur ce qu'ils ont observé & sur ce que j'ai observé moi-même dans les sujets atteints de ce mal, sur ce que nous avons trouvé les uns & les autres à l'ouverture de leurs cadavres; & ce n'est qu'après avoir exactement comparé leurs Observations avec les miennes, après avoir tout pésé scrupuleusement, que je me suis déterminé à écrire sur cette matière : heureux si je puis, si-non atteindre le but que je me suis proposé, du moins en approcher d'aussi près que le sujet pourra le permettre !

Mais l'Hydropisie de Poitrine est-elle si difficile à connoître que

(a) V. Thes. *An quo maturior eò felicior thoracis Paracentesis.* Paris 1742.

SUR LES HYDROPIQUES. 5

le prétendent quelques Médecins ? Ne peut-on pas la discerner de quelques autres Maladies sous les dehors desquelles elle s'enveloppe & se cache sur tout dès son commencement ? A la vérité elle ne s'annonce pas d'abord par des signes capables de convaincre de son existence des Praticiens qui voudroient toucher les choses pour les croire : elle se masque aussi quelquefois sous l'apparence de quelques autres Maladies : sa marche même n'est pas toujours uniforme : cela peut pendant quelques jours tenir en suspens un Médecin prudent & sage ; mais si on examine tout avec une sérieuse attention, on ne pourra guère se tromper, principalement si on connoît d'ailleurs toutes les autres Maladies qui peuvent s'en prendre aux parties contenues dans la Poitrine : si on se rappelle les signes qui annoncent l'Hydropisie en général, & ceux qui indiquent celle de la Poitrine en particulier : si on n'i-

gnore point les variations que cette Maladie peut subir ; & si à la connoissance de ces signes & de ces variations on veut bien joindre les réflexions que nous y allons ajouter.

Hippocrate (a) nous trace ainsi le portrait de l'Hydropisie de Poitrine. Il y a , dit-il , fièvre , toux & difficulté de respirer : les pieds s'enflent & les Malades souffrent tout ce que souffrent les Empyriques. Leurs souffrances à la vérité sont un peu moindres , mais elles sont plus longues : quelquefois leur poitrine paroît se dégager de telle sorte qu'ils se croient guéris ; mais peu après les mêmes accidens les reprennent avec encore plus de violence ; ceux à qui on a trop longtemps différé l'opération , deviennent enflés du ventre , des parties naturelles & de la face ; ce qui a été , poursuit-il , une occasion d'er-

(a) *Lib. 2. de morb. n°. 69. & de intern. affect. n. 25.*

SUR LES HYDROPIQUES. 7

reur pour quelques-uns, qui par l'enflure du ventre & des pieds s'imaginoient que ce n'étoit qu'une Hydropisie du bas-ventre.

Boerhaave (a) s'est contenté de dire, comme *Hippocrate*, que les signes sont presque les mêmes dans l'Hydropisie de Poitrine & dans l'Empyème; ajoutant seulement que l'observation de la cause antécédente en dévoiloit la différence, & que la Paracentèse guérisoit cette Maladie pourvû qu'on employât en même tems des Remèdes propres à en détruire la cause.

Il y a donc des signes communs à l'Hydropisie de Poitrine & à l'Empyème; & cela est bien naturel, y ayant dans l'une & l'autre de ces Maladies un amas de matière étrangère dans la capacité de la poitrine, qui doit causer à peu près le même dérangement dans l'exercice des fonctions vitales. Il y a aussi des

(a) *De cogn. & cur. morb. Aph. 1219.*

signes particuliers à raison de la matière qui fait la base de ces Maladies, & qui n'est pas la même dans l'une & dans l'autre. Je ne rapporterai point ici les signes qui sont propres aux Empyiques : on n'a qu'à consulter là - dessus *Hippocrate* & bien d'autres Auteurs ; à l'égard de ceux qu'on remarque dans les Hydropiques de Poitrine, *Hippocrate* avertit que ces Malades souffrent un peu moins, mais pendant un plus long espace de tems que les Empyiques ; & qu'ensuite ils se croient guéris à cause d'un peu de trêve que leur donne leur maladie. On observe d'ordinaire le premier de ces signes : pour le second il ne faut pas que M. Bergerou (a) l'ait observé, puisqu'il ne le rapporte pas dans la description qu'il a donnée de cette maladie, que nous transcri-

(a) *Diss. sur l'Hydrop. de Poitrine.* Paris 1736.

rons ci-après ; cependant *Salvus* (a), *Riviere* (b) & mon Père (c) en ont fait mention dans leurs écrits , & je l'ai observé moi-même dans deux sujets. *Hippocrate* ajoûte que si on fait sécouer un peu les épaules du Malade , & qu'on applique l'oreille au côté de la poitrine où l'eau est contenue , on entendra un bruit sourd , une fluctuation ; mais on ne doit pas toujours compter sur ce signe , l'eau sécouée ne pouvant produire aucun son lorsqu'elle remplit entièrement une cavité, ou lorsqu'il n'y en a que fort peu , comme *Hippocrate* lui-même l'a fort bien remarqué au sujet du pus répandu dans la poitrine.

Charles le Pois (d) donne pour marque assurée d'Hydropisie de Poitrine , cette difficulté de respirer

(a) *De cur. morb. ab aliis pract. non exhibit. cap. 5.*

(b) *Cant. 4. Obs. 3.*

(c) *Elem. de Méd. Tom. 1. p. 270.*

(d) *De morb. à seros. coll. sect. 3. cap. 7.*

de Cant.

qui prend subitement au premier sommeil, qui augmente pendant la nuit & empêche de dormir, & qui va en diminuant à mesure que le jour approche. A la difficulté de respirer *Baglivi* (a) ajoûte avec raison la diminution de l'urine.

Drélincourt (b) avoue ingénûment qu'il lui étoit arrivé trois fois de méconnoître l'Hydropisie de Poitrine : il avoue aussi que l'ouverture des cadavres lui avoit été & un sujet de confusion intérieure & une fidèle leçon. Ensuite il repassa dans son esprit les symptomes qui avoient tourmenté les Hydropiques de Poitrine, & ayant observé ces mêmes symptomes dans d'autres sujets, il reconnut aisément cette maladie, & l'ouverture des cadavres confirma son Jugement. Il vit donc que ces malades avoient beaucoup

(a) *Prax. med. lib. 1. app. de asthm.*

(b) *V. Manget. Biblioth. med. præc. tom. 3. part. 1. p. 199.*

SUR LES HYDROPIQUES. I I
de peine à respirer sur tout lorsqu'ils
étoient debout & sur le déclin du
jour : de plus qu'ils ne pouvoient
rester couchés sur l'un ou sur l'autre
côté, & celà, quoiqu'il y eût Hy-
dropisie dans les deux côtés de la
poitrine : car il n'a jamais, ajoûte-
t'il, trouvé une égale quantité
d'eau de part & d'autre. Il remar-
qua aussi qu'ils ne pouvoient guère
hauffer la voix, qu'ils tomboient
souvent en défaillance sans aucune
cause manifeste, qu'il y en avoit
peu qui touffassent & qui eussent le
côté enflé ; mais qu'à la fin ils
avoient tous le visage pâle & bouffi,
les pieds œdémateux, & qu'à quel-
ques-uns le scrotum s'enflait.

Hoffman [*Frédéric*] (*a*) regarde
comme un indice certain d'un amas
de sérosités dans la poitrine les cra-
chats teints de quelques filets de

(*a*) *Med. rat. syst. t. 3. sect. 1. c. 7.*
§. 34.

sang. Mon Père (a) a aussi remarqué des crachats sanguinolens dans deux Hydropiques de Poitrine ; mais ce ne fut que dans l'état & dans le dernier période de la maladie.

A ces signes si on ajoute l'enflure de la paupière inférieure, la toux sèche, le poids sur le Diaphragme, la douleur au fond de la Poitrine, le gonflement des *Hypochondres*, la petitesse, l'irrégularité & l'intermission du pouls, la couleur briquetée des urines, les inquiétudes continuelles, le froid des extrémités & quelque fois du nez & d'un des côtés du visage, on aura ce qu'on a remarqué de plus ordinaire dans les Hydropiques de Poitrine. Cependant comme tous ces signes ne se rencontrent pas à la fois ni dans un même sujet, ni dans tous les temps de la maladie, il seroit difficile d'asseoir là-dessus un Jugement solide.

(a) *Elem. de Med. Prat.* t. 1. p. 269.
& t. 2. p. 123.

Comment donc faut-il s'y prendre pour ne pas se tromper ?

Il faut 1°. connoître non-seulement les signes qui indiquent en général la présence d'une matière étrangère dans la capacité de la poitrine, soit pus à la suite d'une inflammation aux Poumons ou à la Plûre, soit sang ou chyle à l'occasion d'une Playe qui a ouvert une artère, ou une veine, ou le canal thorachique, soit enfin lymphe ou sérosité extravasée par rupture de quelques vaisseaux lymphatiques, ou par transudation de ces mêmes vaisseaux ou des vaisseaux sanguins, ou versée en plus grande quantité par les vaisseaux exhalans de cette partie, qu'elle n'est ré pompée par les vaisseaux absorbans ; mais il faut encore connoître ceux qui dévoilent en particulier la nature & la qualité de la matière épanchée. 2°. Aux signes tant généraux que particuliers qui annoncent l'Hydropisie de Poitrine proprement dite, il faut

joindre ceux qui caractèrisent les différentes espèces : car on a observé qu'outre l'amas d'eaux qui se forme entre la Pleûre & les Pouxmons dans l'une ou l'autre des cavités du Thorax, ou dans toutes les deux : amas qui constitue l'Hydropisie de Poitrine proprement dite, quelquefois il s'amasse de l'eau entre les Côtes & la Pleûre, ou dans la duplicature de cette membrane, ou dans celle du Médiastin, ou dans la cavité du Péricarde, ou entre le Diaphragme & la Pleûre qui en revêt le dessus, sans qu'il en dégoutte d'abord considérablement dans la capacité de la Poitrine, ou même sans qu'il s'y en amasse en aucune façon. 3°. Il faut enfin avoir observé exactement la naissance, le progrès & la fin malheureuse de cette maladie, ou ce qui revient au même, il faut du moins sçavoir de quelle façon elle se développe, s'accroît & parvient à son état ou à son plus haut période, & quels sont les

SUR LES HYDROPIQUES. 15
avant-coureurs de la funeste terminaison.

On ne s'attend pas sans doute que j'expose ici en détail tous les signes qui peuvent faire connoître la présence des différentes matières qui se répandent quelquefois dans la capacité de la Poitrine ; cela me meneroit trop loin , & ne paroît pas même nécessaire , puisqu'on peut consulter là-dessus bien d'autres Auteurs. Il me suffira de dire ici que lorsqu'une personne a de la peine à respirer sans qu'on en connoisse la cause , on peut pour l'ordinaire assurer qu'il y a épanchement dans la Poitrine , si on observe d'un côté que l'inspiration soit très-pénible , ce qui suppose que les Poumons sont comprimés & ne peuvent suffisamment se dilater pour recevoir l'air , & de l'autre , que l'expiration soit aisée , ce qui emporte que la matière qui comprime les Poumons leur aide à se resserrer pour chasser l'air. Mais afin que ce signe ne

souffrit aucune restriction, il faudroit que l'une & l'autre cavité fussent embarrassées ; car lorsqu'une des cavités est entièrement libre, on ne doit guère remarquer de différence entre la manière dont se fait l'inspiration & la manière dont s'opère l'expiration.

Mais ne nous amusons point à rapporter ce qui peut indiquer en général un amas de matière dans la Poitrine, ou une collection d'eau dans quelque cavité que ce soit : supposons les jeunes Médecins munis de ces connoissances générales : venons à quelque chose de particulier ; & comme on ne peut guère se flatter de guérir toutes sortes d'Hydropisies de Poitrine : qu'il est même impossible de guérir celles qui succèdent à des maladies incurables, à la Phthisie par exemple, à la fièvre étiq. confirmée, &c. voyons seulement de quelle manière se forment les Hydropisies de Poitrine dans des sujets qui ne sont pas

pas originairement mal constitués, & qui sont les seuls dont on puisse tenter hardiment la guérison radicale. Et pour juger plus sûrement des Hydropiques qu'on pourra observer à l'avenir, rapportons celles qui ont été observées par le passé, & auxquelles l'opération a été appliquée avec succès, ou auroit pu être appliquée. Les exemples que nous allons produire, quoique bornés à des Hydropiques qui ont succédé à telles ou telles maladies particulières, serviront à faire connoître aussi celles qui marcheront à la suite de quelqu'autre maladie que ce soit, sur-tout si on a égard aux réflexions dont nous accompagnerons les exemples que nous aurons rapportés.

OBSERVATION I.

Le plus ancien Auteur que je connoisse après *Hippocrate* & *Avicenne*, qui nous ait donné une Ob-

servation un peu circonstanciée sur
 l'Hydropisie de Poitrine, & sur l'o-
 pération qui la guérit, c'est *Zacutus*
 Médecin Portugais, qui écrivoit au
 commencement du dernier siècle.
 Un Capitaine de Vaisseau, dit-il,
 qui n'usoit d'aucun régime, & qui
 s'excédoit de travail & de veilles,
 fut attaqué d'une difficulté de res-
 pirer, qui s'appaisoit par intervalles
 après qu'il avoit craché quelques
 flegmes visqueux. Il se retira chez
 lui, & le repos auquel il se livra, le
 fit tomber dans une Cakexie ac-
 compagnée des signes précurseurs
 d'une Anasarque. Il devint enflé du
 visage, du scrotum, des parties na-
 turelles & des extrémités inférieu-
 res. La poitrine se chargea d'une
 grande quantité de sérosités: la res-
 piration devint plus laborieuse &
 plus fréquente. Il avoit une toux
 sèche, une fièvre habituelle, une
dureté à la rate: à cela se joignit le
 dégoût, la pésanteur de tête, l'obf-
 curcissement de la vûe, & un tinte-

SUR LES HYDROPIQUES. 19
ment d'oreilles. Un bruit sourd
semblable à celui d'une liqueur qui
boute, se faisoit entendre dans le
côté gauche de la poitrine. On ap-
pella quatre Médecins en consulta-
tion : l'un le déclara Asthmatique,
l'autre Orthopnoïque, le troisième
Cakectique, & le quatrième pro-
nonça qu'il avoit au Poumon un
Tubercule ou une Vomique. Tous
s'accordoient néanmoins à dire que
dans la cavité de la poitrine il y
avoit un vent qui s'élevoit d'une
humeur épaisse & glutineuse. Cette
diversité de sentimens, ajoûte *Zacu-*
tus, fit qu'on l'appella avec un au-
tre vieux Médecin. Dans leur Con-
sultation ils décidèrent que le bruit
qu'on entendoit dans la poitrine
n'étoit pas du vent, mais une hu-
meur aqueuse enfermée comme
dans un outre à demi plein, qui
étant agitée flotloit & produisoit ce
son ; d'où ils conclurent qu'il falloit
en venir à la Paracentèse, parce
que c'est ainsi qu'*Hippocrate* con-

feuille de traiter cette maladie dans la description qu'il en a laissée (a), en quoi il a été suivi par *Avicenne* (b) & par d'autres Médecins qui se vantent d'avoir par ce moyen tiré l'eau de la cavité de la poitrine; mais *Zacutus* ne cite pas ces Médecins. Le Malade qui n'étoit que dans sa trente-cinquième année, & qui étoit d'ailleurs vigoureux, se soumit volontiers à l'opération. On lui tira une grande quantité d'eau rougeâtre & semblable à de la lavure de chairs; & cela peu à peu dans l'espace d'environ quinze jours, après lesquels le malade se trouva beaucoup mieux; & par le moyen d'un régime convenable, de quelques remèdes confortatifs & d'une ptisane faite avec l'Ebène & la racine de squine, il fut parfaitement rétabli en moins de deux mois.

(a) V. ci-dessus pag. 6.

(b) 10. 3. Tract. 4. 15.

OBSERVATION II.

Willis qui pratiquoit à Londres au milieu du siècle passé, raconte aussi l'heureux succès de la ponction qui fut faite à un jeune homme Hydropique de Poitrine. Voici ce qu'on trouve dans cet Auteur.

“ Parmi les vaisseaux qui peuvent verser la matière de l'Hydropisie dans la cavité de la poitrine, les tuyaux lymphatiques & chylifères sont ceux qu'on soupçonne avec le plus de raison. Quant aux premiers l'inspection anatomique nous apprend qu'ils font un nombreux cortège aux poumons, sur les bords desquels ils rampent, que de-là ils s'avancent & tendent vers le canal thorachique, & qu'ils y versent la plus grande partie de la lymphe qu'ils ont reçue du sang arteriel. Si donc ces vaisseaux viennent à s'obstruer, ou à ne pouvoir plus faire leur fonction, il se fera nécessaire-

ment un amas d'eaux dans les poumons, lesquelles tombant ensuite dans la cavité de la poitrine, y formeront une hydropisie. Car de la stagnation de cette lymphe dans les poumons, il arrive souvent que des vessies appellées hydatides s'élèvent sur la surface extérieure de ce viscère, lesquelles venant à s'ouvrir & à verser leur eau, produisent l'hydropisie de poitrine. On observe cette maladie dans les brebis, lorsqu'à cause de la saison trop humide, & des pâturages aqueux, elles meurent par troupes. Que cela arrive aussi quelquefois dans l'homme, on le peut conjecturer par l'histoire suivante, dont nous avons un exemple vivant. “

“ Dernièrement un jeune homme assez sain & robuste, accoutumé depuis quelque temps à la chasse, à la course à cheval, & à d'autres exercices quelque violens qu'ils fussent, sentit enfin comme une plénitude ou comme un gonflement dans

sa poitrine, au point qu'il lui sembloit que le côté gauche du poulmon s'enflait, & que le cœur étoit poussé hors de sa place vers le côté droit, car c'étoit principalement de ce côté-là que son battement se faisoit sentir. Après avoir resté quelque temps dans cet état, il sentit un jour qu'un vaisseau se rompoit dans la cavité de la poitrine, ensuite il s'apperçut de la chute d'une eau qui tomboit goutte à goutte, comme de haut, au fond de la poitrine, & les assistans pouvoient même entendre le bruit qu'elle faisoit en tombant. Surpris d'abord par la rareté du fait, puis tranquille parcequ'il alloit assez bien pour tout le reste, je veux dire quant aux forces, à l'appetit, au sommeil, il n'eut pas recours à la médecine; mais peu de temps après au moindre mouvement du corps, en s'inclinant ou en s'agitant, il sentoit flotter une eau amassée dans le côté gauche: le mouvement même & le bruit de

cette eau pouvoient être apperçus par d'autres, soit par le toucher soit par l'ouïe. Alors comme il ne fut plus douteux que ce jeune homme ne fût hydropique de poitrine, il parut aussi vraisemblable que cette maladie venoit de ce que les canaux lymphatiques du côté gauche du poumon, obstrués près de leur insertion dans le canal thorachique, s'étoient gonflés extraordinairement, & que s'étant rompus ils avoient versé leur liqueur dans la poitrine. “

“ Lorsque ce malade vit que sa poitrine alloit être inondée, il eut recours à quelques remèdes, mais sans aucun succès. Puis arrivé à Londres, il consulta le Docteur *Lower*, qui après avoir proposé l'ouverture du côté comme l'unique ressource, nous fit appeller en consultation le Docteur *Michlethwait* & moi. On décida d'abord unanimement qu'il falloit ouvrir la poitrine : c'est pourquoi après avoir

tout préparé, le Chirurgien appliqua le cautère entre la sixième & la septième côte, & le lendemain par le trou que le cautère avoit fait, il introduisit un tuyau dans la poitrine, par lequel il s'écoula d'abord une liqueur épaisse & blanchâtre comme du chyle & quasi laiteuse. La première fois on n'en tira que six onces & autant le lendemain. Le troisième jour en ayant tiré un peu plus, le malade devint d'abord languissant, la fièvre le prit & il passa mal un ou deux jours : c'est pourquoi on arrêta la sortie de la matière jusqu'à ce qu'il eût repris des forces. Ensuite l'ayant évacuée peu à peu, la cavité de la poitrine fut tout à fait vidée. Après quoi on y laissa une cannule avec un piston, par le moyen de laquelle en 24 heures il couloit un peu de liqueur. Cependant le malade se sentant l'estomac bon & ayant repris des forces, il alloit à cheval, se promenoit & faisoit les exercices accoutumés. Il n'usa &

n'eut besoin que de peu de remèdes. Après l'opération, nous lui ordonnâmes de doux cardiaques, la poudre des perles, les juleps & quelquefois des hypnotiques, & ensuite une décoction vulneraire pour prendre deux fois le jour. “

“ Par cette méthode & en continuant ces remèdes, ce malade parut recouvrer ses forces & la liberté de sa poitrine; néanmoins il portoit encore au côté une cannule d'argent par laquelle il s'écouloit chaque jour un peu d'ichorosité. Et lorsqu'après quelques mois cette fontaine se fut fermée, il se fit un nouvel amas d'humeur dans la cavité de la poitrine. Et comme on déliberoit de revenir à l'opération, la nature y suppléa par une ouverture qui se fit d'elle-même & qui donna issue à la matière qui devoit être évacuée. Maintenant, ajoute Willis, pour prévenir l'inondation de la poitrine, il faut qu'il tienne ce

trou ouvert pour servir d'épan-
choir. “

“ Il résulte de-là, conclud-il, que l'hydropisie de poitrine arrive quelquefois par la rupture des vaisseaux lymphatiques des poumons : il ne doute pas aussi que la même maladie ne puisse arriver par la rupture du canal thorachique. Mais, comme ce cas est si rare qu'il ne le connoît ni par sa propre observation, ni sur le rapport d'autrui, il se dispense d'autant plus volontiers d'en parler, qu'il le juge non-seulement irremédiable, mais même promptement mortel. “ Nous n'en dirons rien aussi, d'autant plus, qu'à proprement parler, ce n'est pas une hydropisie, par la raison qu'il n'y a qu'un amas d'eau qui constitue cette maladie, & qu'un amas de chyle, de sang, ou de pus dans la cavité de la poitrine forme des maladies d'un autre genre.

OBSERVATION III.

Dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences on lit ce qui suit: " Je fus appelé, dit M. *Duverney* le jeune, chez une femme hydropique âgée de 28 à 30 ans. Le visage me parut maigre, les yeux enfoncés, décharnés & languissans: elle respiroit avec peine, & ne pouvoit demeurer dans aucune situation qu'à demi-courbée. On me dit qu'avant qu'elle s'allitât, c'étoit une femme fort vive, & d'un très-bon tempérament: qu'il y avoit trois mois qu'il lui survint une grande douleur au côté droit avec une fièvre continue: qu'on l'avoit saignée plusieurs fois, & employé les remèdes ordinaires en pareille occasion. La douleur ayant beaucoup diminué: il lui resta une petite fièvre lente, accompagnée de quelque peine à respirer, ce que l'on regarda comme une suite de son mal."

“ Dans cet état la Malade s'étant remise peu à peu à sa manière ordinaire de vivre, les pieds & les mains devinrent enflés, sur-tout le pied & la main droite : le visage & les côtés bouffis de temps en temps : enfin le ventre aussi parut enflé, la respiration fut pénible & difficile, & la Malade s'alita. Elle fut encore saignée, & on lui fit différens remèdes sans que cela empêchât les accidens d'augmenter. “

“ Je lui trouvai, continue-t-il, le pouls petit, inégal & pressé : le ventre ne me parut pas assez tendu pour causer seul tous ces symptômes ; ce qui me confirma dans la pensée que j'avois eu dès que je vis la Malade, qu'il y avoit de l'eau dans la poitrine. Je jugeai à propos de commencer par la ponction au ventre, & je vidai quatre à cinq pintes d'eau tout au plus, qui étoit tout ce qu'il y en avoit. La Malade se sentit un peu soulagée, sans pouvoir néanmoins se tenir

couchée sur le côté gauche. Au bout de quelques jours tous les symptômes redevinrent aussi pressans qu'ils étoient avant l'opération quoique le ventre n'eût pas grossi de nouveau. “

“ Je fis, dit-il, résoudre la Malade à souffrir la ponction à la poitrine. J'appréhendois cependant que la collection ne fût enkistée, ou le poumon adhérent à la plûre, à cause de la douleur qui avoit précédé; ce qui me fit examiner avec attention le côté malade, sçavoir si la douleur étoit plus grande dans un endroit que dans un autre: si la peau étoit émincée, & la couleur changée: si en retenant la respiration & en se courbant sur le côté opposé, il ne paroïssoit point quelque bouffissure au côté malade; & si cette Dame n'y sentoit point alors quelque tiraillement. Après toutes ces précautions, je piquai entre la seconde & la troisième des fausses côtes le plus près de l'Épine que je

pûs, & je vidai environ trois demi-setiers d'une sérosité mucilagineuse & semblable à de la forte ptisane citronée : ensuite je fis sur tout le côté un liniment avec les Huiles de Thérébentine & de Millepertuis, & l'Esprit de vin, & je fis garder à la Malade un régime convenable. “

“ La Malade fut soulagée de toutes manières : elle dormit & respira avec toute liberté en quelque situation qu'elle se mît : enfin un petit flux d'urine qui survint, aidé des remèdes suivans, acheva heureusement ce qu'on avoit commencé ; & cette Dame se vit dans un mois en état de vaquer à ses affaires. “

“ Elle fut purgée deux fois après l'opération : ensuite elle usa le matin & le soir d'une Opiat fait avec les conserves de Gratte-cul & d'Aunée, le Blanc de Baleine, la Rubarbe, les yeux d'Ecrevisse, les graines de Millepertuis & de foin, & les fleurs de Camomille & de petite centauree. “

OBSERVATION IV.

Le même M. *Duverney* nous fournit encore une autre observation. “ Un célèbre bûveur, dit-il, d’un tempérament fort & vigoureux, étant devenu hydropique, essaya tous les remèdes qu’on lui proposa, sans rien changer de sa manière de vivre. “

“ Je fus, continue-t-il, appelé pour le voir : je lui trouvai le pouls petit, fréquent, & qui s’échappoit au troisième ou quatrième battement, la respiration fréquente & laborieuse, & tout le corps tout enflé : les jambes étoient très-dures, moins par la quantité des eaux extravasées, que parce qu’elles me paroissoient mucilagineuses. Le doigt n’y faisoit presque point d’impression, ce qui me faisoit croire que les fibres des parties & les liqueurs avoient beaucoup perdu de leur mouvement. Je sçavois d’ailleurs
leurs

leurs que dans ceux en qui on reconnoît une pareille disposition, les jambes ont de la peine à se rétablir, & qu'elles leur restent pour l'ordinaire grosses, pèsantes, & comme éléphantiques. Le ventre étoit d'une prodigieuse grosseur, tant par les eaux contenues dans la capacité, que par celles qui étoient infiltrées dans toutes les enveloppes extérieures. Le malade en cet état se sentoit presque suffoqué. Comme il avoit été traité par des Médecins & des Chirurgiens fort célèbres, je les fis prier de le revoir. Je proposai la ponction : ils l'approuvèrent, & je la fis en leur présence. Je vidai environ huit pintes de sérosités urineuses, un peu mucilagineuses & salées ; ce qui débarra seulement les parties de la nourriture. Cette évacuation fut réparée dans la journée, de la part du malade, par deux pintes de bon vin, prises en manière de cordial, & d'ailleurs par les eaux des parties

voisines ; de manière que le lendemain le ventre se trouva presque aussi gros qu'avant l'opération. Quoique l'évacuation fût si considérable , la respiration n'en parut guère plus libre ; & du troisième au quatrième jour l'estomac se trouva si accablé par l'épanchement de nouvelles eaux , que le malade ne pouvoit plus prendre d'alimens. Je réitérai la ponction & je vidai encore environ dix pintes d'eaux pareilles aux premières. Malgré toutes ces évacuations la respiration demeura toujours pénible. On crut que la quantité d'eau qui étoit répandue dans les parties extérieures de la poitrine en étoit la seule cause : on purgea le malade , & il vida beaucoup par les selles & par les urines : on le fit vomir ; ce qu'il fit avec peine , se sentant presque suffoqué quand le vomissement commençoit. La fatigue & l'abattement où il se trouva , nous fit penser de lui donner quelques jours de

repos , à le réparer par des alimens convenables , & à écouter la nature afin de nous regler suivant le produit. “

“ Le malade , poursuit M. *Duverney* , passa très-mal la nuit : je le trouvai le lendemain fort oppressé , le pouls intermittent ; & la voix qui avoit toujours été très-forte , presque éteinte. Je ne doutai plus qu'il n'y eût épanchement dans la poitrine , & que le danger où il se trouvoit en vomissant , ne vint des eaux qui pésoient sur le Diaphragme , lesquelles en comprimant les poumons empêchoient que l'air ne se distribuât comme à l'ordinaire , & rendoient par conséquent la respiration très-fréquente. “

“ On lui donna quelques cueillères de gelée délayée dans du vin d'Alicant : ses forces s'éveillèrent ; il but un peu plus , avala quelques jaunes d'œufs , & enfin se trouva mieux. Je conclus de-là que le défaut de respiration étoit en partie

causé par l'épuisement, & qu'il n'y avoit pas assez d'esprits animaux pour dilater & resserrer la poitrine, & surmonter le poids des eaux dont les parties intérieures & extérieures étoient chargées : Que de plus les bronches du pōumon pouvoient être embarrassées par des matières visqueuses, comme il arrive dans quelques astmatiques, & dans certaines inflammations de poitrine. Dans cette vûe je lui fîss prendre dans du vin d'Alicant demi gros d'esprit volatil de sel armoniac; ce qui lui fit jetter beaucoup de matières visqueuses par les crachats : la respiration devint plus libre & il urina beaucoup. Le lendemain se trouvant de mieux en mieux, je proposai la ponction à la poitrine, & on en convint. Il s'agissoit de sçavoir s'il n'y avoit de l'eau épanchée que d'un côté, ou s'il y en avoit à tous les deux. On ne pouvoit presque remuer le malade, tant il étoit pésant & appesanti : de manière que

le changement de situation ne pouvoit nous indiquer un lieu préférablement à un autre. Je me déterminai à faire la ponction au côté droit, parce que j'y avois toujours vû le malade couché. On me fit une objection qui m'arrêta un peu. On me dit que comme le lit n'avoit point de ruelle, le malade étoit obligé d'être dans cette situation pour demander & pour recevoir ses besoins; qu'il s'y étoit accoutumé; qu'ainsi il n'y falloit pas avoir égard: mais ayant fait réflexion qu'une même situation devient à charge, que rien ne soulage tant un malade que de la diversifier, que celui-là n'étoit ni complaisant ni patient: je conclus qu'il n'y avoit d'autre raison de cette situation que la nécessité. Enfin n'ayant pas la liberté de compter les côtes à cause de la grande épaisseur des tégumens, je suivis la méthode que l'on garde dans l'empyème en pareille occasion. J'introduisis heureusement l'instrument dans la poi-

trine, ayant cependant un peu effleuré la côte : je vidai plus d'une pinte d'eau : le malade se sentit soulagé malgré la présence de la cannu-
le. Quand je l'eus ôtée le malade se plaignit d'une douleur à l'épine vis-à-vis de la ponction, qui s'étendoit jusqu'au cou & qui empêchoit la respiration. Je lui fis un liniment avec les huiles de vers, de millepertuis, de carabé ou ambre jaune, & de thérebentine. Je lui fis prendre aussi quelques bols avec la thérebentine de chio, le baume du Perou, & le blanc de baleine, & la douleur fut appaisée en moins de vingt-quatre heures. Il arriva à la poitrine ce qui arrive ordinairement au ventre : il s'y fit une nouvelle collection d'eau. Je fis une seconde ponction avec tant de succès que le malade ne s'en apperçût presque pas. Je vidai un peu plus d'eau qu'à la première fois. Le malade s'en trouva si soulagé, qu'il crût être entièrement guéri. Je le mis ensuite à l'usage de

l'opiat vulnérable, que j'ai décrit dans l'Observation précédente, où j'ajoutois de tems à autre le sel volatil armoniac, le purgeant de tems en tems avec le sirop de noix, dont voici la composition. “

“ Sucre clarifié, une livre : eau de noix, demi-fétier : diagrede, une once : extrait de rhubarbe, six gros : bonne eau - de - vie, trois chopines. Faire cuire le tout en sirop, dont on donne depuis deux cueillerées jusqu'à quatre. On le prend le matin à jeun & le quart d'un bouillon par-dessus ; & trois heures après, un autre bouillon ; gardant un grand repos toute la journée. Si on a mal au cœur, on prend un peu de vin chaque fois qu'on y a mal. “

“ Le vehicule de tous ces remèdes étoit de grands & fréquens verres de vin, & cela jusqu'à boire quelquefois six à sept pintes de vin en 24 heures, & toujours au moins trois ou quatre. La poitrine resta libre, mais le ventre grossit de nou-

veau quelque tems après. Je fis une troisième ponction, & vidai cinq à six pintes d'eau. Au moyen de cette évacuation le ventre redevint à peu près dans son état naturel, de même que le reste du corps, à l'exception des jambes qui restèrent grosses, dures & inflexibles. “

“ Le malade, dit-il en finissant, se lassa de l'usage des remèdes, & voulut vivre d'une manière plus libre: ensuite il se mit entre les mains d'un charlatan, qui lui promit de guérir ses jambes en huit jours. La méthode de cet Opérateur fut d'appliquer de forts vésicatoires, auxquels il survint bientôt la gangrène qui termina enfin la maladie par la mort. “

OBSERVATION V.

M. Bergerou Médecin Royal & Doyen de la faculté de Pau, donne la description suivante de l'Hydropisie de Poitrine proprement dite,

SUR LES HYDROPIQUES. 41
& finit par une Observation que nous transcrivons.

“ L’Hydropisie de Poitrine proprement dite , n’est autre chose qu’un amas d’eau dans la capacité de la Poitrine , tantôt dans l’un ou l’autre des côtés seulement , tantôt dans tous les deux ensemble. Elle est toujours précédée de quelque difficulté de respirer , quand l’épanchement est parvenu à un certain point qu’on ne sçauroit *préciser*, Cette difficulté de respirer devient encore plus sensible , sur-tout pendant la nuit ; & le Malade commence à éprouver sur la région du Diaphragme un sentiment de pesanteur. A mesure que l’épanchement fait des progrès , ces symptomes en font aussi. A cette pesanteur dont nous venons de parler , se joint une tension circulaire qui se fait sentir sur la région du Diaphragme. Une légère toux , tantôt sèche , tantôt suivie de quelques phlegmes quelquefois un peu sanguinolens , agite or-

dinairement le Malade. Son pouls devient petit, fréquent, inégal & un peu enfoncé. “

“Quand l'épanchement est parvenu à ce point que nous appellons en Médecine l'état de la maladie, tous les symptômes dont je viens de parler augmentent considérablement. La tension circulaire du Diaphragme devient un peu douloureuse : Elle se répand même jusques dans le bas ventre, & en impose quelquefois sous l'apparence d'une tumeur squirrheuse qui semble occuper cette région : l'Estomac pressé par l'aplanissement du Diaphragme ne peut plus faire ses fonctions : la digestion se fait avec peine, & le Malade est souvent travaillé par des flatuosités & des nausées : les pieds & les jambes, les mains & les bras deviennent œdémateux. Le Malade est dans ce degré de maladie d'une inquiétude insupportable : il passe les nuits entières sans dormir, ou s'il s'assoupit quelques momens, il se

veille bientôt en sursaut , tout saisi , tout effrayé : on trouve quelque intermittence dans son pouls : les langueurs & les foibleſſes l'accablent ; & il ſe plaint de quelque palpitation de cœur. “

“ S'il y a des eaux épanchées dans les deux côtés de la poitrine , le Malade ne peut ſe coucher ni à plat ni de côté , & il eſt obligé de ſe tenir preſque toujours ſur ſon ſéant. “

“ S'il n'y a des eaux que dans l'un des côtés de la poitrine , le Malade eſt obligé de ſe coucher du côté affecté. “

“ Enfin l'épanchement arrivé à ſon comble , le Malade ſent des langueurs mortelles : ſon pouls ſe perd preſqu'entièrement : il eſt travaillé d'une oppreſſion violente , ou plutôt il ne respire preſque point : les extrémités deviennent froides ; & après bien des langueurs & des combats , il cède enfin & meurt par la voye de la ſuffocation. “

M. Bergerou rapporte ainſi ſon

observation. “ Le R. P. Benoît, dit-il, Capucin, ancien Provincial de son ordre, âgé de près de 80 ans, mais d’un tempérament encore fort robuste, fut attaqué sur la fin du mois d’Avril 1734, d’un Rhume un peu violent, qui se termina le quatrième jour, après trois petites saignées, par une expectoration fort abondante. Les crachats furent toujours d’un fort bon caractère, blanchâtres, insipides, tels en un mot qu’on les rend dans un Rhume ordinaire, & durèrent pendant fort long-temps sans qu’il se passât rien de singulier: ils tarirent enfin entièrement vers la fin du mois de Juin, au grand préjudice du Malade, qui ne fut pas long-tems sans sentir une grande difficulté de respirer, laquelle me fit soupçonner, ajouta-t-il, & déclarer même à toute la Communauté, qu’elle aboutiroit à un épanchement de sérosités dans la capacité de la Poitrine. L’événement justifia mes soupçons; & tous

les symptomes qui accompagnent pour l'ordinaire cette maladie, se présentèrent chacun dans son rang, à peu près dans le même ordre dans lequel je les ai détaillés dans ma Description, de sorte que l'épanchement se fit insensiblement & de degré par degré. “

“ L'Hydropisie du côté droit étant bien caractérisée, je déclarai, continue-t-il, aux RR. PP. Capucins, que je n'avois plus rien à tenter que la ponction, que M^{rs}. de *Bordeu* & de *la Baig* mes confrères proposèrent aussi dans une Consultation où ils furent appelés, sans qu'il y eût aucune discussion. Elle fut faite le même jour en notre présence : le malade en fut d'abord soulagé : il toussa & cracha beaucoup : ce crachement dura même quelque tems ; mais il ne laissa pas d'être oppressé considérablement pendant plus de quatre mois. Il ne pouvoit se tenir long-tems couché sur le côté gauche, ni faire le plus

petit exercice , sans sentir une oppression violente ; & ce ne fut qu'après l'usage des remèdes internes qu'il prit pendant plus de cinq mois sans aucune interruption , qu'il fut entièrement dégagé. “

OBSERVATION VI.

“ Un Palefrenier de la grande écurie du Roi , dit M. de Senac * , avoit été guéri d'une Pleuresie : il fut saisi d'un étouffement qui ne lui permettoit de respirer que lorsqu'il étoit assis : l'oppression étoit si grande qu'il n'auroit pas vécu quatre heures. Dans un danger si pressant je n'hésitai pas , poursuit-il , à faire ouvrir la poitrine : il en sortit six pintes d'eau jaune & claire : elle continua à s'écouler pendant quelques jours. Enfin dans un mois le Malade fut parfaitement rétabli. “

* *Traité du Cœur tom. 2. pag. 366.*

OBSERVATION VII.

Voici de quelle façon se développa, selon M. *Morand*, l'hydropisie de poitrine dans un Ecclésiastique âgé de 22 ans, d'un bon tempérament. "Après quelques jours de fièvre, il fut attaqué le 16 Mars 1751, de la Rougeole avec les symptômes les plus simples & la circonstance la plus heureuse d'une sueur abondante. Du 18 au 19 la sueur s'arrêta & la Rougeole disparut entièrement. Alors la fièvre augmenta, le Malade perdit tout-à-fait le sommeil: il se plaignit de douleur à la tête, au col, à toute la région épigastrique, principalement à l'*Hypochondre gauche*, & à la poitrine du même côté. La Médecine opposa tous les secours convenables à ces accidens; mais ce fut en vain, car ils devinrent plus considérables: il s'y joignit une enflure œdémateuse dans tout le côté gau-

che du corps, les douleurs de poitrine augmentèrent avec la difficulté de respirer, & l'étouffement fut porté peu à peu au point que le malade avoit de la peine à se remuer, même à cracher & à parler: il ne pouvoit rester que couché sur le dos un peu incliné sur le devant: il avoit les yeux retirés: il tomboit fréquemment en foiblesse, & l'on désespéroit de sa vie, lorsque M. *Morand* fut mandé. Il ne fut pas long-tems à se décider, il prononça qu'il y avoit de l'eau dans le côté gauche de la poitrine, & qu'il ne restoit d'autre ressource que de l'ouvrir, ainsi que l'avoient déjà décidé deux habiles Médecins de la faculté de Paris; ce qui fut exécuté & suivi d'un heureux succès."

OBSERVATION VIII.

A tous ces exemples nous allons en joindre un autre, où les symptômes ayant été fort variés, les sentimens

timens ne furent pas si unanimes, ni l'événement si heureux. La personne dont nous allons parler, étoit âgée de 40 à 50 ans, avoit de l'embonpoint & étoit d'un fort bon tempérament. Après un Rhume d'environ deux mois qu'il méprisa pendant quelque temps, & qu'on traita ensuite par une ou deux saignées & par une forte dose de Tarte Emétique, (laquelle excita un vomissement effroyable, suivi d'une défaillance presque mortelle & d'un écoulement très-abondant de sérosités par les yeux, le nez & la bouche,) on vit redoubler la toux presque convulsive dont il étoit tourmenté depuis le commencement de son mal, & se changer en des quintes suffocantes : la difficulté de respirer devint si considérable qu'il ne pouvoit rester dans son lit, & qu'il lui étoit impossible de se coucher sur le côté gauche ; son pouls étoit petit, concentré & intermittent : l'enflure œdémateuse

des pieds dont on s'étoit apperçu plusieurs jours auparavant, avoit gagné jusqu'aux genoux principalement du côté droit : ses crachats étoient abondans, mais simplement lymphatiques & sans aucun mélange de pus.

Tel étoit son état, dumoins c'est ainsi que le dépeignit dans son ordonnance M. *Gilade* habile Médecin de Narbonne, qui le visita à la Campagne le 4. Mars 1758, & qui annonça un épanchement d'eau dans la poitrine. Il pensa sans doute que la transpiration arrêtée par le froid qu'avoit effuyé le Malade en voyageant avec son Rhume dans un temps de neige & de gélée, s'étant alliée avec l'humeur qui se sépare par les glandes du poumon, avoit engorgé ces glandes & les avoit fait gonfler à tel point que les vaisseaux lymphatiques & les sanguins qui forment le raifeau admirable de *Malpighi*, en étant comprimés, avoient été obligés de lâcher beau-

coup de sérosité dans le tissu cellulaire de ce viscère, & y avoient produit une tumeur œdémateuse, une *Anasarque* au premier degré; & qu'ensuite, soit par les furieuses secousses du vomitif qu'on lui avoit donné, soit par les contractions fréquentes & violentes du diaphragme qu'occasionnoit la toux convulsive, la sérosité infiltrée dans la substance du pòumon, s'étoit non-seulement insinuée dans le tissu cellulaire de l'habitude du corps & avoit causé l'enflure œdémateuse des extrémités inférieures, mais qu'elle s'étoit même échappée par les pores de ce tissu & des vaisseaux soit lymphatiques, soit sanguins, ou par les orifices des vaisseaux exhalans plus dilatés qu'à l'ordinaire, & qu'elle s'étoit répandue en abondance dans la capacité de la poitrine, en même-temps qu'elle avoit coulé des yeux, du nez, de la bouche; d'où s'étoit ensuivie la difficulté de respirer & de se coucher, sur tout du côté gau-

che, avec la petiteffe & l'irrégularité du pouls ; ce qui constatoit assez l'Hydropisie de Poitrine du côté droit.

Trois ou quatre jours après ce Malade s'étant fait porter à Beziers, j'eus occasion de le voir avec trois autres Médecins. La toux & l'étouffement étoient un peu moindres, mais sa voix s'étoit abaissée, son pouls ne s'étoit pas relevé, ses enflures avoient augmenté, & s'étoient étenduës jusqu'aux cuisses & aux lombes particulièrement du côté droit, ce qui ne me surprit point par la raison que j'en vais donner. Le lobe gauche du pöümon avoit chassé vers le lobe droit toute la sérosité dont il étoit abbrüvé, à la faveur de la continuité de leur tissu cellulaire, pendant que le lobe droit s'en débarrassoit & la versoit dans la cavité droite de la poitrine : le diaphragme s'étoit imbibé de sérosité, s'étoit relâché & abaissé du côté droit : ainsi la respi-

ration en étoit devenuë moins difficile & la toux avoit dû diminuer : mais aussi le Malade devoit sentir au fond de la poitrine du côté droit une douleur gravative depuis le cartilage Xiphoïde jusqu'à l'épine du dos, en suivant cette portion de la circonférence du Diaphragme pressé & poussé en embas par le poids de l'eau épanchée ; & c'est ce qui étoit arrivé. Il devoit aussi avoir la voix basse & le pouls concentré à cause de la foiblesse des organes de la respiration.

Les enflures du côté droit avoient augmenté, parce que la cavité droite de la poitrine ne pouvant pas recevoir toute la sérosité que les vaisseaux sanguins ou lymphatiques fournissoient continuellement, elle se répandoit en plus grande quantité sur l'habitude du corps du côté droit, d'autant plus aisément que le Malade ne pouvoit se tenir au lit qu'en panchant un peu le corps de ce côté-là & en élevant la tête. En

même-temps il se portoit moins de sérosité vers les reins , & celle qui s'y filtroit , n'étoit pas claire : aussi ne rendoit-il que peu d'urine , & une urine briquetée ; ce qu'on sçait être un signe commun à toutes les espèces d'Hydropisie.

Du reste tout le bas-ventre étoit mou & souple quoique fort gonflé de vents & un peu douloureux : il n'y avoit même aucune tension à *l'Hypochondre droit*, quoiqu'il y ressentît, lorsqu'on le pressoit, plus de douleur que dans le reste du bas-ventre , ce qu'on n'aura pas peine à comprendre, si on fait réflexion qu'on ne pouvoit pas presser l'hypochondre droit sans repousser en enhaut le Diaphragme chargé du poids de l'eau & sans y causer quelque tiraillement & conséquemment de la douleur.

Nous avons dit que le Malade touffoit moins & qu'il avoit moins de peine à respirer que lorsqu'il avoit été visité par le Médecin

étranger, dont nous avons rapporté ci-dessus la décision. Cependant, à moins qu'il ne prît quelque Narcotique & en assez grande dose, il passoit les nuits sans dormir à cause de son oppression & de ses inquiétudes ; & quoiqu'il couchât sur son séant un peu courbé vers le côté droit, s'il lui arrivoit de s'assoupir, il s'éveilloit bien-tôt encore plus essoufflé & saisi de frayeur ; ce qui l'obligeoit à quitter le lit de grand matin, souvent même avant le jour & quelquefois pendant la nuit, & à rester tout le jour assis sur un fauteuil le tronc élevé, quoique depuis son arrivée en cette Ville, il n'eût pris que des bouillons & que son pouls fut toujours fort petit & souvent intermittent. Si on lui disoit de se coucher un moment du côté gauche, la tête même fort élevée, il étoit obligé de changer vite de situation à cause de la violence de la toux qui le tourmentoit & de la suffocation dont il étoit menacé. Il ne

passoit presque point de nuit sans effuyer quelque défaillance ; enfin il parloit si bas qu'on avoit de la peine à l'entendre.

Comme il avoit pris chaque jour des alimens solides avant que d'arriver ici, qu'il avoit même usé du lait de vache écrémé, qu'il avoit la langue chargée d'un limon fort épais, & que par le moyen des lavemens il rendoit des excremens fort fétides, il fut purgé d'un avis unanime trois ou quatre fois de suite, en observant les intervalles nécessaires ; ce qui sans faire cesser totalement la toux ni la difficulté de respirer, les diminua considérablement l'une & l'autre : mais comme il étoit presque toujours assis, il se forma une espèce de bourlet aux lombes, tel qu'on le remarque dans les hydro-piques du bas-ventre, & le côté droit de la poitrine parut un peu boursoufflé. Je proposai la paracentèse à la poitrine & je ne fus pas le seul de ce sentiment ; mais des avis

contraires qui favorisoient la répugnance des Assistans pour les opérations de Chirurgie , furent cause qu'on ne la mit pas en pratique. Il se passa quelques jours, la difficulté de respirer dimidia un peu davantage , le Malade eut moins de peine à se tenir quelques momens couché du côté gauche : l'*hypochondre droit* se gonfla & devint beaucoup plus douloureux : nouvelles raisons, mais mal fondées pour proscrire l'opération proposée.

Si la respiration devint un peu moins difficile & si le Malade put respirer plus long-temps couché sur le côté gauche sans être si fort pressé de la toux & de la suffocation ; c'est qu'au moyen des purgatifs il s'étoit écoulé beaucoup de sérosités, que le lobe gauche du pûmon étoit entièrement libre , que le lobe droit s'étoit affaissé & resserré à mesure que le volume de l'eau épanchée de ce côté-là avoit augmenté , & que le Diaphragme pressé par le poids

de l'eau s'étoit entièrement applani & peut-être même s'étoit un peu vouté en sens contraire. Par là la cavité droite de la poitrine étoit devenue plus grande , & les poumons se trouvoient moins gênés dans leurs fonctions ; mais par les mêmes raisons *l'hypochondre droit* avoit dû s'élever beaucoup davantage & devenir plus douloureux , à quoi contribuoit aussi le gonflement de cette partie du colon qui passe sous le foie , lequel gonflement, qu'on doit attribuer aux vents dont le Malade étoit tourmenté, causoit une *fausse colique hépatique*.

Ainsi l'état du Malade n'en étoit pas meilleur : malgré les Narcotiques en assez grande dose , il passoit de très-mauvaises nuits : son pouls étoit toujours petit , inégal & intermittent : sa voix étoit basse : il ne se passoit guère de nuits qu'il n'eût quelque défaillance : ses inquiétudes l'obligeoient souvent de se lever du lit pour se mettre sur son fau-

teuil : ses pieds, ses jambes, ses lombes étoient toujours œdémateux : ses urines ne couloient qu'en petite quantité & étoient de couleur de brique : son ventre extrêmement gonflé de vents, menaçoit d'être inondé ; & je ne doutai point qu'à l'Hydropisie de Poitrine il ne se joignît bien-tôt une Ascite & une Hydrocèle, que le froid aux extrémités ne survint, & que le tout ne se terminât bien-tôt par la mort. Je perdis alors ce Malade de vuë, ceux de mes Confrères qui avoient été de mon avis ne le virent plus aussi, & il seroit inutile d'en rapporter les raisons ; mais je ne dois pas taire que malgré bien des remèdes extérieurs & intérieurs que ceux d'un avis contraire ne manquèrent pas d'employer, l'événement confirma tout ce que nous avions présagé : une quinzaine de jours après le Malade mourut.

Sur l'exposé que je viens de faire, peut-on douter qu'au Catarrhe violent dont le Malade avoit été d'a-

bord attaqué, il n'eût succédé une Hydropisie de Poitrine du côté droit : qu'aucun remède n'a pû dissiper, & qui a été la vraie cause de tous les symptomes que j'ai rapportés ? Nullement : le poids sur le Diaphragme, la tension de l'Hypochondre droit, & la douleur fixe le long des fausses côtes du même côté, avoient été trop manifestes. Il est vrai que pour avoir la preuve complete, il auroit fallu ouvrir le cadavre, ce qu'on refusa obstinément, & ce qui, même, n'auroit peut-être pas convaincu ceux qui n'avoient pas voulu croire un épanchement de sérosités. Ils n'auroient pas manqué de dire qu'avant la mort il peut s'amasser des eaux dans la Poitrine, comme dans le bas-ventre. Vain subterfuge ! l'état du lobe droit du Poûmon, tel qu'on l'observe dans l'Hydropisie de Poitrine, en auroit découvert l'illusion, & auroit incontestablement attesté l'ancienneté de l'épanchement.

OBSERVATION IX.

Mais ce que je ne pus vérifier sur ce sujet, j'eus bientôt occasion de le faire ailleurs dans le temps que j'y pensois le moins. Au commencement du mois de Mars de cette année * il vint à l'Hôpital de cette Ville un Pauvre qui étoit dans le dernier degré du marasme, & qui se plaignoit d'une douleur fixe à l'*hypochondre droit* avec élévation & tension dans cette partie : douleur que je crus être produite par une suppuration sourde dans la substance du foie. Ce Malade ne paroissoit pas fort oppressé : il se couchoit de tous côtés quand on le lui ordonnoit ; mais il se remettoit bientôt sur le côté droit sur lequel il se tenoit toujours couché. Son pouls étoit petit, inégal & intermittent. Deux jours avant sa mort qui ne se fit pas long-temps

* 1758.

attendre, il devint froid de toute l'habitude du corps, & ce froid lui dura jusqu'au dernier soupir.

Son Cadavre fut ouvert le vingtième du même mois, & je fus surpris de ne trouver dans son foie aucune altération. Je remarquai seulement que le foie étoit un peu plus bas qu'à l'ordinaire, & que la portion du colon qui passe sous la vésicule du fiel étoit extrêmement gonflée & distendue par des vents; ce qui joint à l'applanissement du diaphragme causoit la tension de l'*hypochondre droit* & la douleur que le Malade y ressentoit.

Ayant ouvert la poitrine nous trouvâmes dans le côté droit environ deux pintes d'une eau verdâtre, à quoi nous nous attendions d'autant moins qu'à l'extérieur du cadavre on ne remarquoit ni œdème aux extrémités inférieures, ni enflure considérable au côté droit de la poitrine. Seulement on avoit observé qu'en arrivant à l'Hôpital, ce

pauvre qui trainoit son mal depuis long-temps, avoit les pieds & les jambes œdémateuses : mais parce-que pendant les dix à douze jours qu'il y vécut, il avoit été obligé de se tenir constamment au lit, ses forces ne lui permettant point de se lever, toutes les sérosités déposées dans le tissu cellulaire de l'habitude du corps se résorbèrent sans doute, lors du froid qui précéda sa mort; d'où l'on auroit pû inférer que l'épanchement de l'eau qu'on trouva dans la poitrine, ne s'étoit fait qu'aux approches du dernier soupir, si l'état du lobe droit du poumon n'avoit montré clairement que cette eau étoit épanchée depuis long-temps, & que l'Hydropisie de Poitrine avoit été la cause de la mort du malade. Ce lobe se trouva trois fois plus petit que le lobe gauche qui étoit dans son état naturel: il étoit dur & livide, & sa partie inférieure étoit relevée vers le sternum, ayant été repoussée en enhaut par

l'eau qui s'accumuloit peu à peu dans cette cavité.

Je ne tirerai point de cette observation toutes les inductions qu'elle pourroit me fournir pour appuyer mes conjectures ou pour confirmer mes assertions. Mes Lecteurs en feront assez d'eux-mêmes l'application, principalement après qu'ils auront lû l'observation suivante.

OBSERVATION X.

“ Le Frère Pino, habile Apothicaire des RR. PP. Jésuites du Collège de Pau, fut atteint, dit M. *Bergerou*, il y a vingt ans ou environ, d'une légère difficulté de respirer, dont il ne fit aucun cas dans le commencement. Elle fit pourtant des progrès si rapides, qu'elle se termina peu de temps après par un épanchement de sérosités dans le côté droit de la poitrine, accompagné de tous les symptômes ci-dessus détaillés; mais entre autres choses

ses

ses d'une *tension violente sur la région du foie*. L'hydropisie étant bien caractérisée, je demandai, poursuit M. Bergerou, une consultation, dans laquelle je déclarai que le malade étoit hydropique du côté droit, & qu'il falloit en venir à la ponction. Les Consultans furent d'un avis tout opposé, ils prétendirent que cette tension qui se faisoit sentir sur la région du foie, étoit l'effet d'un *squirrhe* qui occupoit ce viscère. Ils attribuèrent à cette tumeur l'oppression & tous les symptomes dont le malade étoit travaillé, proposèrent des emplâtres résolutives pour en procurer la fonte, & par une suite nécessaire rejetèrent la ponction. Le Malade mourut peu de jours après. Dans l'ouverture qui fut faite du cadavre, on trouva le côté droit de la poitrine inondé de sérosité, & le foie dans son état naturel. “

Qu'il me soit permis d'ajouter encore deux exemples d'hydropisie de poitrine proprement dite, qui ont

passé par les mains de mon père, & pour lesquels il ne tint pas à lui qu'on ne pratiquât la ponction.

OBSERVATION XI.

“ Il fit ouvrir un Carabinier qu'il avoit jugé atteint de cette maladie par le concours de tous les signes qui la caractèrisent, & auquel il avoit voulu qu'on fît la ponction long-temps avant sa mort. C'étoit un homme de 40 à 50 ans, grand, gros & vigoureux. Il avoit été malade dans un autre Hôpital, & en arrivant à celui de Beziers, il voulut un vomitif pour décharger, disoit-il, sa poitrine. Mon père eut beau lui représenter que le vomitif ne lui convenoit point, & qu'il y avoit d'autres petits remèdes à prendre pour se préparer à la ponction dont il avoit besoin, & qui auroit sûrement réussi, le malade ayant encore assez d'embonpoint, & le pouls assez bon. Toutes les représentations de

mon père furent inutiles : il prit le vomitif & il ne voulut point entendre parler de ponction qu'un mois & demi après, c'est-à-dire deux ou trois jours avant sa mort & lors qu'il n'en étoit plus temps. “

“ L'enflure avoit commencé par le côté droit de la poitrine, où l'eau s'étoit épanchée, & elle avoit gagné tout le corps. La cavité droite étoit si pleine, que le malade ne pouvoit être remué qu'avec un danger éminent de suffocation. Lorsqu'on eut enlevé le sternum, on ne trouva de l'eau que dans cette cavité, mais en si grande quantité que le lobe droit du poumon avoit été réduit à un très petit volume, & qu'il s'étoit desséché presque comme du parchemin. “

OBSERVATION XII.

“ En 1744 mon Père fut appelé en consultation pour une Dame âgée de 35 à 40 ans, d'une com-

plexion fort délicate. On la soupçonnoit depuis plus d'un mois hydropique de poitrine, & son mal avoit fait de si grands progrès, que le côté droit & le bras du même côté, étoient devenus un peu œdémateux : ses cuisses s'étoient aussi enflées. Elle étoit fort oppressée, & obligée de se tenir toujours sur son séant. Son pouls étoit petit & fréquent. Elle avoit des palpitations de cœur & des maux d'estomach. La toux tantôt sèche, tantôt humide l'empêchoit de dormir, ou si elle s'affoupiissoit un instant, elle s'éveilloit bientôt avec plus d'oppression. On avoit déjà essayé tous les remèdes utiles en pareil cas, lesquels loin de la soulager, n'avoient fait qu'empirer son mal & le porter à son plus haut période. “

“ Dans la Consultation, ajoute mon père, nous convînmes tous, qu'il n'y avoit plus d'autre ressource que dans la ponction, convaincus par l'état de la Malade, & par tout

ce qui avoit précédé, que la capacité de la poitrine & sur tout le côté droit étoient inondés. Les parens de la Malade nous demandèrent si par ce moyen nous étions assurés de la tirer d'affaire : nous nous contentâmes de répondre que l'opération étoit indiquée, mais que nous n'étions pas garans du succès : nous aurions même pu ajouter qu'il y avoit beaucoup plus à craindre qu'à espérer. Là-dessus on nous pria de travailler uniquement à soulager la Malade ; mais malgré tous nos soins les défaillances arrivèrent, les crachats devinrent sanguinolens, & la Malade expira cinq jours après la Consultation. On ne voulut point permettre l'ouverture du Cadavre ; mais quoiqu'on n'eût point senti de fluctuation, n'ayant point osé secouer la Malade de crainte qu'elle suffoquât, personne ne douta qu'elle n'eût des eaux épanchées dans la poitrine, & que la ponction n'eût pu lui être utile, si elle avoit été

faite dès le commencement du mal.“

Après avoir rapporté un nombre suffisant d'exemples d'hydropisie de poitrine proprement dite, il ne nous reste qu'à y joindre ce qui a été observé dans les hydropisies de poitrine, qu'on appelle communément enkistées, sçavoir dans l'hydropisie du Péricarde, dans celle du Médiastin & dans celle de la Plèvre.

J'ai lû & relû avec tant de satisfaction toutes les observations que *M. de Senac* a recueillies de l'hydropisie du Péricarde, que j'ai été tenté de transcrire ici tout le Chapitre où il traite de cette Maladie. Mais ayant fait réflexion qu'il y avoit peu de Médecins qui ne fussent pourvus d'un si excellent Ouvrage, j'ai cru qu'il suffiroit d'en extraire le résultat suivant.

OBSERVATION XIII.

“ Il suit de routes ces observations, dit *M. de Senac*, que les si-

gnes qui caractèrisent l'hydropisie du Péricarde , sont la *dureté* du pouls , les *palpitations* , l'*oppression* , un poids sur la région du cœur , les *défaillances* , la *difficulté* de respirer ; mais j'en ai , ajoute-t-il , remarqué un qui rend ces signes moins équivoques , c'est qu'on apperçoit très-clairement entre la troisième , la quatrième & la cinquième côtes , les *flots* de l'eau contenue dans le Péricarde , lorsqu'il survient des palpitations : ce n'est pas qu'on n'entrevoie quelque mouvement semblable dans les palpitations qui ne sont pas accompagnées de l'hydropisie du pericarde ; mais ce n'est pas un mouvement *onduleux* & qui s'étende fort loin. “

OBSERVATION XIV.

L'Hydropisie du Médiastin , ou cet amas d'eau qui se forme entre les deux membranes qui composent cette cloison , n'a pas été inconnue

à Colomb; mais je n'en trouve qu'un exemple, même compliqué avec une autre maladie, qui soit bien constaté. Une femme, dit *Riviere*, se leva de nuit & ouvrit la fenêtre pour prendre l'air. Il lui survint une difficulté de respirer accompagnée de fièvre, de toux & de crachement de sang. Elle sentoit au milieu de la poitrine un grand poids avec une chaleur interne & des piquures en différens endroits de la poitrine. Le troisième jour elle sentit une douleur vers la clavicule droite avec une grande palpitation de cœur, qu'on appercevoit même dans l'hypochondre droit. Par le moyen des saignées & de quelques autres remèdes, cette femme parut guérie; mais peu de jours après étant assise sur une chaise, elle tomba morte sur le pavé de sa Chambre. Le Cadavre ayant été ouvert, on trouva le Médiastin rempli d'une sérosité rougeâtre & les poumons pleins d'un pus puant.

OBSERVATION XV.

Dans les Elémens de Médecine-Pratique * on trouve aussi un exemple d'hydropisie qu'on crut être du Médiastin. “ La Malade , dit l'Auteur , ne touffoit que rarement , & seulement pendant la nuit : son pouls étoit petit & fréquent , & sa fièvre augmentoit un peu le soir. Elle se couchoit tantôt du côté droit , tantôt du côté gauche , mais elle ne pouvoit garder long-temps aucune de ces situations , & elle étoit obligée de se tenir dans son lit presque toujours sur son séant à cause de son essoufflement : son oppression augmentoit même beaucoup d'abord après qu'elle avoit mangé , mais elle n'étoit accompagnée d'aucun sifflement. Elle sentoit de la douleur aux épaules & à la partie supérieure & moyenne de la région épigastrique ,

* Tom. 2. p. 123.

précisément au-deffous du cartilage Xiphoïde , où elle sentoit aussi une espèce de poids. Elle avoit une palpitation de cœur presque continuelle , & son essoufflement alloit quelquefois jusqu'à une suffocation imminente. Pendant la nuit elle se trouvoit encore plus mal que pendant le jour. Point d'œdème d'aucun côté du thorax : seulement la main droite paroïssoit un peu bouffie. Peu de temps après les extrémités supérieures & inférieures du côté droit parurent un peu œdémateuses. Enfin on s'apperçut d'un léger œdème au-devant de la poitrine entre les deux mammelles. La Malade expira dans une foiblesse quatorze jours après que mon Père eut été appelé pour elle en consultation. “

“ Le Cadavre fut ouvert à l'insçu des parens , mais avec beaucoup de précipitation : on ne fit qu'enlever le sternum & plonger le scapel dans la duplicature du Médiastin , d'où il sortit une livre d'eau. On re-

marqua seulement que depuis le sternum jusqu'à la cavité d'où sortoit l'eau, la portion cellulaire de la plûre qui attache au sternum les portions membraneuses du Médiastin avoit plus d'un pouce d'épaisseur, & que cette portion cellulaire étoit squirrheuse & avoit craqué sous le scapel. On ne trouva que fort peu d'eau dans la cavité droite, & l'on se retira, dit-il, sans rien examiner davantage de crainte d'être surpris. "

Peut être que si on avoit cherché le Péricarde, on l'auroit trouvé ouvert, & on auroit reconnu que c'étoit-là que l'eau étoit renfermée: conjecture à laquelle mon père n'a pas été éloigné d'adhérer. Car comme le péricarde est placé dans la duplicature du Médiastin, & qu'en ouvrant celui-ci on peut avoir percé l'un & l'autre, il n'est pas merveilleux que faute d'un examen suffisant on ait pris l'hydropisie du Péricarde pour celle du Médiastin.

OBSERVATION XVI.

Hoffman (*Frederic*) & *Bergerou* nous fournirent chacun un exemple d'hydropisie de la plûre. Un homme, dit *Hoffman*, âgé de 30 ans & d'un tempérament sanguin, qui n'avoit gardé aucun régime dans sa jeunesse, & qui avoit bû avec excès des liqueurs spiritueuses, s'exposa étant au service, à un grand froid, lequel ayant porté principalement à la poitrine, occasionna bientôt une douleur fixe au côté gauche, & une difficulté de respirer. Ayant changé de genre de vie, & passé d'un état pénible à un état tranquille, non-seulement la douleur & les inquiétudes, mais encore la toux & l'oppression augmentèrent à un tel point qu'il étoit obligé quelquefois d'ouvrir les fenêtres pour pouvoir respirer. Il survint ensuite au pied & à la cuisse gauches une enflure qui s'étendoit jusqu'au scrotum,

L'appetit alloit assez bien de même que les déjections, & l'urine étoit d'un jaune clair. Enfin après un violent éclat de rire, il se plaignit sur le champ d'une si grande difficulté de respirer, qu'il sembloit devoir étouffer à tout moment. Le pouls devint foible & inégal, & il survint une toux si violente qu'il expulsoit des crachats teints de sang. Trois jours après ayant perdu ses forces il expira.

Le Cadavre ouvert offrit l'abdomen en bon état ; mais dans le côté gauche du thorax il flotloit une quantité d'eau d'environ sept livres : les vaisseaux du cœur contenoient une concrétion blanche, semblable à une plume à écrire : les poumons étoient comprimés & affaiblés, & l'artère pulmonaire remplie d'un polype se présenta noire, sphacelée, & exhalant une odeur fétide. Ayant, poursuit-il, regardé de plus près la cavité du thorax, nous trouvames sur le dos différens

lambeaux d'une membrane déchirée & séparée des vertèbres & des côtes : marque visible qu'il y avoit eu là un sac membraneux plein d'eau, lequel s'étant ouvert, en avoit versé une grande quantité dans la poitrine, & avoit accéléré la mort du Malade.

Après avoir remarqué que l'eau qui s'extravasa dans la cavité de la poitrine, avoit été enfermée dans un sac membraneux formé par la plûre qui s'étoit séparée des côtes, M. Hoffmann ajoute, si l'on veut enfin examiner la manière de traiter cette cruelle Maladie, il n'est point de doute que dans ce cas on ne puisse pratiquer avec succès la paracentèse, pourvu que le malade veuille se soumettre à cette opération, puisque *Hippocrate* l'a autrefois recommandée dans l'hydropisie de poitrine.

OBSERVATION XVII.

“ L’hydropisie de la Plûre , dit M. Bergerou , n’est autre chose qu’un amas d’eaux entre les deux Membranes qui la composent. Le Malade , ajoute-t-il , qui en étoit atteint , étoit le nommé *Triés de Laroin*. Sa Maladie commença par des points assez légers , qui se faisoient sentir sur toute l’étendue du côté droit de la poitrine : il étoit agité de temps en temps d’une toux assez vive , sans jamais rendre ni phlegme ni crachat. La fièvre lente accompagnoit tous ces accidens , & le malade déperissoit d’une manière très-sensible. Trois mois ou environ après la naissance du mal , il sentit une légère difficulté de respirer , qui fit insensiblement des progrès considérables : elle augmentoit beaucoup lorsqu’il se couchoit du côté non affecté ; il ne pouvoit pas y demeurer long-temps. Du reste il ne sen-

toit jamais ni pésanteur ni tension sur la région du diaphragme. Les extrémités supérieures ni inférieures n'enflèrent jamais : je remarquai seulement une bouffissure presque imperceptible dans le côté affecté , avec ceci de particulier que le malade ressentoit une petite douleur , lorsqu'on le pressoit entre la sixième & septième côte.

Les points que le malade avoit ressentis pendant le cours de la maladie , me firent d'abord présumer que le mal étoit dans l'extérieur de la poitrine. La difficulté de respirer dont il étoit travaillé , principalement lorsqu'il se couchoit du côté libre : l'impossibilité où il étoit d'y rester long-temps , ne me permirent pas de douter de l'existence d'un corps étranger. L'oppression violente dont le malade étoit travaillé , me détermina , malgré sa foiblesse & son épuisement à tenter l'opération sans laquelle il n'auroit pas vraisemblablement vécu deux jours.

On

On lui tira quatre livres de sérosités : le malade en fut d'abord soulagé : il vécut cinq mois après l'opération, malgré le suintement des sérosités qui se fit toujours par la plaie ; & vraisemblablement il auroit poussé sa carrière plus loin, si une attaque de vapeurs épileptiques, à laquelle il étoit sujet depuis long temps, & pour laquelle on ne reclama point de secours, ne l'eût emporté en moins de vingt-quatre heures. A l'ouverture du Cadavre, dit *M. Bergerou* en finissant, on trouva le deux membranes de la plûre fort écartées les unes des autres dans toute leur étendue. “

OBSERVATION XVIII.

Un autre exemple d'hydropisie de la plûre, dont aucun Auteur, que je sçache, n'a fait encore mention, m'a été communiqué depuis peu. C'est à *M. Averos* Médecin à *S. Laurens de la Salanque* & Cor-

respondant de la Société Royale des Sciences de Montpellier, que j'en suis redevable.

“ Un jeune homme, m'écrivit-il, âgé de 18 ans, me consulta vers le dernier période de la Maladie dont il étoit atteint ; car il y avoit trois mois qu'il étoit malade. Il se présenta à moi, ajoute-t-il, avec une légère difficulté de respirer, qui dépendoit non de ce que l'air ne pouvoit s'insinuer dans ses poumons, car je remarquai qu'il y entroit fort aisément ; mais de ce qu'il ne pouvoit en être expulsé qu'avec beaucoup de peine. Il étoit tourmenté d'une toux fort opiniâtre, mais sans crachat purulent : son corps étoit extenué : ce qui avoit fait penser à des personnes de la profession, qu'il avoit un ulcère au poumon. Il se plaignoit d'un poids intérieur qu'il rapportoit à la région épigastrique, & il ressentoit une douleur très-vive en forme de ceinture le long des fausses côtes,

tant du côté droit, que du côté gauche, depuis le Cartilage Xiphoïde jusqu'à l'épine du dos. Cette douleur étoit insupportable lorsqu'il étoit sur son séant : elle diminueoit considérablement lorsqu'il étoit couché. Il avoit la région épigastrique extrêmement gonflée & très-saillante en dehors, de même que l'un & l'autre hypocondre. Son pouls étoit fréquent, mais non foible ni inégal. Il avoit quelquefois le hoquet ; mais non pas aussi fréquemment que la nature du mal le feroit d'abord imaginer."

Au premier coup d'œil, je fus, continue-t-il, fort embarrassé pour le Diagnostic de cette maladie, & j'aurois même resté indécis, si la soif dont le malade étoit pressé, les urines briquetées & l'enflure des extrémités ne m'eussent tiré de mon état de perplexité, en me peignant par des traits assez marqués un mal que ces phénomènes caractérisent en général : je pensai & avec raison que

le malade, qu'on avoit cru pulmonique, étoit hydropique de poitrine, fans connoître pourtant l'espèce d'hydropisie dont il étoit atteint. “

“ J'interrogeai le malade sur les commencemens de son mal : il me répondit que c'étoit la suite d'un effort qu'il avoit fait en se courbant : il ajouta, que peu de temps après il lui sembla qu'il avoit un corps étranger qui lui pesoit dans son ventre (c'étoit sa façon de parler) : qu'il s'apperçut ensuite que sa respiration étoit un peu gênée surtout dans le temps de l'expiration : que ces accidens avoient augmenté de jour en jour, & principalement le poids auquel avoit succédé la douleur qui le ceignoit, & qui le tourmentoit cruellement lorsqu'il se tenoit debout, moins lorsqu'il étoit assis, & presque point du tout quand il étoit couché. Il ne sçut me détailler d'autres circonstances ; mais ceux qui l'avoient vu pendant sa maladie, m'apprirent que son pouls

n'avoit jamais été petit ni inégal. Malgré quelques remèdes le malade mourut peu de jours après. “

“ M. *Averos* trouva le moyen d'ouvrir le cadavre à l'insçu des parens. Je ne rencontrai point, dit-il, d'eau épanchée dans la capacité de la poitrine : le poumon, le péricarde & le médiastin étoient dans leur état naturel. Je promenai ma main dans la cavité du thorax pour chercher le siège de la maladie : je trouvai une tumeur considérable qui occupoit la partie tendineuse & une portion de la musculuse du diaphragme qui étoit fort enfoncé dans l'abdomen. Ayant ouvert cette tumeur, il en découla beaucoup d'eau jaunâtre & d'une odeur desagréable. Je compris donc, & l'examen que j'en fis ne me permit pas d'endouter, que cette tumeur étoit formée par des sérosités qui s'étoient amassées entre le diaphragme & la partie de la plûre qui le tapisse. Je connus alors & par mes yeux & par

mes mains que mon malade étoit
attaqué d'une hydropisie de poi-
trine enkistée, que nul médecin,
que je sçache, dit-il en finissant,
n'avoit encore observée ni décrite.

Maintenant si on examine d'un
côté les effets que doit produire
une eau épanchée dans la poitrine
en une quantité plus ou moins
grande, & cela dans la cavité droite
ou dans la gauche, ou dans ces
deux cavités à la fois: si on exami-
ne aussi ce qui doit résulter d'une
eau enfermée dans le péricarde, ou
dans la duplicature du Médiastin
ou dans celle de la plûre, ou entre
la plûre & les côtes, ou enfin entre
la plûre & le diaphragme; & que de
l'autre on se rappelle tout ce qui
a été observé dans les différens cas
rapportés ci-dessus, on sentira aisée-
ment la liaison de ces effets avec
leur cause, & on n'aura nulle peine
à la faire sentir aux autres.

En premier lieu, il est visible
qu'un épanchement d'eau dans la

poitrine doit toujours être accompagné, 1°. d'une difficulté de respirer. 2°. D'une difficulté de se coucher en un certain sens. 3°. D'une toux sèche ou humide. 4°. D'un poids sur le diaphragme. 5°. D'une douleur fixe au fond de la poitrine. 6°. D'un pouls plus bas qu'à l'ordinaire. 7°. D'une diminution des urines. 8°. D'une enflure à la paupière inférieure ou à quelque'une des extrémités ; & que ces symptomes doivent être plus ou moins sensibles dans les différens périodes de la maladie & selon les différentes circonstances, qui l'accompagnent.

En second lieu, il est aisé de comprendre qu'à tous ces symptomes il doit bien-tôt s'en joindre d'autres, tels que le dégoût, les insomnies, les inquiétudes, les défaillances, l'abaissement de la voix, l'étouffement, la diminution notable des urines, leur couleur briquetée, les enflures aux extrémités & en d'autres parties du corps, le gonflement

douloureux de l'un ou de l'autre *hypocondre* ou de tous les deux, & même de la région épigastrique, les coliques venteuses, la douleur fixe en forme de ceinture le long de la circonférence du diaphragme, ou seulement depuis le cartilage *Xiphoidé* le long des fausses côtes de l'un ou de l'autre côté jusqu'à l'épine du dos, les crachats sanguinolens, &c.

En troisième lieu, on comprendra aussi que des eaux enfermées dans le péricarde ou dans le *Médiastin*, ou entre les deux lames de la plûre, ou entre cette membrane & les côtes, ou entre le diaphragme & la portion de la plûre qui le revêt, doivent amener des phénomènes particuliers.

Posons d'abord qu'il n'y a que la substance cellulaire des poûmons engorgée, & que les sérosités n'ont pas encore inondé la poitrine, on comprendra que plus l'engorgement de cette substance sera grand,

plus les extrémités des bronches seront comprimées, & plus la circulation du sang sera gênée, d'où s'en suivront l'étouffement & la concentration du pouls, suites de l'œdème du pòumon, mais que si les sérosités sont bientôt reforcées ou repompées dans le sang & évacuées par les urines ou par les selles, tous ces accidens * doivent disparoître en peu de temps. Observons toutefois que si ces sérosités restent infiltrées dans les cellules des membranes thorachiques, ou qu'elles forment des tumeurs aqueuses dans la propre substance des pòumons sans se répandre dans aucune des cavités de la poitrine : espèces d'Hydropiques rares que nous n'avons pas ici en vuë, mais dont nous parlerons à la suite de cet écrit, il surviendra quelques autres symptômes, & ceux qui ac-

* *Essais & Obs. de Méd. d'Edinbourg t.6. p. 208. & Mém. de l'Acad. 1748. p. 544.*

compagnent l'épanchement ne se manifesteront point.

Si on suppose ensuite qu'il y a de l'eau épanchée, mais plus ou moins, alors tous les symptomes rapportés en premier lieu doivent se manifester d'une manière plus ou moins sensible, & augmenter considérablement à mesure que la quantité de l'eau épanchée vient à augmenter.

Car 1°. les poûmons ne pouvant se dilater suffisamment, parceque l'eau occupe l'espace destiné à leur expansion, la difficulté de respirer doit être d'autant plus grande qu'il y a plus d'eau extravasée. 2°. Le malade ne pourra se coucher du côté droit si l'épanchement s'est fait du côté gauche, à cause de la compression que le lobe droit souffre de la part du médiastin, chargé alors du poids de toute l'eau contenue dans le côté gauche : il ne pourra aussi par la même raison se coucher du côté gauche, si c'est le côté droit qui soit affecté : ni enfin d'aucun

côté, si les deux cavités de la poitrine sont également inondées; ce qui est fort rare, y ayant ordinairement, comme l'a remarqué *Drélincourt*, un côté moins plein que l'autre; de-là vient que les hydropiques des deux côtés de la poitrine ont d'ordinaire un peu moins de peine à se tenir courbés d'un côté que de l'autre. Mais s'il n'y a des eaux que d'un côté, que le diaphragme se relâche & s'applanisse entièrement de ce côté-là, & qu'enfin le lobe du p^{ou}mon s'oblitére, se dessèche ou se resserre au point de ne faire plus aucune fonction, alors, pourvu que l'autre lobe soit tout-à-fait libre, la respiration paroîtra moins gênée, & le malade pourra quelquefois, sans crainte de suffocation & sans que la toux l'incommode beaucoup, se courber de tout côté: il ne gardera pourtant pas long-temps la même situation, & il se trouvera plus à son aise en se courbant du côté affecté. 3°. Il ne peut

s'épancher de l'eau dans la poitrine, qu'elle n'irrite les poûmons & la trachée artère, & qu'elle n'excite la toux. 4°. Plus la quantité d'eau qui pèse sur le diaphragme fera grande, plus on y sentira de poids & de douleur. 5°. Le pouls doit s'abaisser à cause de l'obstacle qu'opposent au cours du sang les poûmons comprimés par l'eau épanchée. 6°. Plus il se répand de sérosités dans la poitrine, moins il en est porté vers les reins; les urines s'y sépareront donc en moindre quantité, & seront plus colorées. 7°. Enfin il n'arrive guère d'hydropisie de poitrine que dans des sujets où les sérosités prédominent; & cette abondance de sérosités se manifeste ordinairement d'avance par l'enflure de la paupière inférieure ou de quelque une des extrémités; mais ces deux derniers symptomes seuls marquent moins un commencement d'hydropisie de poitrine, qu'une disposition à cette maladie.

Supposons à présent que la maladie a déjà fait quelque progrès, on concevra aisément que tous les symptômes dont nous venons de rendre raison, auront dû augmenter encore davantage; & par une suite nécessaire qu'il se fera fait de mauvaises digestions, que le malade sera tourmenté par des flatuosités, qu'il sera dégoûté, qu'il ur Metauxnera beaucoup moins qu'à l'ordinaire, que les urines seront briquetées, que son pouls sera petit, inégal & intermittent, qu'il tombera fréquemment en défaillance, qu'il sera fort inquiet, que sa voix sera basse, que ses crachats seront quelquefois teints de quelques filets de sang, qu'il ne pourra se tenir dans son lit que sur son séant, qu'il cr Metauxnera le sommeil, & s'il s'affoupir, qu'il s'éveillera bientôt avec frayeur de crainte d'étouffer, que la chaleur du lit faisant raréfier son sang & augmentant par-là son oppression, il lui tardera de se lever, & qu'il

restera presque nuit & jour assis, que son oppression ira quelquefois jusqu'à l'étouffement, que ses enflures gagneront les cuisses & s'étendront jusqu'à la poitrine, au bras & à la main du côté affecté; on n'aura donc nulle peine à rendre raison de tous ces phénomènes: c'est pourquoi je me dispenserai volontiers de ce soin: mais je ne puis pas me dispenser de même de rendre raison de quelques autres particularités, car quoique j'en aie déjà donné une idée dans l'Observation que j'ai rapportée ci-dessus, il ne sera pas inutile de les expliquer ici un peu plus en détail.

Il est visible que la douleur fixe en forme de ceinture le long des fausses côtes dépend du poids des eaux qui ont inondé les deux cavités de la poitrine, & qui causent des tiraillemens dans les fibres nerveuses du diaphragme, & que lorsqu'il n'y a des eaux épanchées que d'un côté, la douleur ne doit s'étendre le long

de la circonférence de ce muscle que depuis le Cartilage *Xiphôide* jusqu'à l'épine du dos, du côté droit si c'est là que se soit fait l'épanchement, ou du côté gauche, si c'est le côté affecté.

A l'égard du gonflement & de la tension douloureuse de l'*hypochondre droit*, qui en a imposé à des Praticiens assez étrangers en Médecine pour croire que ce fût un *Hepatitis*, on aura peut-être un peu plus de peine à comprendre quelle influence peut avoir sur ce phénomène un épanchement de sérosités dans la cavité droite de la poitrine. Mais la difficulté s'évanouira, si on fait réflexion qu'à mesure que les eaux s'accumulent dans cette cavité, le diaphragme qui est naturellement vouté vers la poitrine, doit être poussé en embas de ce côté-là, & forcé peu à peu de s'applanir, & qu'il ne peut s'applanir sans que le foie qui est situé sous sa voute, & qui occupe presque entièrement

l'hypochondre droit, ne soit poussé en dehors & en embas, quelquefois même jusqu'au niveau du nombril (a); & conséquemment que l'hypochondre droit ne soit gonflé, tendu & douloureux.

Par la même raison on concevra que l'hypochondre gauche doit s'élever & se tendre, si les eaux assiègent le côté gauche de la poitrine, comme l'ont remarqué *Zacutus*, *Riviere* (b), *Morand*, &c. Enfin si les deux cavités du thorax sont inondées, non-seulement les deux hypochondres, mais encore la région épigastrique, poussés en embas par le diaphragme applani, doivent se gonfler & devenir douloureux, comme l'a observé *Charles le Pois* (c).

Les enflures qu'on observe ici ne

(a) *Manget Bibl. med. t. 3. part. 1. pag. 204.*

(b) *Obs. 58. cent. 1.*

(c) *De morb. à seros. coll. sect. 3. cap. 7. obs. 54.*

peuvent être attribuées qu'à la sérosité épanchée dans la poitrine, (supposé que par une disposition particulière des humeurs, elles n'ayent pas précédé l'épanchement) d'autant-plus qu'on sçait d'ailleurs, que lorsque le sang trop épais ou gêné dans son cours laisse échapper la sérosité par les pores des tuniques des artères ou par les vaisseaux exhalans & qu'il commence à la verser dans quelque cavité, ou dans le tissu cellulaire de quelque partie que ce soit, on voit d'abord paroître des enflures œdémateuses aux extrémités inférieures, soit par la communication du tissu cellulaire de toutes les parties intérieures & extérieures: communication reconnüe des anatomistes, & prouvée d'ailleurs tant par l'ouverture des cadavres des gens morts de l'hydropisie qu'on appelle *anasarque*, que par la pratique journalière des Bouchers qui font pénétrer leur soufle dans toutes les parties des animaux qu'ils égorgent:

soit à cause du poids de la sérosité qui l'entraîne vers les parties inférieures, sur tout dans les malades qui ne restent pas toujours au lit : soit enfin à cause du retour difficile du sang des extrémités inférieures, qui fait qu'il y séjourne plus longtemps & qu'il y verse une plus grande quantité de sérosité. Ensuite ces enflures s'étendent aux jambes, aux cuisses, aux lombes, aux bras, aux mains, aux côtés du thorax, au scrotum, même au visage, parceque le tissu cellulaire de toutes ces parties s'abreuve & se remplit successivement ; & cela tantôt de l'un ou de l'autre côté, tantôt dans toute l'habitude du corps selon le lieu de l'épanchement ou selon son ancienneté. Quelquefois ces enflures disparoissent avant la mort par la raison que nous en avons donnée ci-dessus.

Enfin le mal empirant, on ne sera pas surpris que les forces du malade s'épuisent, que son ventre s'enfle, que son visage devienne pâle, que

les vaisseaux de son col se dilatent plus qu'à l'ordinaire, que ses yeux s'enfoncent, que ses inquiétudes augmentent, qu'il ait de la peine à se remuer, que ses défaillances deviennent plus fréquentes, que ses crachats soient sanguinolens, que son éssoufflement soit porté à son plus haut degré, & qu'il périsse par la suffocation ; ou que sans une extrême difficulté de respirer son pouls continue d'être concentré, petit, inégal & intermittent, que ses extrémités deviennent froides de même que son nez & le reste de son visage, ou l'une de ses joues, qu'une froideur générale s'empare de tout son corps, & qu'il expire dans une défaillance.

Il ne nous reste présentement qu'à rendre raison en peu de mots des phénomènes particuliers aux hydropiques de poitrine enkistées. On trouvera dans l'ouvrage de M. de *Senac* tout ce qu'on pourra souhaiter sur l'hydropisie du Péricarde, & on pour-

ra appliquer tout ce qu'il en dit à celle du Médiastin ; car les symptômes de ces deux maladies ne pouvant être que les mêmes, il n'est pas possible de les distinguer l'une de l'autre, quoiqu'il semble que les hydro-piques du Médiastin, toutes choses d'ailleurs égales, doivent souffrir un peu moins que les hydro-piques du Péricarde ; mais cette différence est trop fine pour être apperçue aisément. Le moyen en effet de discerner si c'est dans le Médiastin, ou dans la Capsule logée dans le Médiastin que réside la cause du mal ? Après tout à quoi serviroit une distinction entre deux maladies ou incurables, ou qui ne peuvent être guéries que par la même opération, ainsi qu'on le verra ci-après ?

Il est rare que des enflures, du moins considérables, accompagnent les hydro-pisies de poitrine enkistées, & s'il en paroît, ce n'est ordinairement que peu de jours avant la mort. Les sérosités étant alors ren-

SUR LES HYDROPIQUES. 101
fermées entre deux membranes dont
les parois sont assez compactes pour
ne pas les laisser suinter à travers
leurs pores, elles ne s'insinuent pas
dans le tissu cellulaire des parties
voisines, ou ne s'y insinuent que
lorsque ces membranes viennent à
se relâcher, & que la mort approche.
Mais si au lieu de s'amasser entre les
deux lames de la plûre, comme M.
Bergerou le rapporte, les sérosités
s'amassent entre la plûre & les mus-
cles inter - costaux, alors on verra
paroître des enflures du côté où l'a-
mas se sera fait, depuis les pieds
jusqu'au scrotum, comme l'observa
Hoffman.

Ces maladies se terminent le plus
souvent par la suffocation, parceque
les eaux retenues dans leur kiste
s'accroissent à un tel point qu'elles
arrêtent soudain le mouvement du
cœur, ou qu'elles interceptent tout-
à-coup la respiration ; ou parceque,
le kiste venant à crever, elles inon-
dent entièrement la poitrine, &

étouffent le malade.

Le Péricarde & le Médiastin entre les deux lames duquel il est logé, étant placés vers le milieu de la poitrine, & le Médiastin étant même attaché au sternum & au diaphragme, auquel est aussi attaché le Péricarde, il n'est pas étonnant que dans l'hydropisie qui attaque ces parties, les malades sentent un grand poids & une douleur fixe au devant du sternum, & au dessous du Cartilage Xiphoïde. On ne doit pas non plus être surpris qu'ils ne puissent rester long-temps couchés d'aucun côté, ni sur le dos, & qu'ils soient obligés de se courber un peu sur le devant : situation qui leur est moins incommode, le sternum supportant alors le poids des eaux. Ces malades lorsqu'ils se mettent sur leur séant, doivent aussi sentir une espèce de flot qui leur monte depuis le Cartilage Xiphoïde jusqu'aux clavicules, comme mon père l'a remarqué dans une personne qu'il soupçonnoit at-

SUR LES HYDROPSIES. 103
taquée d'une hydropisie du Péricarde ; mais qu'il n'eut pas la liberté de faire ouvrir après sa mort. Enfin ils doivent être tourmentés par des palpitations de cœur continuelles à cause de l'obstacle que les eaux opposent aux mouvemens alternatifs de cet organe, & leur mort doit souvent être subite à cause de l'interruption du mouvement du cœur, & de la respiration.

Un des principaux usages du diaphragme étant d'aider à l'inspiration en s'aplanissant & en s'éloignant des poûmons, & à l'expiration en se relevant, se voutant, & rétrécissant la cavité de la poitrine, il est clair que si entre ce muscle & la membrane qui le recouvre du côté de la poitrine, il se forme un amas d'eau, lequel par son poids tienne le diaphragme abaissé, & même vouté vers l'abdomen, l'inspiration sera aisée, & l'expiration au contraire difficile, pourvu que la cavité de la poitrine soit d'ailleurs libre, com-

me on le suppose ici. Dans cette supposition, on n'aura aussi nulle peine à rendre raison de tous les autres phénomènes que M. *Averos* a observés dans cette hydropisie enkistée, principalement pourquoi dans ce cas-là le pouls n'étoit point petit ni inégal.

Revenons à l'hydropisie de poitrine proprement dite. De tous les signes qui aident à faire connoître cette maladie, il n'en est guère qui, outre la difficulté de respirer, ayent été observés plus constamment par tous les Auteurs que j'ai lûs, que la petitesse & l'inégalité du pouls, de sorte que si on voit une personne, qui sans être Asthmatique, ni Empyique, ni pulmonique, ait de la peine à respirer sur tout vers l'entrée de la nuit, & à se coucher sur le dos ou sur l'un des côtés, qu'il touffe & ait un pouls petit & inégal, on sera fondé à annoncer une hydropisie de poitrine naissante, sur tout si la personne est cachecti-

que, ou a de la disposition à le devenir, ou a été mal guérie d'un rhume de poitrine; & on pourra juger que l'hydropisie est commencée s'il paroît des enflures aux pieds ou à la paupière inférieure, & si les urines coulent en moindre quantité: car les poûmons ne peuvent être comprimés par des sérosités extravasées, que le cours du sang ne soit gêné, & que les battemens du cœur ne deviennent petits & irréguliers; & il ne peut s'épancher des sérosités dans la poitrine, que le couloir des reins n'en soit frustré, & que la quantité des urines ne diminue. Enfin si les enflures augmentent & s'étendent jusqu'au sternum, si le malade sent un poids sur le diaphragme & une douleur fixe le long des fausses côtes, s'il ne peut respirer que le tronc élevé, si après un court sommeil il s'éveille avec frayeur, s'il tombe quelque fois en défaillance, on comprendra que l'hydropisie est confirmée, & invétérée.

Si on se rappelle tout ce que nous venons de dire, qu'on connoisse les signes de toutes les maladies qui peuvent avoir leur siége dans la poitrine ou dans la région supérieure du bas ventre, & qu'on fasse attention à ce qui a précédé dans tous les cas, on n'aura nulle peine à distinguer l'hydropisie de poitrine, 1°. Des maladies aiguës, telles que la Plûresie, la péripneumonie, l'hémoptisie, le catarrhe suffocant, l'hépatitis, &c. 2°. Des maladies chroniques, telles que l'asthme, les pâles couleurs, l'essoufflement & la toux causée par des tubercules au pòumon, ou par d'autres concrétions, la phthisie, l'empyème, le squirrhe au foie, à la rate, &c. l'embarras sera de la distinguer de la Vomique du pòumon & de l'abcès au foie.

Dans ces deux cas on trouvera de la difficulté de respirer, de se coucher même en un certain sens, avec un pouls petit & irrégulier. Mais

s'il n'a rien précédé de ce qui annonce d'ordinaire une hydropisie de poitrine, si on ne voit point paroître d'enflures ni aucune diminution dans les urines, & qu'on trouve seulement, comme *Tulpius* * l'a observé, une petite toux tantôt sèche, tantôt humide, qui après quelque temps soit suivie de difficulté de respirer, de défaillances, d'amaigrissement, sans que les crachats soient purulens ni sanguins, on peut avec fondement conjecturer une Vomique du pòumon, sur tout s'il survient des redoublemens de fièvre lente, des frissons & d'autres signes d'une suppuration, qui peut être suivie de la rupture de la Vomique & de l'expectoration du pus qui s'y est formé. Que si la Vomique s'est ouverte & qu'elle ait versé le pus dans la capacité de la poitrine: comme c'est alors un Empyème,

* *Lib. 2. Obs. cap. 10.*

on le connoîtra par les signes de cette maladie.

On connoîtra l'abcès au foie par l'inflammation qui aura précédé & par les autres signes qui annoncent une suppuration dans ce Viscère, & que nous ne rapporterons pas ici, d'autant plus qu'on les trouvera très-bien exposés dans *Boerhaave*, dans son Commentateur *Van-Swieten* (a), & dans beaucoup d'autres Auteurs.

Nous ne nous arrêterons point à indiquer les causes soit prochaines, soit éloignées de l'hydropisie de poitrine : nous renvoyerons là-dessus aux Auteurs qui ont traité de l'hydropisie en général. Seulement nous ferons remarquer que cette Maladie succède (b) ordinairement à l'Anasarque, à l'Ascite, à l'Hydrocèle, à la Cachexie, à la Jaunisse, à la toux férine, au Catarrhe

(a) *Tom. 3. p. 106. & suiv.*

(b) *Bonet, anat. pract. tom. 1 & 2. passim.*

suffocant, à de longs & fréquens paroxismes d'Asthme, à des rhumes de poitrine négligés, à la phthisie, à la fièvre étiq̄ue, quelquefois à la pleurésie, à la péripneumonie, à la rougeole, à une fièvre continue, à une playe à la poitrine qu'on a trop tôt fermée *, à une gale repercutée, à la goutte qu'on a imprudemment suspendue, au dessèchement des vieux ulcères, à la suppression des cautères : en un mot à presque toutes les Maladies où les humeurs ont perdu leur consistance naturelle, ou dont la sérosité trop abondante ne se mêle presque pas avec les autres parties, & sur tout aux maladies qui relâchent les vaisseaux pulmonaires & laissent des embarras dans les p̄mons, ou dans les membranes qui revêtent intérieurement la poitrine. Dans tous ces cas il est naturel qu'il se fasse un épanchement de sérosités dans cette cavité.

* *Obs. de Méd. d'Edinb. t. 2. p. 395.*

Au reste l'épanchement ne se fera que d'un côté de la poitrine, si ce qui l'occasionne, ne se trouve que d'un côté; ou même si des deux lobes du p^oumon imbibés de sérosité, il en est un qui ait plus de facilité que l'autre à s'en débarrasser, parce que par la continuité du tissu cellulaire, à mesure que le lobe droit, par exemple, verse sa sérosité & se desemplit, il reçoit la sérosité du gauche: par-là celui-ci se trouve bien-tôt dégagé, & il ne se fait point d'épanchement de son côté.

On peut appliquer ce que nous venons de dire à l'hydropisie qui attaque les deux côtés du thorax, aussi bien qu'aux hydropisies particulières qui se forment entre les côtes & la Plûre, ou dans le duplicature de cette membrane, ou entre les deux lames du Médiastin, ou dans la cavité du Péricarde, ou entre le diaphragme & la membrane qui en tapisse la surface supérieure.

L'hydropisie de poitrine, avons-

nous dit dès l'entrée, passe communément pour une maladie incurable : mais l'est-elle toujours réellement, lorsque les eaux sont épanchées dans la cavité du Thorax ? C'est ce que la raison & l'expérience ne permettent pas de penser.

Vouloir guérir l'hydropisie de poitrine qui survient à un pulmonique, ou celle qui attaque une personne épuisée par un Asthme invétéré, ou consumée par une longue fièvre étique, ou tourmentée depuis long-temps d'une Ascite, ou enfin affligée de toute autre maladie qui ait porté dans les viscères des atteintes mortelles, ce seroit ne pas connoître les bornes actuelles de l'Art.

Qu'une hydropisie de poitrine invétérée soit de même incurable, quelle qu'en ait été la cause antécédente, on n'en sera pas surpris si on considère que les tuniques des vaisseaux & la substance des pûmons ont été rongés ou pourris par l'eau

qui a croupi long-temps. Mais si, comme il arrive quelquefois, cette maladie attaque brusquement des gens assez bien constitués d'ailleurs, si on n'a pas donné le temps à la férosité extravasée d'oblitérer entièrement les deux lobes du poumon, ou de se changer en une espèce de saumure capable de détruire l'organisation de ce viscère & de gangréner les tuniques des vaisseaux sanguins, pourquoi ne pourroit-on pas se flater d'en obtenir la guérison? L'eau répandue dans la capacité de la poitrine, une fois vidée par une opération convenable, on en peut tarir la source par l'écoulement qu'on entretient autant de temps qu'il est besoin, & par des remèdes intérieurs appropriés.

OBSERVATION XIX.

A cela la raison ne trouve rien qui répugne, & l'expérience a souvent fait voir la possibilité de cette guérison.

guérison. Les exemples que j'ai cités ci-dessus en font foi, auxquels j'ajouterai encore celui dont *Bianchi* fait mention. Il nous apprend que la Paracentèse fut faite hardiment & avec succès à un jeune homme vigoureux pour une hydropisie de poitrine récente.

Que pourra-t-on nous opposer ? Osera-t-on s'inscrire en faux contre tous ces exemples ? Il n'y a pas apparence ; mais on répondra sans doute qu'il y a eu des Médecins qui ont rejeté absolument la paracentèse à la poitrine, & qu'il y en a eu d'autres qui l'ont tentée infructueusement. A la tête des premiers on met *Salvus* (a) & *Mercatus* (b), qui ont prétendu, 1°. Que l'ouverture de la poitrine est dangereuse. 2°. Qu'elle est insuffisante, en ce qu'après l'évacuation de l'eau, il reste encore la cause qui peut en

(a) *Lib. de cur. morb. cap. 5.*

(b) *Tom. 3. lib. 2. de morb. intern. cap. 4.*

faire épancher de nouvelle. 30.
 Qu'on ne manque pas de remèdes
 capables de faire sortir les sérosités
 extravasées dans la poitrine, sans
 qu'il soit besoin d'avoir recours à la
 Chirurgie. A ces deux Auteurs on
 peut joindre *Riviere* (a) & *Lazer-*
me (b) deux fameux Praticiens de
 Montpellier, qui n'ont pas pensé
 sur l'ouverture de la poitrine plus
 favorablement que *Salius* & *Mer-*
catus.

Parmi ceux qui dans l'hydropisie
 de poitrine ont tenté infructueuse-
 ment la Paracentèse, on cite princi-
 palement *Houlier*, Médecin de Pa-
 ris, qui fait mention (c) de deux
 malades, dont l'un fut opéré &
 mourut, la toux & la soif étant sur-
 venues & les poûmons s'étant dessé-
 chés; & dont l'autre qui ne fut pas

(a) *Prax. Méd. lib. 7. cap. 5.*

(b) *Curat. morb. peēt. pap. 198.*

(c) *Comm. in aph. 14. l. 6.*

opéré mourut aussi, son p^oumon s'étant tout-à-fait pourri.

Il est vrai qu'il y a eu bien des Médecins tant anciens que modernes qui ont reproché la paracentèse de la poitrine, comme ils reprochoient celle du bas-ventre; mais il y en a eu aussi beaucoup, du nombre desquels sont *Boërhaave*, *Hoffman*, *Heister*, & quelques autres, qui sans l'avoir eux-mêmes pratiquée, n'ont pas manqué à l'exemple d'*Hippocrate* de la recommander.

On trouve dans *Cœlius Aurelianus* * les raisons qu'alléguoient les anciens au sujet de la paracentèse au bas-ventre, les uns pour condamner, les autres pour approuver cette opération. Pour la paracentèse de la poitrine, on a tort de la représenter comme dangereuse, puisque indépendamment des observations que nous avons ci-dessus rapportées, on l'a vu réussir tant de

* *Lib. 3. de morb. chron. cap. 8.*

116 OBSERVATIONS
fois à l'occasion des plaïes reçues
dans cette partie.

Quant à son insuffisance, j'avoue
avec *Celse* que l'évacuation seule
des eaux * ne guérit point ; mais je
soutiens avec lui qu'elle fait place
à des remèdes dont leur présence
empêcheroit l'effet. L'opération ne
sera donc pas insuffisante, pourvu
qu'on se conduise comme ceux qui
par ce moyen ont obtenu une gué-
rison radicale.

A l'égard des remèdes qu'on van-
te pour la guérison de l'hydropisie
de poitrine, je conviens qu'ils ne
manquent guère de soulager le ma-
lade au point que quelquefois il se
croit guéri. Mais je dois ajouter
d'après *Hippocrate & Rivière*, &
d'après les observations de mon père
& les miennes, que tous ceux qui
ont paru guéris de l'hydropisie de
poitrine par des remèdes internes,
sont retombés peu de jours après

* *Lib. 3. cap. 10*

dans le même état, & ont péri misérablement sans qu'aucun moyen ait pu les garantir. Loin même de trouver dans les Auteurs quelque exemple de guérison de cette maladie par le seul moyen des remèdes pris de la Pharmacie ou de la Chimie, on ne trouve que des exemples de mort malgré ces mêmes remèdes. Ce seroit donc en vain qu'on se flatteroit de guérir les hydropiques de poitrine sans le secours de la Chirurgie.

Et afin qu'on ne me soupçonne point de vouloir en imposer à personne, je rapporterai ici deux observations pour confirmer ce que je viens de dire.

OBSERVATION XX.

Le 21 de Juin 1646, je fus appelé, dit *Riviere* *, pour M. Verchand Citoyen de Montpellier, âgé de 50 ans, & qui depuis trois mois

* Cent. 4. obs. 3.

étoit tourmenté d'une grande difficulté de respirer, à l'occasion de laquelle il avoit fait beaucoup de remèdes, mais inutilement. Je le trouvai qui étouffoit & qui alloit presque rendre le dernier soupir. Je le jugeai hydropique de poitrine, ne voyant aucune marque d'Asthme : d'ailleurs ses jambes étoient œdémateuses & son ventre commençoit à s'enfler comme dans l'Ascite. Il y avoit deux mois qu'il ne s'étoit point couché, & qu'il étoit obligé de rester nuit & jour assis sur une chaise le tronc élevé. Désespérant de sa guérison, continue le même Auteur, je ne voulois lui rien ordonner, mais me rendant à ses instantes prières, je lui conseillai pour le lendemain un bolus fait avec un scrupule de mercure doux & demi scrupule de diagrède dans la conserve de roses. Il alla sept fois à la selle & il vida une grande quantité de sérosités ; ce qui lui procura le même jour un grand soulagement : en-

forte qu'il respira avec beaucoup plus de facilité qu'auparavant. Ce remède fut réitéré deux jours après avec le même succès, & la nuit suivante il s'étendit dans son lit sans aucune oppression. Son ventre s'étant abaissé, j'examinai, poursuit-il, ses hypochondres, & je trouvai la ratte enflée & squirrheuse; ce qui me détermina à lui prescrire des apozèmes apéritifs avec le sel de tartre & l'esprit de soufre, des fomentations & des linimens sur les hypochondres, & une Médecine pour chaque troisième jour. Ces remèdes ayant été continués pendant quinze jours, il se trouva si bien qu'il se crut tout-à-fait guéri. Néanmoins, ajoute *Riviere* en finissant, à peine un mois se fut-il écoulé que tous les symptômes revinrent, que son ventre s'enfla davantage, & que deux mois après il expira.

OBSERVATION XXI.

Mon père raconte * qu'au mois de Septembre 1739, il fut appelé à la Campagne pour Madem. de L... âgée de 25 à 30 ans, & qu'il l'a trouva attaquée d'une hydropisie de poitrine. Il y avoit infiltration & épanchement. Il n'avoit précédé ni pleuresie ni péripneumonie. La Malade ne pouvoit se tenir que sur le côté droit, la tête appuyée sur un oreiller fort élevé. Son bras droit étoit enflé : la partie droite de la poitrine & du visage étoit œdémateuse : le bas-ventre étoit aussi enflé, & les extrémités inférieures étoient œdémateuses. La Malade avoit une grande difficulté de respirer accompagnée d'une toux continue ; & parmi les sérosités qu'elle crachoit abondamment, on voyoit quelquefois des filamens de sang. Sa

* *Elem. de Méd. t. 1. p. 269.*

langue étoit couverte d'un limon épais & blanchâtre, & sa fièvre augmentoit considérablement tous les soirs. Mon père lui fit donner d'abord un lavement émollient & purgatif qui la vida copieusement. Le soir elle prit du blanc de baleine & un julep anodin : le lendemain elle fut purgée avec un minoratif. Ensuite elle usa de ptisanes pectorales, d'opiates béchiques légèrement purgatives & diuretiques, de juleps, &c. Mon père s'en retourna après avoir averti les parens de la malade qu'il falloit incessamment en venir à la ponction, si l'on vouloit prévenir les suites funestes de cette maladie.

Mon père ajoute, qu'il auroit été avantageux pour la malade que l'opération eût été déjà faite; & il y a apparence que son mal n'auroit pas fait de si grands progrès: car comme l'a fort bien remarqué Hippocrate, ainsi que nous l'avons déjà observé, ceux à qui on a trop longtemps différé l'opération, devien-

ment enflés & du ventre & des parties naturelles & de la face ; ce qui a été même selon sa remarque , une occasion d'erreur pour quelques-uns , qui par l'enflure du ventre & des pieds jugeoient que ce n'étoit qu'une Ascite. Cependant les remèdes prescrits par mon père agirent si efficacement , qu'après une quinzaine de jours la malade parut guérie. Elle avoit beaucoup craché , elle avoit sué , & elle avoit rendu beaucoup de matières séreuses par les selles. Ses urines avoient même coulé involontairement & si abondamment qu'elles avoient traversé les matelas & avoient inondé le dessous du lit. Toutes les enflures s'étoient dissipées. La malade se leva , prit du lait pour appaiser un peu de toux qui lui restoit. Il se passa environ un mois , après lequel la malade retomba dans le même état où mon père l'avoit vue. Envain son Chirurgien tâcha de la soulager. Le mal fit des progrès si rapides ,

que la malade mourut au commencement du mois de Décembre, après avoir jetté beaucoup de sang par les crachats.

Après de tels témoignages, on me croira sans doute quand je dirai que j'ai vu aussi moi-même par occasion un hydropique de poitrine, qui étoit visité par un autre Médecin, & qui mourut lorsqu'il se crut guéri. Mais revenons à l'opération.

La Paracentèse, dira-t-on, fut infructueuse entre les mains du savant *Houlier*; & il est à craindre qu'elle ne le soit entre les mains de ceux qui voudront désormais la tenter. A cela je réponds avec *Zacutus*, que la mort n'est pas une raison suffisante pour improuver un remède; car quelquefois les Malades meurent malgré les secours les plus efficaces & le mieux indiqués, le mal étant alors supérieur aux forces de la nature & de l'art. D'ailleurs, comme

Hippocrate le dit (*a*), on n'exige pas d'un Médecin qu'il guérisse tous ceux qu'il a entre ses mains ; mais il suffit selon *Galien* (*b*) que le Médecin fasse ce que la raison & l'expérience lui suggèrent. Que si cette Opération n'a pas réussi à quelques Praticiens, c'est parcequ'ils l'ont entreprise trop tard, ou qu'ils ont eu le malheur d'opérer des hydro-piques absolument incurables.

Allons plus loin. Quand cette opération ne réussiroit pas toujours dans les cas mêmes qu'on jugeroit les plus favorables, ce ne seroit pas une raison pour la rejeter ; il faudroit pour cela qu'elle ne réussit jamais, ce qu'on n'oseroit avancer. Ne sçait-on pas que la Paracentèse ne réussit pas toujours dans l'hydro-pisie du bas-ventre ? Cela n'empêche pourtant pas d'y avoir recours, quelquefois même sans qu'on en at-

(*a*) *Lib. 1. prog. text. 2.*

(*b*) *Lib. 6. sect. 8. comm. ultim.*

tende un long soulagement. En partant de cette réflexion les plus timides ne craindront point dans l'hydropisie de poitrine de recourir à la Chirurgie, sur tout si on se rappelle les heureux succès qu'elle a eu dans les occasions dont j'ai parlé ci-dessus, & si on considère avec un savant Praticien (a) dont parle *Schenckius*, (b) que c'est le seul secours sur lequel on puisse dans ce cas fonder quelque espérance. Car, comme nous l'avons déjà dit, on n'a aucun exemple de guérison par le moyen des remèdes internes, & on a vu plusieurs hydropiques de poitrine guéris par le moyen de la Paracentèse. Or peut-on balancer entre des remèdes absolument inefficaces, & une opération qui a sauvé la vie à plusieurs malades ?

On ne manquera pas de m'opposer l'autorité même de mon père,

(a) *Mentzelius*.

(b) *Obs. Med. lib. 2. p. 219.*

qui, dans ses Elémens de Médecine Pratique *, a reconnu plus d'une espèce d'hydropisie de poitrine, & qui est convenu qu'on ne pouvoit pas toujours pratiquer la paracentèse. Mais à cet égard je ne suis pas d'un avis différent de celui de mon père ; car, je n'ai jamais prétendu qu'on dût employer cette opération pour l'hydropisie de poitrine, par infiltration, & sans qu'il y eût des eaux extravasées, non plus que dans quelques autres cas rares dont j'ai promis de parler à la suite de cet écrit. Mon but n'a été ici que de faire mieux connoître l'hydropisie de poitrine avec épanchement de sérosités dans la capacité, & de recommander la paracentèse, comme absolument nécessaire, dans ce cas-là.

Dira-t-on que l'hydropisie de poitrine, même avec épanchement, ne s'annonce pas d'ordinaire par des

* Tom. 2. p. 121.

signes infaillibles, & qu'il seroit honteux à un Médecin & à un Chirurgien d'opérer un Malade qu'ils croiroient hydropique de poitrine, & qui ne le seroit pas? Eh! quels reproches n'auroient-ils pas alors à effuyer & de la part du Malade à qui on auroit fait inutilement une blessure à la poitrine, & de la part des assistans qui, en général, n'acquiescent qu'avec beaucoup de peine à quelque opération que ce soit?

Je réponds d'abord qu'il est impossible de méconnoître cette Maladie, lorsqu'on en sçait bien l'histoire, qu'on fait attention à son commencement, qu'on la suit dans son progrès, qu'on en combine toutes les circonstances, & qu'on ne se décide qu'après un mûr examen de tous les symptomes & après de sérieuses réflexions sur ce qui peut leur avoir donné lieu.

De plus, je dis que même en cas de méprise, la honte qui rejailliroit sur le Médecin & sur le Chirurgien

feroit bien peu de chose, s'ils n'a-
voient agi que sur l'avis unanime de
leurs Confrères appelés en consul-
tation, sur tout si les uns & les au-
tres avoient également à cœur l'in-
térêt des Malades, & s'ils étoient
animés du même zèle pour l'avance-
ment de la Profession. D'ailleurs, ce
qui ne pourroit être tout au plus
qu'inutile à un ou deux malades en
cas de méprise, deviendroit infini-
ment avantageux à beaucoup d'au-
tres, si cette opération étoit plus
souvent mise en usage, & que le pu-
blic se familiarisât avec elle, com-
me il s'est familiarisé avec la ponc-
tion au bas-ventre dans le cas de
l'Ascite. J'ai dit que la ponction à la
poitrine ne pourroit tout-au-plus
qu'être inutile; car je soutiens avec
M. Morand, qu'il n'y a nul danger
à la faire, & que la blessure qu'y
feroit le *Trois-car* ne seroit ni plus
difficile ni plus longue à guérir que
celle que cet instrument fait au bas-
ventre, & qu'on voit se cicatrifer du
soir au matin.

Toute

Toutefois nous ne conseillons pas d'opérer indistinctement tous les hydropiques de poitrine ; ce n'est qu'à ceux en qui, sans aucune maladie incurable qui ait précédé, s'est fait un prompt épanchement de sérosités dans leur poitrine, que nous sommes d'avis de faire la ponction, supposé même qu'on n'ait pas laissé trop vieillir leur mal. Car, si l'on veut avoir un heureux succès, il faut pratiquer cette opération de bonne heure (*a*), & avant que les viscères aient reçu de mauvaises impressions.

Il seroit inutile de rapporter ici la manière de faire cette opération, on la trouvera décrite ailleurs, principalement dans les Institutions de Chirurgie (*b*) de M. Heister ; & il seroit sans doute superflu d'aver-

(*a*) *Hipp. Epid. l. 6. sect. 7.*

Thèse. *An quo maturior eo felicior thoracis paracent.*

(*b*) *Part. 2. sect. 4. cap. 108.*

tir qu'on doit la pratiquer du côté affecté, s'il n'y en a qu'un qui le soit, & que, lorsqu'ils le sont tous deux, on doit commencer par ouvrir celui vers lequel le malade se couche plus aisément, & n'en venir à l'opération de l'autre côté, que lorsqu'on voit que l'ouverture d'un seul est insuffisante. Mais nous ne devons pas omettre qu'en cas qu'à l'hydropisie de poitrine se fût jointe une hydropisie du bas-ventre, ou que celle-ci eût succédé à celle de poitrine, ou se fût formée en même temps, il faudroit faire d'abord la ponction au bas-ventre, & le lendemain, ou quelques jours après, en venir à celle de la poitrine.

Nous ferons encore remarquer qu'on ne doit pas se borner à la simple ponction, qui, à proprement parler, ne doit servir qu'à constater la maladie, ou à soulager promptement le malade lorsque la suffocation est à craindre; car le lendemain, ou peu de jours après, il faut

avec le Bistouri ou la Lancette ouvrir la poitrine entre la seconde & la troisième, ou entre la troisième & la quatrième des fausses côtes, c'est-à-dire qu'il faut faire en forme l'opération qu'on appelle de l'*Empyème*, de la façon qu'on la pratique aujourd'hui, & non par le moyen du Cautère actuel ou potentiel, comme le conseilloit *Charles le Pois* d'après *Aëtius*; à moins que des raisons particulières n'obligassent de préférer ces moyens à l'instrument tranchant.

Enfin nous devons avertir, 1^o. qu'on ne doit pas évacuer * toutes les eaux à la fois, soit pour ne pas exposer le malade à quelque foiblesse, soit pour ménager l'expansion des poûmons & empêcher qu'elle ne se fasse trop brusquement. 2^o. Qu'il faut entretenir la playe ouverte autant de temps qu'il est nécessaire, pour tarir la source de ces eaux.

* *Mém. de l'Acad. de Chir. t. 2. p. 551.*

A l'égard de la conduite que le Médecin & le Chirurgien doivent tenir après l'opération, comme elle doit être un peu différente, selon les différens sujets attaqués d'hydropisie de poitrine, & selon les différentes circonstances de cette maladie, nous la laisserons entièrement à leur prudence. Nous dirons seulement en général que pour débarrasser le sang des sérosités dont il pourroit encore être surchargé, pour empêcher qu'il ne s'y en engendre de nouvelles, qui pourroient se répandre dans la poitrine, & pour faire en sorte que celles, que le chyle fournit chaque jour, se mêlent plus exactement avec les autres parties du sang, on doit d'un côté faire observer aux malades un régime fort exact, & de l'autre leur donner de doux aperitifs, de légers diuretiques, & quelques balsamiques ou adoucissans, observant de faire précéder des purgatifs convenables & quelque-

fois mariés avec de petites doses de mercure doux, ou avec un ou deux grains de kermès minéral, & de les réitérer même selon le besoin.

Il ne nous reste maintenant qu'à parler de la cure des hydropiques de poitrine enkistées; & pour commencer par l'hydropie de la plûre, je prétends que, soit que les eaux occupent l'espace entre les côtes & cette membrane, ou qu'elles soient ramassées dans sa duplication, il faut avoir recours à la paracentèse, & qu'il ne peut pas même y avoir deux sentimens là-dessus. C'est le seul moyen pour empêcher que les eaux accumulées jusqu'à l'excès, n'étouffent subitement le malade. D'ailleurs on a vû d'heureux succès de cette opération dans le cas du pus (a) logé dans le même endroit, & M. Bergerou (b) nous assure avoir guéri par ce moyen un hydropique

(a) *Elem. de Méd. t. 1. p. 254.*

(b) *Diss. sur l'hyd. p. 21.*

134 OBSERVATIONS
presque desespéré. N'avons - nous
donc pas lieu de présumer qu'à l'a-
venir nous réussirons également en
suivant la même Méthode ?

Mais si les eaux se sont amassées
entre la plûre & le diaphragme , &
que la tumeur enkistée qu'elles for-
ment soit placée au centre de ce
muscle , comme l'a observé M.
Averos, de quel secours pourra être
alors la paracentèse ? Je réponds
qu'on doit regarder ce cas comme
irremédiable , à moins que par le
secours de la nature ou de quelque
vomitif, cette tumeur ne vint à
s'ouvrir , de sorte que l'eau s'épan-
chât dans la cavité de la poitrine ;
car alors on pourroit avoir recours
à la ponction.

L'hydropisie du Médiastin & cel-
le du Péricarde ne souffrent pas
moins de difficulté. *Colomb* * est
d'avis qu'on applique le Trépan au
sternum , & croit que par ce moyen

* *Anat. l. 2. c. 3.*

on peut tirer les eaux contenues dans la duplication du Médiastin. Mais si ces eaux sont renfermées dans la cavité du Péricarde, à quel expédient aura-t-on recours? Si par le moyen des hydragogues appropriés on ne peut vider ces sérosités, sera-t-il permis, demande *Riolan* (*a*), d'ouvrir avec un trépan le sternum à un pouce d'intervalle du Cartilage *Xiphöide*, puisque c'est-là qu'est attaché le Péricarde pour la suspension du cœur? Une espérance douteuse, ajoute-t-il, est sans doute préférable à une mort assurée; & lorsqu'on n'a d'autre ressource, ne vaut-il pas mieux tenter un remède douteux, que de n'en faire aucun? Mais écoutons *M. de Senac*, & ce qu'il nous dit au sujet du péricarde, appliquons-le aussi au Médiastin, puisque leurs maladies ne peuvent être distinguées, comme on l'a remarqué plus haut.

(a) *Encheir.* l. 3. c. 4.

“Quelques Médecins, c’est M. de Senac qui parle *, ont cru qu’ils avoient guéri des hydropisies du péricarde. J’ai observé que les Malades étoient soulagés après des évacuations ; peut être que dans les commencemens de la maladie, ces remèdes ne sont pas inutiles : des observations non équivoques me persuadent que l’eau est rentrée d’elle-même dans le courant de la circulation. D’ailleurs il s’en ramasse quelquefois un peu dans le péricarde des hommes vivans : or cette eau ne croupit pas dans ce sac pendant toute la vie, elle se dissipe donc, & pénètre enfin dans les vaisseaux dont elle est sortie. Mais il faut l’avouer, l’expérience est fort stérile sur ce sujet : elle ne nous apprend pas qu’on ait véritablement vidé par le moyen des remèdes internes les eaux renfermées dans le Péricarde.”

* *Traité du Cœur. t. 2. p. 365.*

“ L'unique ressource, continue *M. de Senac*, sur laquelle on pourroit compter, seroit donc la ponction. On a guéri des Abscès au péricarde. Ce sac a, pour ainsi dire, été mis * en pièces sans que les malades ayent péri. On pourroit donc l'ouvrir, comme *Riolan* l'a conseillé. Il s'agit de sçavoir dans quel endroit on pourroit faire cette ouverture? C'est à un pouce du Cartilage *Xiphoidé* qu'on doit la tenter selon cet *Ecrivain*. Mais deux difficultés se présentent dans cette opération. D'abord il faut éviter l'artère *mammaire* qui est à un pouce du sternum: de plus on doit craindre de rencontrer le cœur qui peut frapper dans ses oscillations la pointe de l'Instrument. Pour éviter donc les inconvéniens qu'il y auroit à craindre, on doit choisir pour plonger le *trois-car* dans la poitrine, l'espace qui

* *Gal. l. 7. de anat. admin. c. 13. Charaxer, tom. 4. p. 161.*

est entre la troisième & quatrième côte du côté gauche : il faudroit porter la pointe de cet Instrument à deux pouces du sternum, le pousser obliquement vers l'origine du Cartilage *Xiphöide*, le conduire le long des côtes, c'est-à-dire, qu'on doit s'en éloigner le moins qu'on le pourra. En marchant par cette voye on ne bleffera ni l'artère mammaire, ni le cœur, ni le poumon.

Que peut-on opposer contre une telle tentative, ajoute encore *M. de Senac*? Dira-t-on qu'on est incertain s'il y a une hydropisie dans le péricarde? Mais si l'eau n'est pas dans ce sac, elle sera dans la poitrine, ou dans le *Médiaſtin*, & par l'ouverture qu'on fera on lui donnera une issue. Dira-t-on que la cause qui verse l'eau est pour l'ordinaire quelque vice du cœur? Mais dans l'hydropisie du péricarde la mort est certaine : elle peut même être très-prompte : elle enlève les malades subitement : n'est-ce pas un

avantage que de l'éloigner? Enfin il y a des hydropiques du péricarde qui ne sont pas accompagnées d'autres maladies; la ponction pourroit donc se faire avec succès. Pour nous obliger à la tenter, ne suffit-il pas que parmi cent malades on puisse en sauver quelques-uns? Je ne sçais, poursuit-il, pour quoi les Médecins ont été si timides, ou si peu attentifs; mais faut-il en être surpris? Ils laissent périr sans secours les malades qui ont des hydropiques de poitrine. Cependant n'est-il pas certain qu'on peut avoir recours à la ponction? N'y a-t-il pas beaucoup d'exemples qui peuvent nous guider, & qui doivent nous animer à les suivre? Je ne rapporterai, dit-il, qu'un qui n'est pas moins heureux que singulier“. C'est celui que nous avons transcrit plus haut.

Je ne connois point de moyens plus capables de toucher mes Confrères que l'autorité du divin Vieillard qu'on reconnoît pour le père

de la Médecine, & celle de l'illustre chef des Médecins en France : je les leur ai proposées, ces autorités : je leur ai fait voir que sur le conseil d'*Hippocrate* la Paracentèse avoit été heureusement employée plusieurs fois dans l'hydropisie de poitrine ; & ils viennent d'entendre M. de Senac qui traite de *timides* & de *peu attentifs*, les Médecins qui laissent périr sans ce secours les gens attaqués de cette Maladie. Ils savent qu'à une étude approfondie de l'Anatomie, M. de Senac joint une pratique de plus de quarante années : pourroient-ils n'être pas sensibles aux reproches d'un Médecin si éclairé & si expérimenté ?

Des observations rapportées ci-dessus, il résulte qu'il y a deux espèces générales d'hydropisie de poitrine, lesquelles se subdivisent en différentes espèces particulières, les deux espèces générales sont l'hydropisie de poitrine *non-enkistée*, & l'hydropisie de poitrine *enkistée*.

Dans l'hydropisie de poitrine *non enkistée* les eaux sont ou retenues dans les cellules des membranes de la poitrine & des p^oûmons, sans qu'il y ait épanchement ni tumeur circonscrite, ou elles sont extravasées dans la capacité du Thorax; ce qui forme deux espèces particulières d'hydropisie, à l'une desquelles nous donnerons le nom de *tumeur œdémateuse* ou *d'anasarque* des p^oûmons, ou d'hydropisie de poitrine par *infiltration*, & à l'autre celui d'hydropisie de poitrine par *épanchement*, ou d'hydropisie de poitrine proprement dite.

Nous appellons hydropisie de poitrine *enkistée*, celle où les eaux sont cantonnées dans quelque endroit de la poitrine, & y forment une tumeur circonscrite. Cette espèce comprendra toutes les hydropiques de poitrine particulières proprement ou improprement dites *enkistées*, telles que les hydropiques de la plûre, dans lesquelles les eaux sont

ramassées ou entre ses deux lames , ou entre elle & les côtes , ou entre une portion de cette membrane & le centre du diaphragme , les hydropisies du Médiastin & du péricarde , les tumeurs aqueuses formées dans la substance des poûmons, les hydatides qu'on remarque quelquefois sur leur surface , &c.

Au reste , quoique dans l'hydropisie de poitrine par *épanchement* les eaux soient enveloppées par la plûre qui revêt intérieurement la capacité du Thorax , & qu'elles y soient renfermées comme dans un sac : nous n'appellons pas toutefois *enkistée* cette espèce d'hydropisie , de même qu'on n'appelle pas *enkistée* l'Ascite , quoique dans cette espèce d'hydropisie les eaux soient enveloppées par le péritoine qui tapisse toute la cavité du bas-ventre.

A toutes ces espèces d'hydropisie de poitrine , on peut encore en ajouter une autre que nous appellerons *compliquée* , si quelqu'une de ces es-

pèces se trouve jointe avec quelque autre maladie de poitrine, ou si, comme il peut arriver, deux ou plusieurs des espèces mentionnées se rencontrent ensemble dans un même sujet.

Enfin, quoique la pluspart de ces espèces d'hydropisie de poitrine soient *symptomatiques*, c'est-à-dire qu'elles ne soient que des suites d'autres maladies, il faut néanmoins convenir qu'il peut y en avoir d'*idiopathiques* ou qui ne dépendent pas d'autres maladies.

A l'égard de la différence qui vient du temps de la Maladie, tout le monde sçait assez qu'une hydropisie est ou *recente* ou *invétérée*.

Ces différentes espèces d'hydropisie de poitrine reconnues, il importe pour la pratique de sçavoir bien les démêler & les distinguer les unes des autres : car enfin, il est naturel de penser qu'on ne doit pas indistinctement les traiter toutes de la même manière, & que, comme on

est déjà convenu, la paracentèse ne doit pas, par exemple, être employée dans l'hydropisie de poitrine par *infiltration* : qu'elle ne doit pas même avoir lieu dans quelques cas dont nous parlerons ci-après.

Voyons donc s'il y a des signes qui nous apprennent à discerner entr'elles les différentes espèces d'hydropisie de poitrine, & commençons par ceux qui peuvent nous faire distinguer l'hydropisie de poitrine par *épanchement* d'avec l'*Anasarque* des poûmons ou l'hydropisie de poitrine par *infiltration*. D'abord on comprend que ces deux espèces d'hydropisie ont beaucoup de signes communs, tels que la difficulté de respirer, celle de se coucher, la toux, les enflures & quelques autres qu'il seroit trop long de rapporter ici ; mais si on fait attention d'un côté à ce qui doit s'ensuivre d'un amas d'eau dans la capacité du Thorax, & de l'autre à ce que peuvent produire des sérosités seule-
ment

SUR LES HYDROPIQUES. 145
ment imbibées dans le tissu cellulaire des p^oûmons & des membranes thorachiques, on conviendra qu'il doit y avoir aussi des signes particuliers à chacune de ces deux sortes d'hydropisie.

OBSERVATION XXII.

Il est rapporté dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de 1748, que M. *Macquer* avoit vû un homme âgé de quarante ans, qui ayant été attaqué d'une fluxion de poitrine, parut guéri pendant deux jours : qu'ensuite il fut tout d'un coup saisi d'une difficulté de respirer sans douleur de côté ; & que cette oppression étoit si violente, qu'elle faisoit craindre pour sa vie. Il parut en même temps une enflure universelle qui étoit plus considérable à proportion au ventre & à la poitrine qu'aux autres parties du corps. On trouvoit une fluctuation bien sensible : il y avoit tout lieu

d'appréhender qu'il n'y eût aussi de l'eau épanchée dans la poitrine & que le malade n'en mourût ; M. *Macquer* ordonna d'abord pour ce malade des apéritifs qui n'eurent aucun effet : cela le détermina à avoir recours aux purgatifs hydragogues, il prescrivit une médecine composée de deux onces de manne, d'un demi gros de poudre cornachine & d'une once de syrop de nerprun. Cette purgation eut un grand effet, le malade ne cessa pendant trois jours, après l'avoir prise, de vider une prodigieuse quantité d'eaux. Les urines coulèrent en même temps abondamment ; & au moyen d'une ptisane apéritive & de la même médecine réitérée, le malade a guéri parfaitement.

OBSERVATION XXIII.

“M. *Macquer*, ajoute-t-on, a eu presque dans le même temps un pareil succès à l'occasion d'une enflure

universelle avec l'hydropisie de poitrine, qui étoit venue subitement, comme la première, mais à la suite de la fièvre seulement. Ce Médecin fit employer les mêmes remèdes, & le Malade a aussi bien guéri, quoiqu'un peu moins promptement. Ce dernier malade avoit à peu près le même âge que le premier. “

Voilà, si je ne me trompe, deux exemples d'hydropisie de poitrine par *infiltration*, auxquels on en pourroit joindre deux autres, insérés l'un dans le Journal des Savans de 1685, & l'autre dans l'article 59 du 5^e. tome des Observations de Médecine d'Edinbourg, lesquelles hydropisies furent toutes guéries, l'une par de légères scarifications aux pieds suivies d'un flux d'urine : l'autre par quelques prises de mercure doux qui firent vider par les selles beaucoup de sérosités : & cela sans que les eaux s'extravasassent dans la cavité de la poitrine ; mais dans aucun de ces cas on n'a remar-

qué ni poids, ni douleur, ni tension transversale au fond du Thorax le long des attaches du diaphragme : symptômes, qui, comme on a vu plus haut, ne manquent pas de se manifester dès qu'il s'est épanché une certaine quantité d'eau dans la cavité de la poitrine. Ce sera donc par le moyen de ces signes qu'on démêlera ces deux sortes d'hydropisie de poitrine.

Il sera beaucoup plus difficile de distinguer les hydropisies du Péricarde & du Médiastin d'avec l'hydropisie de poitrine par *épanchement*. Heureusement ces deux espèces d'hydropisie improprement dites enkistées sont fort rares ; & d'ailleurs comme elles peuvent recevoir quelque secours de la ponction appliquée à propos, & avec les précautions recommandées par M. de Senac, nous nous contenterons de renvoyer pour les signes distinctifs de ces deux Maladies au second tome de l'ouvrage de ce savant Médecin ;

& nous nous bornerons ici à exhorter nos Confrères à apporter toute l'attention dont ils sont capables pour découvrir au moyen de ces signes, & par les observations rapportées ci-dessus, en quel endroit s'est fait l'épanchement des sérosités.

Nous ne dirons rien aussi des hydropiques qui peuvent se former ou dans la substance cellulaire du Péricarde, ou dans les cellules de la membrane qui enveloppe immédiatement le cœur; car faute d'observations nous ne connoissons pas les signes de ces Maladies.

On n'aura presque nulle peine à se décider pour l'hydropie de la plûre, lorsque l'effusion des sérosités s'est faite dans la duplication de cette membrane à l'un des côtés de la poitrine, ou entre les côtes & cette membrane, sur tout si on lit attentivement les observations que nous avons rapportées ci-dessus.

Mais, dira-t-on, comment dis-

tinguer l'hydropisie de poitrine par épanchement d'avec l'hydropisie entre la plûre & le diaphragme observée par M. *Averos*, & insérée dans cet Ecrit? On trouve de part & d'autre un sentiment de pesanteur & de douleur au fond de la poitrine tout le long des attaches du diaphragme, avec tension & gonflement aux parties supérieures de l'abdomen : signes sur lesquels nous nous sommes déjà fondés & que nous regarderons désormais comme caractéristiques particuliers de l'hydropisie de poitrine proprement dite. Cependant si on veut peser toutes les circonstances que M. *Averos* a observées & que nous avons rapportées, on pourra parvenir à démêler ces deux Maladies.

En premier lieu, le pouls qu'avoit ce malade, devoit d'abord faire présumer que les poûmons n'étoient point comprimés, ni la cavité de la poitrine inondée. Car on a déjà vu que dans ces cas-là le pouls ne pou-

voit être que petit, inégal & souvent intermittent ; ce qui n'avoit pas lieu dans ce malade, dont le pouls selon le rapport de l'observateur, étoit égal & assez fort : preuve manifeste que rien ne gênoit le mouvement de son cœur.

En second lieu, dans les hydropiques de poitrine par *épanchement* on observe bien un poids sur le diaphragme & une douleur en forme de ceinture le long des fausses côtes ; mais on n'a pas remarqué que cette douleur fût excessivement vive, & encore moins insupportable lorsqu'ils se tiennent debout, comme M. *Averos* l'a observé dans son Malade. La raison en est simple ; dans les premiers lorsqu'ils sont debout, les eaux épanchées s'appuient en partie sur les parois latérales de la poitrine, en partie sur les vertèbres du dos, & pèsent par conséquent beaucoup moins sur le diaphragme, au lieu que dans cette même situation le diaphragme de ce

Malade supportoit tout le poids de la tumeur enkistée qui s'étoit formée à son centre, & étoit violemment poussé en embas.

De plus cette douleur tourmentoit moins ce malade, lorsqu'il étoit assis, & presque point du tout quand il étoit couché. Et cela, parce que dans ces deux situations le diaphragme étoit moins pressé, moins tirailé, & beaucoup moins encore lorsque le malade étoit couché, les viscères du bas-ventre repoussant alors le diaphragme vers la poitrine : circonstance particulière à l'espèce d'hydropisie dont ce malade étoit atteint, & qui pouvoit faire comprendre qu'il n'y avoit point d'épanchement, dans lequel cas on sçait qu'il y a toujours difficulté de se coucher.

En troisième lieu, on connoitra qu'il n'y a point d'eau épanchée dans la capacité de la poitrine, si le malade inspire l'air aisément, & qu'il ne le chasse qu'avec beaucoup

de peine : car on sçait que dans le cas d'épanchement tout le contraire doit arriver par les raisons que nous en avons données plus haut. A l'égard du malade dont il s'agit, il n'est pas étonnant qu'il eût l'inspiration aisée & l'expiration très-difficile. Comme rien ne s'opposoit à l'entrée de l'air dans ses poûmons, rien aussi n'en favorisoit la sortie. D'un côté la capacité de la poitrine étoit plus grande qu'à l'ordinaire : & de l'autre le diaphragme ne pouvant pas se relever alternativement, ne contribuoit point à la rétrécir ou à la diminuer.

En quatrième lieu, le hoquet, quand même il ne seroit pas fréquent, suffiroit presque seul, s'il étoit effenciel à cette espèce d'hydropisie de poitrine, pour la distinguer d'avec l'hydropisie de poitrine, par *épanchement* ; & joint aux autres accidens il ne permettroit pas de la méconnoître.

Enfin un signe infallible pour

distinguer l'hydropisie de poitrine par *épanchement* de toute autre espèce d'hydropisie, seroit la fluctuation, si elle pouvoit toujours être apperçue par le Médecin, ou sentie par le malade, lorsque d'un côté il se tourne sur l'autre; mais à son défaut les autres indices que nous avons donnés peuvent nous guider.

En effet lorsque ces indices ne se présentent point, on peut assurer qu'il n'y a pas *épanchement*. Ainsi, quoique nous ne puissions pas connoître les tumeurs aqueuses qui se forment quelquefois dans les lobes du pûmon ou à leur surface, il n'est pas néanmoins à craindre qu'on les prenne pour une hydropisie de poitrine proprement dite. Mais afin qu'on ait une idée plus précise de ces tumeurs, nous allons en rapporter deux observations.

OBSERVATION XXIV.

“ Un Soldat invalide, dit M.

Maloet, étoit tourmenté d'une difficulté de respirer considérable, accompagnée d'une fièvre lente: il ne pouvoit se tenir couché sur les côtés, ni à plat sur le dos qu'avec beaucoup de peine; ce qui l'obligeoit à être toujours sur son séant: ses bras & ses mains étoient enflés aussi bien que ses jambes & ses pieds: ses urines étoient briquetées.

Comme je soupçonnois de l'eau dans la poitrine de ce malade, j'examinai soigneusement si j'y entendrois quelque fluctuation, en le faisant tourner d'un côté sur l'autre, mais je n'en apperçus aucune, & il m'assura n'en avoir jamais senti; ce qui me fit suspendre mon jugement touchant l'épanchement d'eau dans la cavité de la poitrine, d'autant plus que je ne remarquois pas les autres accidens qui ont coutume d'accompagner cette Maladie.

Après avoir languï dans cet état pendant deux ans sans qu'aucune sorte de remède lui procurât du

soulagement que de peu de durée , ce Soldat mourut , & je fis , dit-il , l'ouverture de son Cadavre.

Je ne trouvai aucun épanchement d'eau dans la cavité de sa poitrine , mais je remarquai sur chaque poumon , à la partie qui est un peu concave , une tumeur ovale , dont le grand diamètre étoit d'environ un demi-pied , & le petit diamètre d'environ quatre pouces. Je sentis dans ces deux tumeurs , qui paroissent d'un volume assez égal , une fluctuation très-sensible ; ce qui me fit juger qu'elles contenoient une matière liquide.

J'ouvris , continue-t-il , la tumeur du poumon droit , il en sortit plus d'un demi-fétier de sérosité claire & limpide. J'aggrandis l'ouverture pour examiner le dedans de la tumeur , je trouvai qu'il étoit revêtu d'un kiste blanchâtre épais d'environ une ligne.

De la tumeur du poumon gauche il sortit de la sérosité à peu près à la

même quantité & de la même qualité que celle qui étoit sortie de la tumeur du pòumon droit, & il s'y trouva un kiste de la même nature & de la même consistance que le premier “.

OBSERVATION XXV.

Selon M. de *Senac* l'eau s'amasse quelquefois dans la substance même des pòumons, elle s'y rassemble en creusant des cavités & en formant des espèces de sacs, qui ne permettent pas aux vésicules de se dilater; c'est ce que j'ai observé, dit-il, dans deux ou trois cadavres.

J'avoue que l'espèce d'hydropisie dont je viens de parler, n'étoit pas aisée à reconnoître; mais je soutiens qu'on ne pouvoit pas la confondre avec l'hydropisie de poitrine par épanchement, puisque, selon le rapport de M. *Maloet*, on n'y remarquoit point les autres accidens qui ont coutume d'accompagner cette

Maladie , & que nous avons rapportés plus d'une fois , tels qu'un poids sur le diaphragme , une tension douloureuse le long des fausses côtes , un gonflement au haut de l'abdomen , &c.

Par les mêmes raisons on ne confondra point l'hydropisie de poitrine proprement dite avec les hydatides qui se forment quelquefois à la surface des poûmons ; mais quoiqu'on n'ait pas d'indices certains pour reconnoître ces hydatides , on en pourra néanmoins conjecturer l'existence , si aux marques d'hydropisie se joignent des signes de suppuration dans les poûmons ; car , comme l'a fort bien remarqué *Charles le Pois* * , ces hydatides supposent ordinairement quelque abcès.

Il ne nous reste maintenant qu'à examiner quelle conduite doit tenir un Médecin dans les différens cas dont nous venons de parler : faut-

* *Lib. de serof. coll. Obs. 27.*

il qu'il ait toujours recours à la main armée d'un Chirurgien? on se tromperoit fort si l'on s'imaginoit que c'est de cette façon que nous pensons. Nous croyons bien qu'il ne peut pas se dispenser de recourir à la paracentèse dans l'hydropisie de poitrine par *épanchement*, dans l'hydropisie de la plûre, &c. lorsqu'il n'y a pas de raisons qui contre-indiquent cette opération; mais nous n'avons jamais prétendu qu'il dût employer la Chirurgie dans tous les autres cas, par exemple, dans l'hydropisie de poitrine par simple *infiltration*, dans les tumeurs aqueuses des poûmons, &c.

A quoi donc aura recours un Médecin, si par le moyen des remèdes internes il ne peut pas guérir une hydropisie de poitrine par *infiltration*? Car les eaux, dont la substance cellulaire des poûmons est abbrûvée, ne réfluent pas toujours aisément dans le sang pour être ensuite évacuées par les selles ou par

les urines. Il est vrai que dans le traitement de l'*Anasarque* des p^oûmons, lorsqu'elle saisit subitement & sans qu'elle soit précédée ou accompagnée d'aucune Maladie incurable de sa nature, on peut se flatter de réussir par des purgatifs hydragogues & par des diurétiques, si l'on s'y prend à temps & d'une façon convenable; mais si l'on est appelé trop tard, ou que la maladie n'ayant pas été d'abord traitée dans les regles, elle ait résisté aux remèdes déjà pratiqués, & qu'elle résiste à ceux qu'on employe ensuite le plus méthodiquement qu'il se peut, il ne restera alors que l'un de ces deux partis à prendre, sçavoir, ou d'attendre que les eaux dont les p^oûmons s'imbibent de plus en plus, rompent enfin elles-mêmes leurs digues, & s'écoulent dans la cavité de la poitrine, ou d'en procurer l'écoulement par les violens efforts qu'un vomitif ne manque pas d'exciter: & ce parti nous semble préférable

féralable au premier, pourvû qu'on n'excede pas dans la dose du remède. Les eaux une fois répandues dans la poitrine, de quelque façon que cela arrive, il faut promptement avoir recours à la ponction, si l'on veut que le malade en retire quelque fruit.

Il n'est pas sans doute nécessaire d'observer que les tumeurs aqueuses formées dans la substance des poumons ne sont pas moins inaccesibles à la Chirurgie, que les vomiques ou tumeurs purulentes qui s'engendrent dans l'intérieur de ce viscère, tant que les eaux des premières & le pus des autres restent enfermés dans leurs kystes : & on comprend assez que, comme il faut que les vomiques versent le pus ou dans les bronches pour être expulsé par les crachats, ou dans la cavité de la poitrine pour en être tiré par le secours de la Chirurgie, il faut aussi que les tumeurs aqueuses s'ouvrent ou naturellement ou par le

moyen d'un vomitif , afin qu'en cas elles versent leurs sérosités dans la poitrine , on puisse recourir à la paracentèse.

Nous en dirons autant de l'espèce d'hydropisie observée par M. *Averros*. On voit bien que quand même on en auroit des indices non équivoques , il ne seroit pas prudent d'enfoncer dans la poitrine un *trois-car* ; pour aller percer une tumeur située au centre du diaphragme. Mais ne pourroit-on pas avec quelque espèce de fondement se promettre de faire ouvrir cette tumeur , plutôt que les tumeurs aqueuses observées par M^{rs}. *Maloet & de Senac* ? Nous avons vu ci-dessus qu'un violent éclat de rire avoit fait ouvrir une tumeur aqueuse formée entre les côtes & la plûre , qu'on avoit négligé d'opérer ; & nous ne doutons point que le Malade qui ne mourut que trois jours après , n'eût pu encore être sauvé , si l'on avoit eu promptement recours à la paracen-

tête. Ici c'est une tumeur formée entre la plûre & le diaphragme : Eh ! pourquoi ne pourroit-on pas espérer qu'un vomitif donné à temps & réitéré même, s'il étoit besoin, pourroit par les secouffes qu'il occasionne, faire le même effet que fit un ris immodéré ? Car enfin, la plûre qui revêt le diaphragme ne paroît pas plus difficile à rompre, que celle qui tapisse les côtes. Cette tumeur ouverte, & l'eau répandue dans la poitrine, il ne resteroit qu'à pratiquer sans delai la Paracentèse.

Les hydatides qui paroissent à la surface des poumons à l'occasion d'un abcès formé dans l'intérieur de ce viscère, sont irremédiables, de même que presque toutes les hydropiques de poitrine *compliquées* ; c'est pourquoi nous ne nous arrêtons point à en tracer ici la cure. Ce que nous venons de dire suffit, ce semble, pour montrer en quoi l'hydropie de poitrine par *épanchement*, diffère de toutes les autres

164 OBSERV. SUR LES HYDROP.
espèces d'hydropisie, & pour spéci-
fier plus particulièrement qu'on
n'avoit fait, les cas où l'on doit,
ou on ne doit pas recourir à la Pa-
racentèse.

F I N.

J'avois projeté de joindre ici la traduc-
tion françoise que j'ai faite de cette ques-
tion de Médecine, où l'on examine *si dans
le traitement de l'hydropisie de poitrine le
succès est d'autant plus heureux qu'on se hâte
davantage de recourir à la Paracentèse* : la-
quelle question fut soutenue aux Ecoles de
Médecine de Paris en 1742, par M. Jsès,
Bachelier, sous la présidence de M. Bour-
delin, Docteur - Regent ; mais après les
augmentations que j'ai faites à mon Ecrit
dans cette nouvelle Edition, j'ai cru cette
addition tout-à-fait inutile. Si cependant
on paroît souhaiter cette traduction avec
les Remarques dont j'avois dessein de l'ac-
compagner, je la donnerai volontiers en
y joignant quelque autre Mémoire de ma
façon.

Nous rapporterons ici les citations qui n'ont pu être placées à la marge, comme dans l'Édition in 4^o. qui parut en 1758.

La I. Obs. pag. 17. est tirée de *Zacutus* lib. 1. prax. admir. Obs. 101.

La II. Obs. p. 21. est tirée de *Willis* Pharm. rat. sect. 1. cap. 13. p. 114.

La III. Obs. p. 28. & la IV. p. 32. sont dues à M. *Duverney* vol. de l'Acad. 1703 p. 172. & suiv.

La V. Obs. p. 40. est tirée de la Dissert. de M. *Bergeron*.

La VI. Obs. p. 46. est tirée du Traité du Cœur tom. 2. p. 366.

La VII. Obs. p. 47. est tirée des Mém. de l'Acad. R. de Chirurgie tom. 2. p. 545.

La VIII. Obs. p. 48. & la IX. p. 61. appartiennent à l'Auteur.

La X. Obs. p. 64. est tirée de la Diss. de M. *Bergeron*.

La XI. Obs. p. 66. est tirée des Elem. de Méd. pratiq. tom. 1. p. 281.

La XII. Obs. p. 67. est tirée du tom. 2. de ces Elem. p. 127.

La XIII. Obs. p. 70. est tirée du Traité du Cœur Livr. 4. chap. vi. p. 361.

La XIV. Obs. p. 71. est tirée de l'anat. de *Colomb* lib. 2. cap. 3. & de *Riviere* cent. 1. obs. 60.

La XV. Obs. p. 73. est tirée du tom. 2. p. 123. des Elem. déjà cités.

La XVI. Obs. p. 76. est tirée de la Méd. raison. tom. 4. part. 4. c. 14. de *Hydrope.*

La XVII. Obs. p. 79. est tirée de la Diss. de M. *Bergeron.*

La XVIII. Obs. p. 81. est due à M. *Averros* dont la lettre est du 28. Janvier 1759.

La XIX. Obs. p. 112. est tirée de l'hist. hepat. part. 3. p. 662. & 663.

La XX. Obs. p. 117. est due à *Riviere* cent. 4. obs. 3.

La XXI. Obs. p. 120. est tirée du tom. 1. p. 269. des Elem. de Méd. Prat.

La XXII. Obs. p. 145 & la XXIII. p. 146. sont tirées des Mém. de l'Acad. R. des Sc. 1748. p. 548. & 546.

La XXIV. Obs. p. 154. est tirée des Mém. de l'Acad. 1732. p. 260.

La XXV. Obs. p. 157. est tirée du Traité du Cœur tom. 2. p. 303.

EXTRAIT DES REGISTRES

de l'Académie Royale des Sciences,

du 17 Mars 1761.

NOUS avons examiné par ordre de l'Académie, un Ouvrage de M. Bouillet le fils, intitulé Observations sur les Hydropisies de Poitrine, du Péricarde, &c. avec des Réflexions sur ces Maladies, seconde Edition. Cet Ouvrage dont la première Edition a été très-bien accueillie du public, se trouve considérablement augmenté & mérite l'approbation de l'Académie.

Signés MORAND & MACQUER.

Je certifie l'Extrait ci-dessus conforme à l'original & au jugement de l'Académie. A Paris le 8 Avril 1767.

Signé GRANDJEAN DE FOUCHY
Secret. perp. de l'Acad. Roy. des
Sciences.

FAUTES A CORRIGER

Dans les Observations sur l'Anasarque.

Pag. 64. lig. 23. infinités lisez infinité

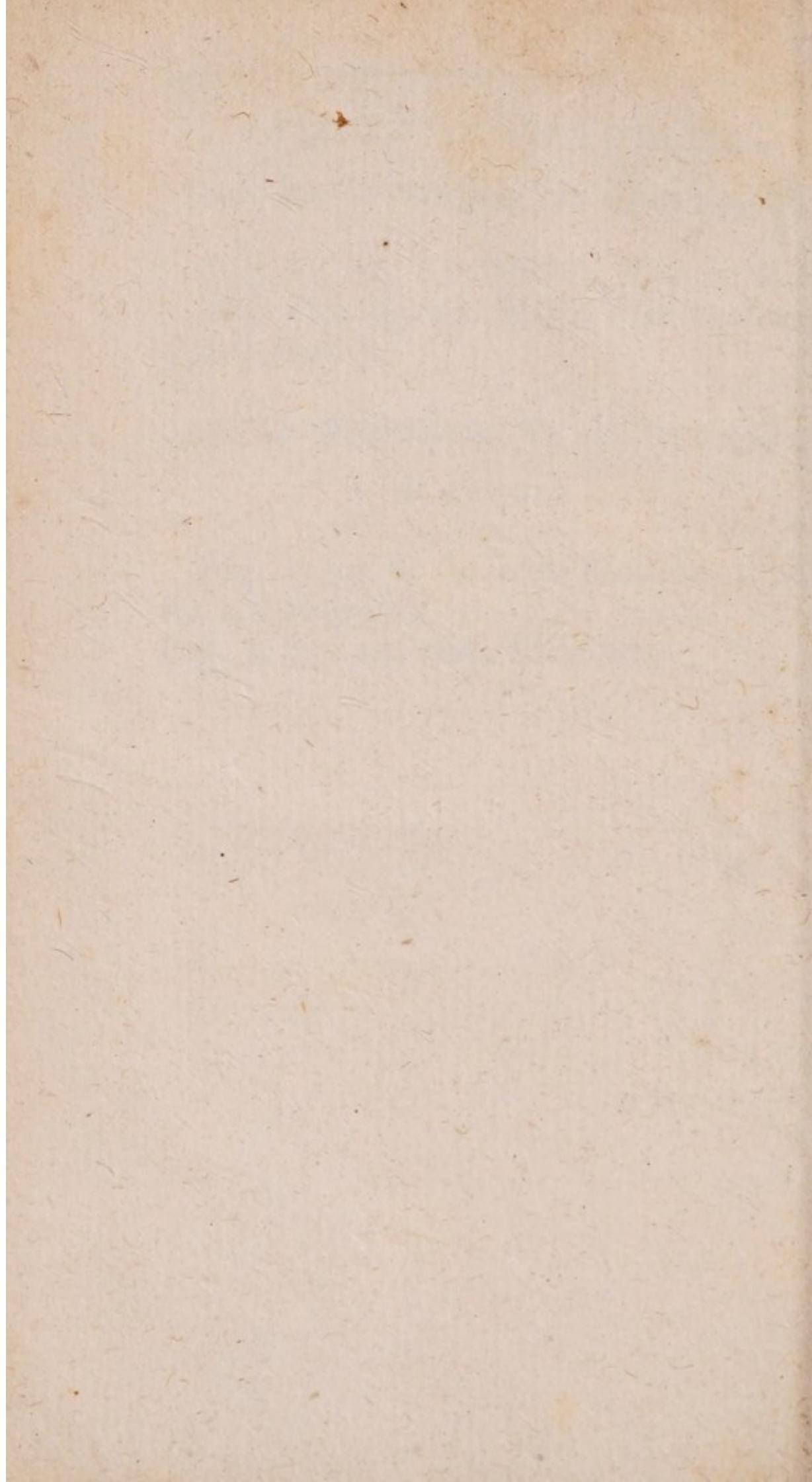
Pag. 117. lig. 22. brusé lisez bruscus
(*petit Houx*).

*Dans les Observations sur les Hydropisies
de Poitrine.*

Pag. 1. lig. 6. sur cette Maladie. lisez
sur ces Maladies.

Pag. 9. lig. 24. cant. lisez cent.





~~Handwritten scribbles~~

Durand

